Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

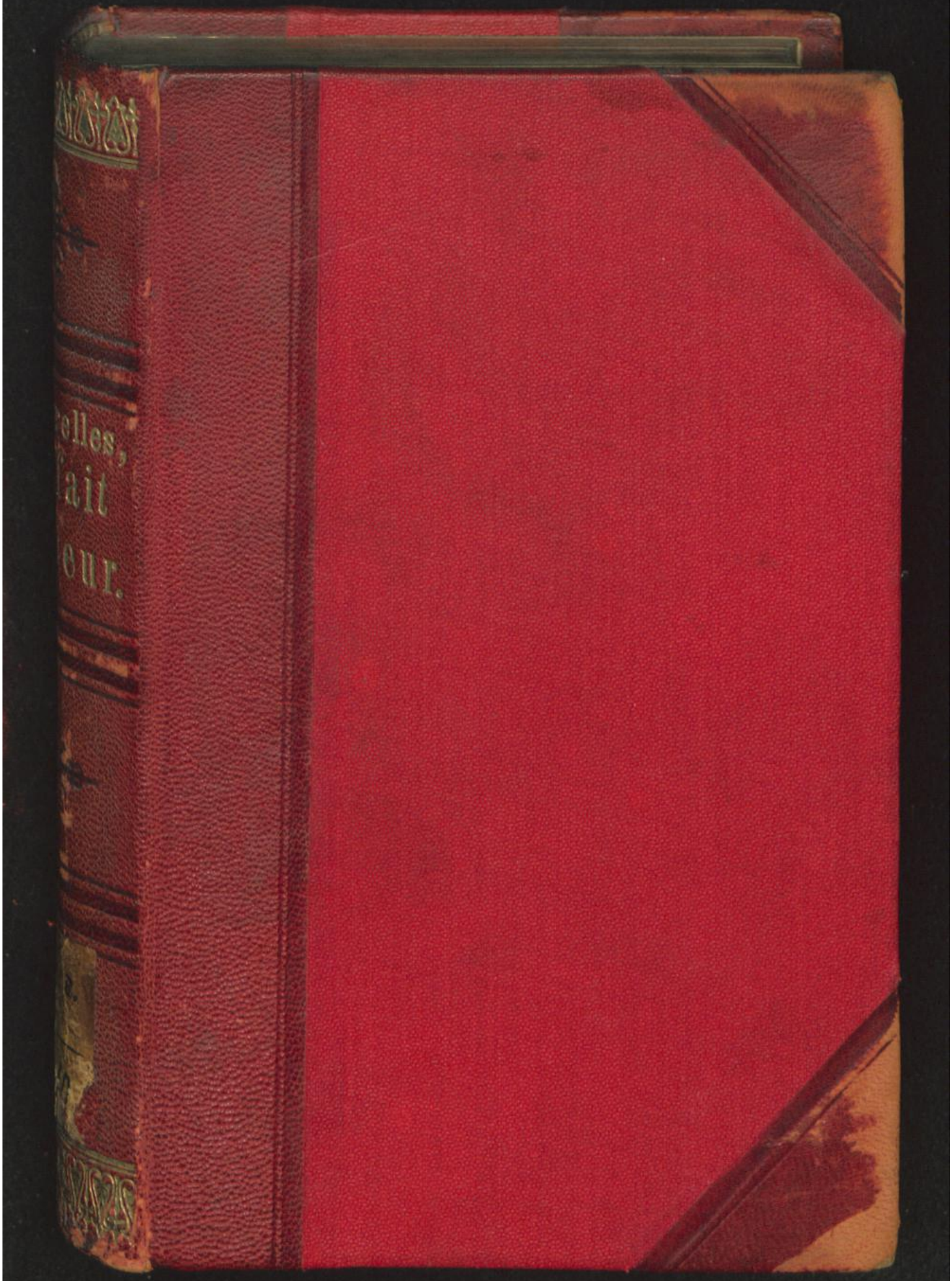
parfait causeur

L'Épine, Ernest L.

Paris, 1879

urn:nbn:de:hbz:5:1-25228

Visual Library


elles,
ait
eur.

DEUXIÈME ÉDITION

QUATRELLES

LE PARFAIT CAUSEUR

PETIT MANUEL

RÉDIGÉ

EN LANGUE PARISIENNE

SUIVI DE SIX

NOUVELLES NOUVELLES

DEUX DESSINS DE L'AUTEUR

L
1879
L

PARIS
J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS
18, RUE JACOB, 18

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

LE

PARFAIT CAUSEUR

PARISIEN

DU MÊME AUTEUR

VOYAGE AUTOUR DU GRAND MONDE. 1 vol., 7e édit. 3 fr.

LA VIE A GRAND ORCHESTRE. 1 vol., 5e édition. . 3 fr.

SANS QUEUE NI TÊTE. 1 vol., 4e édition. . . . . 3 fr.

L'ARC-EN-CIEL. 1 vol., 3e édition . . . . . 3 fr.

LES MILLE ET UNE NUITS MATRIMONIALES. 1 vol., 6e édition. . . . . 3 fr.

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints Pères. — 7582.



Quatrelles del.

QUATRELLES

LE PARFAIT CAUSEUR

PETIT MANUEL

RÉDIGÉ

EN LANGUE PARISIENNE

SUIVI DE SIX

NOUVELLES NOUVELLES

DEUX DESSINS DE L'AUTEUR

DEUXIÈME ÉDITION

1879

PARIS

J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS

18, RUE JACOB, 18

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

K. UNIVERSITÄTS-BIBLIOTH.
PRINZ
GEORG-BIBLIO-
THEK
* BONN *

ENVOI

A

CHARLEMAGNE

EN SON TOMBEAU

D'AIX-LA-CHAPELLE

(*Faire suivre en cas de départ.*)

A TRÈS HAUT ET Très puissant Empereur CHARLEMAGNE.

CHARLES, *par la grâce de Dieu chef du Royaume des Franks, Roi des Lombards, Patrice des Romains,*

C'est à toi que je dédie ce livre aussi bouffon dans la forme que grave dans le fond. Si cette attention délicate ne te touche pas, j'en serai bien surpris.

Il me plaît, infime créature qui me trouve avoir sur toi cette supériorité momentanée d'être vivant, d'abuser de ta mort pour t'imposer cette dédicace,

A toi,

Qui fis peser ta toute-puissance des bouches de l'Elbe au golfe de Gascogne,

des montagnes de la Bohême à la pointe des Marches de Bretagne, de la Dalmatie à l'embouchure du Rhin, en Catalogne, en Lombardie, à Pavie et à Rome ; à toi qui eus pour tributaires les Barbares d'au delà de l'Elbe et de la Saale.

Je veux te montrer,

Charles, auguste, couronné par Dieu, grand et pacifique Empereur des Romains,

Ce que la civilisation a fait du reste de tes peuples, du reliquat du Royaume des Franks.

Je veux faire danser ces marionnettes devant toi, grand Empereur à la barbe de neige, qui terrassas successivement :

— Les Thuringiens soulevés par le comte Hartrad et fis aveugler leurs chefs ;

— Les Bretons qui refusaient de payer tribut ;

— Les Bavarois, conduits par Tassillon, leur Duc, qui dut venir, à genoux, te demander pardon « de ce qu'il avait fait » ;

— Les Avares, que tu as combattus huit ans et refoulés après leur avoir enlevé les richesses immenses, fruit du pillage de

l'Empire grec, après avoir converti leur Roi au christianisme, par la grâce de Joyeuse, *ta lourde épée, prompte à convaincre ;*

— Les Slaves, du Holstein jusqu'à la Bohême ;

— Les Sarrasins d'Espagne, de la Catalogne à la Galice, saluant au passage Monseigneur saint Jacques de Compostelle, auquel tu avais promis visite, plantant ta lance dans la mer, à la pointe finale de la côte cantabrique, comme un point d'exclamation au bout d'une phrase merveilleuse, faute de pouvoir pousser plus loin ;

— Les Lombards, dont tu cloîtras les Rois, remplaçant par la tonsure les couronnes que tu posais sur le front des tiens ;

— Les Saxons, que tu combattis trente-trois ans, que tu dispersas et auxquels tu imposas ta volonté sans conteste, au point de punir de mort toute infraction aux abstinences et aux jeûnes prescrits par l'Église ;

— Les Romains, auxquels tu ramenas Léon III qu'ils avaient chassé ; toi qui fus adoré à genoux, après laudes, dans Saint-Pierre, par le Pontife rapatrié et par le peuple soumis.

Je veux te montrer où notre amour exclusif pour la politique nous a conduits, puissant Empereur, qui vis à tes pieds les Émirs d'Espagne, les envoyés musulmans de Fez, ceux du grand Kan des Huns, les Rois dépossédés de Sussex et de Northumberland ; qui reçus les présents d'Alphonse, Roi de Galice, vainqueur de Lisbonne, ceux de la Cour de Constantinople ; qui fus l'allié du Calife Haraoun-al-Raschid, le Juste, et dont l'Impératrice Irène eut la présomption de briguer la main, rêvant d'accoupler le mâle Occident à l'Orient femelle.

Je veux que tu saches comment nous comprenons la dignité, nous qui nous inclinons devant les valets et nous redressons devant Dieu, Toi, Charlemagne, qui, te rendant à Rome « pour y prier », courbas dans la poussière vingt peuples qui me-

naçaient de retarder ta pieuse envie ; et qui, Maître du monde, te jugeas assez grand pour t'humilier jusqu'à baiser chacun des degrés du perron de Saint-Pierre, et à te prosterner devant le pape Adrien... à charge de revanche.

Je veux que tu voies, Empereur auguste, ce que l'on a fait de la femme, ce présent de Dieu, tout ce que la femme tolère et comment nous comprenons le ménage et la famille, Toi qui, courageux en toutes choses, eus neuf épouses :

Himiltrude, que tu aimas, bien qu'elle fût de condition vile, et qui, pour te prouver sa reconnaissance, te fournit consciencieusement de rejetons jusqu'au jour où tu la répudias pour Desiderate que tu gardas un an, par convenance, et remplaças par Hildegarde, belle entre les plus belles, qui se laissa mourir à Thionville un 30 avril 783. En revenant de Saxe, tu épousas Gastrade, une apprentie Prussienne, qui te tailla des croupières, dit-on. Luitgarde, une tant douce personne, qui lui succéda, mourut à Tours, laissant

vide, pour la cinquième fois, la couche dans laquelle s'étendirent encore : Maltegarde, Gersuinde, une Saxonne, Régine et Adelinde.

Tu eus de ces neuf épouses, quinze enfants, si je sais compter.

Pour que tu voies le mal qu'ont fait le scepticisme et l'éducation mal équilibrée, je te dédie ce livre, docte Empereur, qui instituas de tous côtés, à l'ombre des églises et des palais, des pépinières laborieuses dont tu te plaisais à suivre les travaux ; à toi, qui sus imposer aux évêques et aux abbés de ton Empire, indépendamment de l'ordre d'une vie régulière et de la pratique constante de la sainte religion, l'étude des lettres et leur enseignement ; à toi, qui apprenais assidûment à calculer le retour solennel de la Pâque que tu célébrais pieusement ; qui pris plaisir à étudier les sept arts libéraux et mis ton orgueil à exceller dans la grammaire, la dialectique et l'astronomie ; à toi qui récitais les saints Évangiles d'un bout à l'autre, chantais au lutrin, encourageais

l'art du plain-chant, parlais le latin et le grec aussi couramment que nous parlons l'argot et la langue verte.

Je veux que tu apprennes comment nous entendons l'éducation, Patron sanctifié des Universités qui, pratiquant sans le faire exprès les glorieux principes de 89, encourageais les enfants pauvres et laborieux, et morigénais vertement les cancres blasonnés.

« Par le Dieu du Ciel, disais-tu, aux « grands trop friands d'âneries, je fais « peu de cas de votre noblesse et de votre « gentillesse, bien que d'autres vous ad- « mirent. Tenez pour certain que si vous « ne réparez promptement votre négli- « gence, vous n'aurez rien à attendre de « moi. »

J'aime à m'adresser à toi qui, pratiquant à ta façon les principes internationaux, fis de l'Occident un seul peuple; appelas et retins auprès de toi : Pierre de Pise et Paul le Diacre, que tu arrachas à Parme; Clément et Dungal, que tu pris à l'Irlande; Alcuin, l'Anglo-Saxon,

que tu enlevas à l'École d'York ; considérant que le Royaume de Science est le premier de tous et qu'il n'a pas de frontière sur la terre.

Je ne puis dédier ce livre à nul autre mieux qu'à toi, Charles, dont le souvenir nous console des douleurs récentes ; à toi, le puissant et le fort, qui avais huit pieds de haut, qui tordais comme paille quatre fers de chevaux en faisceaux, qui prenais plaisir à pourfendre un fervêtu et sa monture, du sinciput au plus bas de la selle, et cela d'un seul coup de ta longue épée. Je veux que tu apprennes ce que sont les gommeux, fils de Roland, et les gommeuses, nièces de Frédégonde.

Faufile-toi donc un de ces jours prochains sur la terre, puissant et pieux monarque. Nous ferons semblant de ne pas te reconnaître.

Tu mettras prudemment Joyeuse *au vestiaire, pendant les premiers jours.*

L'envie n'aurait qu'à te prendre d'écharper un peu tous ces petits hommes rabougris qui méprisent et blaguent...

(blaguer !... un mot dont tu apprendras toute la fatale portée...) tout, indistinctement, dans l'espoir de s'improviser une importance frauduleuse.

Ton cheval eût galopé plusieurs mois droit devant lui, avant de rencontrer nos frontières. Il est curieux de voir combien les cadres se rétrécissent, depuis que, avec l'aide de la vapeur, nous dévorons l'espace. Ne dirait-on pas la goutte d'eau qui s'évapore et dans laquelle se meuvent, effarés, les infiniment petits ?

J'ai placé cette préface toute pleine de notre glorieux passé, en tête de ce livre, comme on répand du chlore dans les infirmeries.

Et maintenant que cette précaution est prise, que la parade commence ! La société moderne va défiler sur mes tréteaux. Si, après avoir ri, le lecteur veut bien réfléchir un brin, nous n'aurons perdu notre temps ni l'un ni l'autre.

Pour moi, je me tiens déjà trop récompensé du service que je rends au public, puisqu'il me donne cette joie aussi inusitée

que favorable, de témoigner la passion respectueuse, avec laquelle je suis,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et sujet.

QUATRELLES.

AVANT-PROPOS

Les guides de la conversation ne répondent plus aux besoins de l'époque. Ils datent d'un demi-siècle.

Il nous a paru utile de dresser ce vocabulaire spécialement destiné au monde élégant. Les guides, rédigés la plupart du temps par de pauvres diables aux abois, ne contenaient que des banalités informes. Une lacune existait ; la voilà comblée.

Cet ouvrage est un reflet fidèle de la vie des gens de qualité, durant le troisième quart du XIX^e^ siècle. Il est le fruit de vingt-cinq années de recherches, d'observations et de veilles. Aussi fournira-t-il d'inappréciables renseignements aux érudits de l'avenir.

Décidé à dédier ce Manuel aussi mo-

deste qu'indispensable, à l'aristocratie du monde entier, nous avons adopté le dialecte parisien, le seul en usage dans les cours étrangères. La langue française a fait son temps. Depuis longtemps déjà nos assemblées parlementaires y ont renoncé ; la presse, le théâtre n'en veulent plus entendre parler ; les grands corps de l'État, la diplomatie font à la langue verte de compromettantes avances.

Comme le latin et le grec, on ne tardera pas à voir cet idiome suranné disparaître des programmes universitaires.

Nous nous sommes résolûment placé à l'avant-garde. Si l'Europe, si l'Amérique ont pour deux sous de bon sens, la publication de ce livre sera un évènement considérable.

Nous ne doutons pas qu'il en soit ainsi.

PETIT MANUEL

DU

PARFAIT CAUSEUR

PARISIEN

AUX BAINS DE MER

I

A LA RECHERCHE D'UN LOGEMENT

« Vous êtes le maître de cet hôtel ?

— Oui, monsieur.

— Je voudrais avoir un appartement.

— Moi aussi.

— Je ne vous comprends pas.

— La chose est cependant bien simple. Je voudrais avoir un appartement, parce que si j'en avais un je vous le louerais. Mon hôtel est plein.

— Je le regrette.

— Ce sera pour une autre année

Vous allez dans un autre hôtel.

« Qu'est-ce que vous avez à louer ?

— Tout ce que monsieur voudra.

— Ah !... à la bonne heure !...

— Est-ce un appartement complet qu'il vous faut ?

— Oui, un appartement complet.

— Monsieur est marié ?

Ne vous laissez pas aller à la tentation de lever les yeux au ciel et de pousser un soupir en répondant :

— Je suis marié !

— Vous avez des enfants ?

Si vous n'en avez pas, vous répondez d'un air indigné :

— Pour qui me prenez-vous ?

Si vous en avez un, vous répondez :

— Un, pour me conformer à la tradition.

Il faut tout prévoir. Dans le cas où vous tiendriez à ce qu'on respectât votre femme, répondez simplement et sans affectation aucune, suivant le cas :

— J'en ai dix, onze, douze, vingt-quatre, etc.

— Je puis vous offrir tout le premier : dix chambres à coucher, cinq salons, deux salles de billard, quatre salles à manger, six water...

— C'est plus qu'il n'en faut.

— Est-ce pour toute la durée de la saison ?

— Pour un mois seulement.

— Ce sera comme il conviendra à monsieur. Le tout est d'être prévenu d'avance.

— Dites-moi comment il se fait qu'un hôtel aussi bien situé que le vôtre est vide, lorsque celui de votre voisin est plein ?

— En ce moment nos deux hôtels sont pleins.

— Alors, où nous logerez-vous ?

— C'est donc pour cette saison que vous me demandez un appartement ?

— Assurément. J'ai laissé ma famille aux bagages, et je suis allé à la découverte.

— Nous ne nous entendions pas. J'ai cru que vous me parliez de l'année prochaine.

— Est-ce possible ?

— Dame ! Vous êtes proprement mis, vous avez l'air assez distingué, comment pouvais-je supposer que vous veniez naïvement me demander en juillet un appartement pour juillet ?

— Ainsi, vous n'avez absolument rien ?

— Rien du tout. J'ai dû loger mes domestiques dans un bateau. Ce qui m'a mis dans un assez grand embarras, par parenthèse.

— Comment cela ?

— Le bateau est parti plus tôt que d'habitude, mes gens n'étaient pas prévenus et, à l'heure qu'il est, tout mon personnel vogue vers le Brésil.

— Ah ! les pauvres gens !

— Si vous ne trouvez pas à vous loger et que vous teniez absolument à rester à Dieppe, vous pourrez remplacer un de mes valets d'office, et votre dame une de mes filles de chambre. Nous mettrons les petits à la cuisine.

— Bien obligé.

— Dans ces conditions, je vous fournirai le logement et la nourriture à moitié prix.

— Je suis bien votre serviteur.

— Réfléchissez. Si vous ne trouvez rien de mieux d'ici à l'heure du départ du train, revenez me trouver. »

Si cette proposition ne vous convient pas, vous allez dans un autre hôtel.

« Avez-vous deux ou trois chambres à coucher à me louer ?

— Oui, monsieur.

— Ces chambres sont vacantes ?

— Oui, monsieur.

— Je pourrai en prendre immédiatement possession ?

— Oui, monsieur.

— Enfin !... On me disait qu'il n'y avait plus rien à louer. Cela me surprenait.

— Il y a toujours moyen de s'arranger.

— Ces chambres sont-elles sur la mer ?

— Non, monsieur, elles sont dans cette maison.

— J'entends bien. Je vous demande si elles donnent sur la mer.

— Parfait!... très-bien!... j'ai compris!... Non, monsieur, elles donnent sur une cour.

— Ah! tant pis!...

— Je vous assure qu'on est bien mieux sur le derrière.

— Allons donc!

— La réverbération du soleil dans l'eau ne vous fatigue pas les yeux.

— Oui, mais la vue!...

— La vue se conserve bien mieux quand on loge sur la cour. Et puis, vous n'êtes pas incommodé par le bruit des vagues et par l'odeur de l'eau.

— Comment, l'odeur de l'eau?

— Oui, monsieur. Il y a des jours où la mer sent très mauvais.

— Vous voulez rire. Enfin, montrez-moi ces trois chambres.

— Françoise...

Le lecteur comprendra, — je l'espère autant pour lui que pour moi, — que j'ai mis Françoise comme j'aurais mis Euphémie, Glycérine, Marie ou Casilda.

— Françoise, donnez-moi les clefs du 73, du 107 et du 122.

— La distance qui existe entre chacun de ces numéros permet de supposer que ces trois chambres sont séparées.

— Pas toutes, monsieur; le 107 et le 112 se touchent.

— Enfin, nous allons voir cela.

Vous montez l'escalier A jusqu'au cinquième.

— Fichtre!... *ou* Tonnerre de Brest! (si vous voulez avoir l'air d'un loup de mer) c'est diantrement haut!

— Il y a plus haut que cela.

— La lune.

— Sans aller jusque-là.

— Qu'est-ce que je vois de noir sur le plafond?

— Monsieur, ce sont les araignées.

— Pourquoi n'enlevez-vous pas cela?

— Les araignées mangent les punaises.

— Vous avez des punaises?

— Il faut toujours en laisser un peu.

— Pourquoi cela?

— On va aux bains de mer pour se fouetter le sang, pour appeler le sang à fleur de peau. Les punaises sont autant de stimulants qui viennent souligner... si j'ose m'exprimer ainsi, les bons effets que l'on obtient en se baignant.

— Je ferai venir de la poudre insecticide, et je coucherai ici mes enfants qui ont le sommeil plus dur que le mien. Vos deux autres chambres sont mieux, je l'espère?

— Cela dépend des goûts.

— Quel chemin me faites-vous donc prendre?

— Nous redescendons. Le 107 et le 122 sont dans une autre cour.

— Mais, j'y pense!... Puisque le 73 est aussi loin, j'y installerai ma femme. Il est bon d'avoir aux bains de mer un peu de liberté.

— De cette façon, madame votre épouse sera en effet plus libre.

— Mais, c'est moi qui veux être libre.

— Alors prenez le 73.

— Diable!... diable!...

Si votre femme est jeune, vous prenez le 73; si elle est vieille, il n'y a aucun inconvénient à le lui laisser. Et puis, entre nous, si un malheur doit arriver... eh bien... le numéro de la chambre n'y fera rien.

— Voici le 107.

— On n'y voit pas clair.

— Pour dormir, à quoi bon?

— Le fait est que la journée se passe sur la plage.

— Et puis on allume.

— Et vous faites payer la bougie?...

— Trois francs.

— La livre?

— La pièce.

— Saperlipopette!

Je recommande ce jurement anodin aux étrangers. C'est gentil, suffisamment énergique et cela ne traîne pas dans les rues. Au besoin, une jeune femme peut se l'approprier.

— Où est le lit?

— Là... au fond, à gauche.

— C'est que je ne vois pas très bien...

— Parce que vous venez du grand jour. Au bout d'une semaine vous trouverez tout à tâtons. Cela repose beaucoup la vue.

— Et alors, le 122 donne dans cette chambre?

— Les deux pièces se touchent, mais il n'y a pas de porte de communication.

— Par où entre-t-on?

— Par un autre escalier.

— Comment! encore?... Combien avez-vous donc d'escaliers?

— Cinq, *ou* six, *ou* sept... (Suivant le cas.)

— Je n'aime pas beaucoup cette disposition.

— Vous ne trouverez rien de mieux à Dieppe.

— Voyons le 122.

Vous vous remettez en route. Ce petit voyage casse les jambes, mais il creuse l'estomac.

— Voici le 122.

— Diavolo!... mais c'est éclairé par une tabatière et la pièce est affreusement mansardée!

— Monsieur ne dira pas que celle-là est sombre!

— Est-ce bien sain d'avoir son lit sous la fenêtre, le vitrage à un mètre de son traversin?

— Vous savez, cela dépend des tempéraments. Quand on aime l'air, on a ici de quoi

s'en donner. Et puis, sans se lever, on voit quel temps il fait.

— Oui, quand il pleut, on en doit recevoir la première nouvelle.

— La tête sur l'oreiller, on suit du regard les nuages.

— Quand il y en a.

— Cela va sans dire. On regarde passer les oiseaux... Oh! c'est très gai!

— Très gai!... très gai!... Je ne trouve pas.

— L'année dernière, cette pièce était occupée par de nouveaux époux. Quarante ans à deux. C'était leur premier voyage. Eh bien, ils m'ont juré qu'ils s'étaient beaucoup amusé.

— Parbleu!...

— Ils passaient la nuit à compter les étoiles.

— Allons donc!... Vous avez cru cela?

— C'est la jeune dame qui me l'a dit.

— Dans tous les cas, cela ne fait que trois lits. Un pour moi, un pour madame, un pour la Nounou. Je ne vois pas où je puis placer mes mioches. A moins de les déposer aux Enfants-Trouvés, pendant la saison.

— Monsieur peut les coucher dans la commode.

— Vous êtes ingénieux, mais féroce.

— Bah!... aux bains de mer!

— C'est égal! ça ne serait pas convenable.

— A bord des plus beaux vaisseaux, dans les

cabines, on n'est pas mieux couché que cela.

— Ça, c'est un peu vrai.

— Et puis, on laisse les tiroirs ouverts toute la nuit.

— Il ne manquerait plus que de les fermer! Non, c'est impossible. J'ai quatre enfants et je ne puis pas les coucher tous dans une commode.

— On les met tête-bêche comme les sardines. Avez-vous remarqué comme ça les conserve?

— Je ne puis rien décider avant d'avoir consulté la maman. C'est une responsabilité que je ne veux pas assumer.

— Je dois prévenir monsieur... je ne prends pas les voyageurs en traître...

— Vous m'effrayez!

— Qu'il sera obligé de manger à la cuisine.

— Ah! bah!... Et pourquoi donc cela?

— Nous avons déjà deux services dans la salle à manger; les domestiques se refusent à mettre une troisième fois le couvert pour trois ou quatre personnes.

— Nous dînerons dehors.

— J'aime autant cela. Voilà qui simplifie beaucoup les choses. Seulement...

— Seulement?

— Monsieur payera la nourriture comme s'il la prenait à l'hôtel.

— Allez au diable!

— Cela m'est impossible, j'ai trop à faire ici.

— Rien ne me décidera à coucher dans votre bicoque.

— Alors, monsieur ne se couchera pas.

— J'aimerais mieux rentrer à Paris, descendre rue du Bac et faire une saison à la frégate. »

Et vous retournez à la gare, où vous avez laissé votre famille. Votre femme sourit en vous voyant approcher.

« Partons! » vous dit-elle, convaincue que vous avez trouvé sur la plage, au premier, avec vue sur la mer, un appartement de sept pièces pour 10 francs par jour.

Vous lui répondez par le récit de vos malheurs.

— Arrangez-vous comme vous voudrez. J'ai quitté Paris pour aller aux bains de mer, j'irai aux bains de mer.

— Tout est loué de Calais à Biarritz et de Biarritz à Nice.

— Nous verrons bien! »

Alors, vous partez pour la patrie de Jean-Bart.

Vous passez la nuit en chemin de fer et la journée sur la place de Dunkerque, à écouter le carillon. Vous passez la nuit suivante en chemin de fer et la journée à Calais, où vous prenez votre bain. Vous passez la nuit suivante en chemin de fer et la journée à Boulogne, où

vous vous baignez. Vous passez la nuit suivante en chemin de fer et la journée à Saint-Valery-sur-Somme, où vous prenez un bon bain. Vous passez la nuit suivante en chemin de fer et la journée à Dieppe, où vous vous donnez le plaisir de narguer votre ancien hôtelier. S'il vous reste du temps, vous vous baignez. Vous passez la nuit suivante en chemin de fer et la journée à Étretat, où vous vous faites présenter à l'auteur de *la Grande-Duchesse*. Cela ne doit pas vous empêcher de prendre votre bain quotidien.

Et vous continuez ainsi tant que le cœur vous en dit, évitant les frais d'hôtel, la tyrannie des hôteliers et la monotonie d'un séjour prolongé dans une seule station balnéaire.

Je recommande le mot « BALNÉAIRE » aux étrangers. Il est peu usité et pose bien ceux qui l'emploient.

Nous traiterons plus loin différents points qu'il importe de bien connaître pour jouir pleinement des plaisirs balnéotechniques.

II

CE QUE LA MER INSPIRE

Il est indispensable de ne pas demeurer comme une bête, la bouche ouverte, le cerveau vide, lorsqu'on se trouve en présence de la mer. Nous avons pensé que quelques modèles de conversations assortis viendraient à point.

Auprès d'une blonde.

« Ah! vous devez aimer la mer!

— Pourquoi me dites-vous cela?

— Pour savoir.

— J'aime la mer, parce que cela vous change. On ne peut pas toujours regarder des arbres, n'est-ce pas?

— Autant vivre avec des lunettes vertes.

— Tandis que la mer...

— C'est comme si on avait des lunettes bleues.

— Vous êtes bête.

— C'est ce que je me disais ce matin en me rappelant combien je vous aime.

— Toi?... tu m'aimes?

— Cela ne se voit pas?

— Cela se voit si peu, que ce matin encore j'ai laissé protester un billet que j'ai eu la bonté de faire à mon tapissier.

— Eh bien!

— Comment! eh bien! Est-ce que tu crois que si j'avais pu supposer que tu m'aimais, je ne t'aurais pas demandé de l'argent?

— C'est juste.

— On a des amis ou on n'en a pas.

— Après ça, tu sais... quand je dis que je t'aime... il ne faut pas croire...

— Que ta passion est de force à faire un détour jusqu'à la Banque.

— Je vais te dire : l'argent me dégoûte.

— Faut t'en défaire.

— La mer me rend poétique.

— Mauvaise affaire.

— Nager dans l'idéal!... piquer une tête dans l'éther!...

— Quel fichu bain!

— Vivre sur la falaise, tantôt sur le dos, pour suivre les nuages qui moutonnent et les goëlands qui font des ronds; tantôt sur le ventre, pour suivre l'insecte sous la mousse ou le crabe sous le galet... voilà le bonheur!

— Eh bien! moi, ce n'est pas ça du tout. Veux-tu que je te dise l'effet qu'elle me fait, la mer?

— Vas-y.

— Elle me creuse.

— Quoi?

— D'abord l'estomac.

— Après?

— Le gousset ensuite. Et puis, elle me fait prendre les hommes en horreur. Je les trouve tous bêtes!

— Moi aussi?

— Toi surtout.

— C'est ta manière de me distinguer?

— Parce que tu ne l'es pas.

— Quoi?

— Distingué.

— Tu m'ennuies.

— Nous sommes quittes.

— Pourquoi vas-tu à la mer:

— Pour faire comme les autres.

— Pourquoi les autres y vont-elles?

— Pour faire comme moi.

— Suis-je assez bête pour que tu refuses de partager mon dîner?

— Cela dépend. Si tu coupes les bouchées en deux...

— Tu auras part entière.

— Alors, c'est moi qui suis assez bête pour accepter.

— A la bonne heure.

— Mais, dis-moi auparavant...

— Quoi donc?

— C'est pour me faire plaisir, que tu m'invites?

— Cette question!

— Tu désires que je dîne bien?

— Cela va sans dire.

— Que je m'amuse?

— Assurément.

— Tu y mettras bien de 50 à 60 francs?

— J'en suis capable.

— Eh bien! donne-moi trois louis et fiche-moi la paix. J'irai dîner ailleurs, et je te promets de m'amuser. »

Auprès d'une rousse.

« Ah! vous devez aimer la mer!

— Elle me fait peur.

— Sa majesté vous impose?

— Je ne sais pas si c'est cela.

— Moi, je passerais ma vie au bord de la mer.

— Moi, pas.

— Quand je dis : ma vie, c'est trop dire. Je retrancherais tout naturellement neuf heures pour le sommeil et quatre pour les repas.

— En voilà déjà treize.

— Deux heures pour mes toilettes et deux heures pour lire les journaux.

— Cela fait dix-sept.

— Une heure pour ma correspondance, deux pour le manège, et trois pour les visites. C'est le moins.

— Nous disons vingt-trois.

— Une heure d'escrime, une heure d'amour, une heure pour les affaires sérieuses et deux heures pour l'imprévu.

— C'est tout?

— Pour le moment.

— Total, vingt-huit. C'est quatre heures que la mer vous redoit.

— Je l'aime assez pour lui faire crédit. Nous sommes en compte. Votre mari, lui, paraît aimer la mer. Du reste, elle lui réussit à merveille.

— Hélas!

— Oh! diable! diable!... Je comprends qu'il aime la mer et que vous ne l'aimiez pas. »

III

BARCAROLLE

« Aimez-vous la mer ?

— Oui, *ou* non. (Suivant le cas.)

AVIS. — Dans le cas où cette question vous serait adressée, ne vous laissez aller, sous aucun prétexte, au trop facile plaisir de répondre : « J'aime mieux la fille. » Cette plaisanterie n'a plus cours. Déjà en 867, Canut, dit le Grand, fit fouetter l'Océan pour avoir inspiré ce calembour antédiluvien à un de ses favoris.

— Puisque vous aimez la mer, vous ne refuserez pas de faire avec moi une partie en bateau.

— Je n'ai pas le cœur très-solide.

— La mer est aujourd'hui comme de l'huile; vous ne serez pas plus secoué que sur une rivière.

— Comptez sur moi, alors.

— Nous avons un bateau très bien monté. Cela vous amusera beaucoup d'assister à une partie de pêche.

— Quand partons-nous ?

— Tout de suite, *ou* dans une heure. (Suivant le cas.)

— Je vous suis.

Une fois cette phrase dite, vous feuilletez votre Manuel et cherchez parmi les « FRAGMENTS DE CONVERSATIONS ASSORTIS » quelque dialogue de circonstance. Une fois en vue du bateau, vous reprenez :

— Et si j'ai le mal de mer?
— Vous ferez comme chez vous.
— Chez moi, je n'ai pas le mal de mer.
— Je veux dire que vous vous mettrez à votre aise. Vous voilà dans le bateau. Cela ne bougera pas plus que cela.
— C'est très supportable.
— Voulez-vous un cigare?
— Tout à l'heure. Pour le moment, je n'ai pas envie de fumer.
— Comme vous voudrez. Enfin! nous voilà partis.
— Cela remue plus que tout à l'heure.
— Vous croyez?
— J'en suis sûr.
— C'est possible.
— Vous ne pensez pas que je ferais mieux de m'asseoir.
— Donnez-vous du mouvement, au contraire. Prenez mon bras et marchons.
— Marchons. J'aurais mieux fait de ne pas déjeuner avant de partir.
— Quelle idée!

— Je sens mon déjeuner qui revient sur ses pas.

— Ne cherchez pas à le conserver malgré lui.

— Laissez-moi m'asseoir, voulez-vous ? Je ne me sens pas bien.

— Je vous dis que vous êtes perdu si vous cessez de marcher.

— Je voudrais bien... être sur la plage.

— Vous ne sentiriez pas cette bonne brise de mer qui souffle dans vos cheveux.

— Laissez-moi m'asseoir, pour l'amour de Dieu !... ou je ne réponds de rien.

— Faites comme vous voudrez.

— J'ai abominablement mal à la tête.

— Laissez-moi vous présenter à ma belle-sœur.

— Pas maintenant, pour l'amour de Dieu, pas maintenant!

— Vous ne pouvez pas manquer de vous comprendre; elle est plus malade que vous. Ma chère Elmire, *ou* Claudine, *ou* Mélanie (suivant le cas), je te présente monsieur X... — Prenez garde, mon cher ami, vous allez vous asseoir sur ma belle-sœur. — C'est un charmant cavalier, fin, spirituel, distingué... Moi, je vais causer avec le patron.

Silence.

— Vous paraissez souffrir beaucoup, madame ?

— Je ne me sens pas bien, en effet.

Silence. Le mouchoir de la dame tombe de ses mains. Vous le voyez, mais vous ne bougez pas.

— Je vous serais obligé, monsieur, de me donner mon mouchoir qui vient de tomber.

Vous faites semblant de ne pas entendre. La dame reprend :

— Je vous prie de ramasser ce mouchoir qui vient de tomber à mes pieds.

— Dans une autre circonstance, madame, c'est moi qui tomberais à vos pieds, mais... je n'ose pas me baisser.

— Moi non plus.

— Comment faire ?

— Attendre que quelqu'un passe.

— C'est que j'ai peur d'en avoir bientôt besoin.

— Je n'ose plus ouvrir les yeux.

— Je n'ose plus desserrer les dents.

Silence.

— Est-ce que nous ne sommes pas bientôt arrivés ?

— Je voudrais mourir.

— Mon mouchoir... monsieur... Au nom de ce que vous avez de plus sacré au monde.

Vous avez la lâcheté d'être poli, et vous vous baissez.

Ce mouvement détermine une catastrophe ; le mouchoir devient le confident et le réceptacle de vos douleurs.

— Je ne puis pas vous rendre ce mouchoir dans un pareil état. Croyez bien, madame, que...

Le signal une fois donné, tous les passagers se lèvent et suivent plus ou moins votre exemple. Ils paraissent contempler par-dessus le bord quelque effroyable spectacle. Les matelots poussent du pied les infortunés qui se tordent sur leur chemin. Votre hôte seul est ravi. Il contemple avec joie ses victimes. Il va de l'une à l'autre, se repaît de toutes ces souffrances qui lui font doublement savourer son bien-être.

— Eh bien !... eh bien !... Qu'est-ce que vous faites donc là ?

— . . . . . .

— Voulez-vous bien vous taire ! Est-ce que c'est raisonnable de se mettre dans des états pareils ?

— . . . . . .

— Lucy, on voit vos jambes... indéfiniment. Cela vous est égal ?... Tout est donc pour le mieux. J'ai le regret de vous annoncer que nous rentrons dans le port. On dira tout ce qu'on voudra ; rien n'est charmant comme une promenade en mer. »

IV

AU BAIN

« Je ne vous ai pas encore vu sur la plage, mon garcon.

— C'est en effet la première fois que j'y travaille. Si vous voulez me donner la main...

— Tenez-moi bien.

— Vous pouvez être aussi tranquille qu'entre vos draps. Passez vos bras autour de mon cou.

— Voilà. — Ah çà! qu'est-ce que vous faites ?

— Je vous enlève pour vous plonger dans l'eau, et vous éviter les transitions graduées.

— Vous avez une drôle de manière de me prendre.

— C'est la plus solide. Il faudrait un cric pour vous arracher de dessus ma poitrine.

— Faites vite. Eh bien ?... vous n'avancez pas.

— Voilà, madame.

— Qu'est-ce que vous regardez là ?

— Vous vous en doutez bien.

— Voulez-vous, je vous prie, vous occuper d'autre chose. Est-ce qu'un baigneur s'occupe de ces choses-là ? Cela ne vous regarde pas.

— C'est pour cela que je les regarde.

— Quel drôle de garçon vous êtes ! Sur quelle plage étiez-vous avant de venir ici ?

— En Bretagne. A Loc-Maria-Kerjanégant-de-Kerminaouët.

— C'est la première fois que j'entends ce nom-là. Vous me chatouillez !... Lâchez-moi donc.

— Madame sait-elle nager ?

— Vous allez voir cela. Seulement suivez-moi de près.

— Je ne vous quitte plus.

— Eh bien ! qu'est-ce qui vous prend ? Voilà que vous piquez une tête sous l'eau.

— C'est une passade norvégienne.

— Ça n'est pas gracieux.

— Vous nagez comme une dorade.

— Je nage assez bien, en effet. Allons ! qu'est-ce que vous faites encore ? Voulez-vous bien me lâcher ?

— J'ai cru que vous couliez...

— Ce n'est pas une raison.

— Madame va bien loin ?

— Est-ce que vous êtes fatigué ?

— Non !... ventre de requin !... peau d'anguille !... mille sabords de bâbord de trente-six mille caronades !... Sacré !...

— Bon !... voilà encore que vous buvez un coup.

— C'est une passade danoise que j'ai apprise dans la Baltique.

— Ne recommencez pas celá. Vous m'avez fait une peur bleue. J'ai cru que vous alliez vous noyer. La mer est tiède ce matin.

— Il y a de quoi. Vous avez des yeux à chauffer un bain en cinq minutes.

— C'est à Loc-Maria-Ker... je ne sais plus quoi, que vous avez appris toutes ces belles choses ?

— Je les ai trouvées dans mon cœur, et si...

— Crac !... Encore disparu. Ne restez donc pas comme cela, les pieds en l'air, la tête sous l'eau. On dirait que vous voulez jouer à cache-cache. Cou-cou !... Ah ! le voilà !

— Nous allons peut-être un peu loin ?

— Vous êtes pâle comme un mort. Seriez-vous malade ? Retournez sur la plage, si vous avez peur.

— Retourner ! moi, retourner !... tout seul ! Jamais je ne pourrai.

— Quel drôle de baigneur.

— Comtesse, je ne veux plus rien avoir de caché pour vous.

— Diable ! diable ! comme vous y allez.

— Je suis le marquis Lampadophore de la Lampisterie.

— Pas possible !...

— C'est aussi possible que possible, au contraire.

— Que faites-vous donc là ?

— Je me noie.

— Pour tout de bon ?

— Pour tout de bon.

— Que le bon Dieu vous patafiole. Vous ne pouviez donc pas rester chez vous ?

— Depuis deux mois, je vous adore...

— C'est jouer de malheur !

— J'ai voulu vous tenir, ne fût-ce qu'une minute, dans mes bras, et...

— Retournons à terre. Vous ne pourriez pas boire un coup de plus sans danger. L'eau de mer vous porte au cerveau.

— Je vais mourir à vos côtés.

— Voulez-vous bien vous en aller plus loin. A-t-on jamais vu un enragé pareil ?

— Comtesse !... Soutenez-moi.

— Comment ?... il faut que je vous ramène ?

— J'ai des bourdonnements dans les oreilles et des picotements dans les mollets. Embrassez-moi...

— Jamais de la vie !

— Je meurs pour vous.

— C'est une bêtise que vous faites.

— Au moins, soutenez-moi.

— Par où voulez-vous que je vous prenne ?

C'est très gênant, cette situation. Vous auriez bien dû aller vous noyer ailleurs.

— Embrassez-moi et je m'en vais.

— Bien vrai ?

— Sur l'honneur.

La comtesse embrasse le marquis.

— Et maintenant, mourez, car je n'oserai plus vous regarder en face.

— Comtesse, vous êtes bien pressée. Voulez-vous... voulez-vous... voulez-vous accepter mon bras ?

— Votre bras ?

— Vous nagerez de la main droite, je nagerai de la main gauche.

— Ah ! traître, vous nagez mieux que moi.

— Comment avez-vous pu penser que je vous aurais ainsi exposée ?

— Allez-vous-en. Je ne vous reverrai de ma vie.

— Comtesse, j'ai trente-cinq ans. Vous me connaissez...

— Trop.

— J'ai voulu vous connaître aussi, et je dois vous rendre cette justice que depuis feu Vénus de Médicis, rien de plus parfait...

— Ah !... très bien !... je comprends pourquoi vous vouliez toujours me sauver.

— Dame !... je désirais savoir à quoi m'en

tenir. Et maintenant j'ajouterai : J'ai vingt-neuf ans et cent trente-sept mille livres de rente, — ces chiffres sont grotesques mais sincères, — voulez-vous... voulez-vous... voulez-vous accepter ma main ?

— Nous en causerons ce soir au Casino.

— Au revoir, je pique à droite.

— A ce soir, je pique à gauche. »

EN VOYAGE

V

A LA GARE

« Où allez-vous ?

— Je vais à... (Suivant le cas.)

— Combien avez-vous de colis ?

Si vous êtes seul :

— J'en ai un.

vous êtes avec votre femme

— J'en ai quinze, vingt, vingt-cinq... (Suivant cas.)

Si vous avez des filles :

— J'en ai trente-cinq, quarante, cinquante... (Indéfiniment.)

— Où prend-on ses places ?

— Adressez-vous à ce guichet.

— Je voudrais un billet pour le compartiment des dames.

— Les messieurs n'y entrent pas.

— C'est dommage!

— Je ne dis pas le contraire, mais vous comprenez que si vous y entriez, ce ne serait plus le compartiment des dames.

— Vous avez peut-être raison.

— Dépêchez-vous de prendre votre place.

— Dépêchez-vous de me la donner. »

VI

EN WAGON

Si l'on est seul avec un Monsieur.

« Monsieur, je ne voudrais pas vous offenser, mais...

— Mais ?

— Je voudrais bien, avant de m'endormir, savoir avec qui je me trouve enfermé. En chemin de fer on est si vite assassiné !

— Comment donc, monsieur ! je trouve cela tout naturel ; j'allais vous adresser la même question.

— Moi, je voyage pour mon plaisir.

— Et moi pour une maison de commerce, *ou bien* je suis banquier, artiste, ministre, notaire ou ferblantier. (*Consulter le Dictionnaire.*)

— Vous êtes bien heureux de voyager pour votre plaisir. Cela vous réussit-il ?

— Pas toujours, *ou* je n'ai pas à me plaindre.

— Vous m'avez dit que vous étiez avoué, *ou* marchand de bois, *ou* sous-inspecteur des égouts d'Asnières, etc., etc. Pouvez-vous m'en donner la preuve ?

— Monsieur, voilà mes cartes de visite, mon passeport, une bande de journal. Voyez aussi les adresses de ma correspondance.

— Vous n'avez pas été condamné pour vol ou assassinat ?

— Pas encore. Je vous en donne ici ma parole d'honneur.

— Entre gentilshommes, cela suffit. Cependant...

— Cependant ?

— Si nous retournions nos poches ?

— L'idée est parfaite.

— Il est aussi facile de cacher une arme qu'un mauvais dessein.

— Je n'ai sur moi qu'un porte-cigares et des lettres.

Exiger le contenu des poches est reçu dans le tête-à-tête ; demander le contenu des lettres serait faire preuve d'une exigence déplacée.

— Et vous ?

— J'ai dans mes poches un mouchoir, des gants et un canif.

— Un canif !... vous m'obligeriez en le jetant dehors.

— Je préfère en casser les lames. C'est un cadeau de ma femme, *ou* de ma fille, *ou de toute autre personne.*

— Agissez comme bon vous semblera.

— Avez-vous beaucoup d'argent sur vous ?

Il faut toujours répondre :

— Je n'ai jamais que de la petite monnaie en voyage.

— Maintenant, me voilà un peu plus rassuré.

— Et moi aussi. Je vous avais pris pour un repris de justice.

— Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive.

— Vous allez pouvoir dormir.

— Après vous.

— Je n'en ferai rien.

— C'est donc pour vous obliger. »

Si l'on est seul avec une Dame.

« Monsieur, vous me marchez sur les pieds.

— Ils sont si imperceptibles, madame, que je suis bien excusable.

Laissez mijoter ce compliment et reprenez :

— Le soleil va se coucher.

— Vous devriez bien en faire autant.

Plus de doute, vous avez affaire à une femme du monde. Reprenez courageusement votre Manuel et risquez cette repartie hardie, mais spirituelle :

— Quand vous serez prête, je vous offrirai mon bras.

Si la dame l'accepte tout de suite, ne profitez pas de votre bonheur, attendez. Il vaut mieux qu'elle réponde.

— Impertinent !... pour qui me prenez-vous ?

Dans ce dernier cas, empressez-vous de répliquer :

— Pour moi !

— Vous vous trompez ; vous me prenez pour une autre.

Souriez malicieusement et dites :

— Pas si bête !

— Vous êtes insolent, mais vous m'amusez.

— Alors que sera-ce plus tard ? Ce n'est là que le commencement.

— Cela promet.

— Et tout ce que je promets, à un moment donné, je le tiens.

— Vous ne tiendrez rien du tout.

— Vous y mettrez alors bien de la mauvaise volonté.

Laissez respirer votre proie.

— Allez-vous loin ?

— Si vous continuez à m'ennuyer comme cela, je finirai par trouver la route longue.

Si l'on vous répond quelque chose dans ce goût-là, vous avez affaire à une Parisienne. Vous pouvez aller de l'avant.

— Est-ce que vous tenez beaucoup à aller où vous allez ?

— Pourquoi ?

— C'est que c'est bien plus joli là où je vais.

— Où allez-vous donc ?

— Dans un délicieux petit coin du monde où il n'y a place que pour deux.

— Mon cher monsieur, vous saurez que dans le paradis que les femmes rêvent, il y a trois places ; quand bien même il n'y en aurait que deux d'occupées.

— Bah ! je me mettrai en quatre pour vous plaire.

— Il faudrait six places, alors, cela reviendrait au même.

— Installons-nous toujours, nous verrons après.

— J'aime mieux voir avant de m'installer.

— Faites votre programme.

— Voyons, monsieur, nous sommes seuls ; je puis vous ouvrir mon cœur.

— Ouvrez-moi tout ce que vous voudrez.

— Ne me faites pas perdre mon temps, n'est-ce pas ? Vous connaissez le proverbe anglais : « *Time is money?* »

— Je vous comprends.

— Allons donc !...

— Ma situation de fortune est des plus respectables et j'ai en ce moment un oncle à croquer.

— Un gros ?

— Il y en a largement pour deux. Fais ton programme.

— Six mille par mois.

— Jamais de la vie.

Ne parlez pas avant la station suivante. Il vaut toujours mieux laisser venir.

— Voyons, cinq mille cinq cents... veux-tu ?

— Jamais de la vie.

— Méchant garçon, va !

En approchant de la station, rassemblez les menus objets que vous aviez retirés de votre sac de voyage. Cela animera la dame.

— Voulez-vous donner cinq mille ? J'ai toute ma famille à soutenir, et c'est lourd ! lourd ! lourd !

— Je vous respecte, mademoiselle, c'est tout ce que je puis faire pour vous.

Vous achevez froidement vos préparatifs de départ. Vous roulez votre couverture.

— Voyons... quatre mille cinq cents !... mais j'y perds.

Vous jetez gracieusement votre paletot sur votre bras.

— Allons ! quatre mille. Mais tu ne le diras à personne. C'est parce que c'est toi.

Vous prenez votre canne et votre parapluie.

— Ah çà ! mais, ton oncle n'était qu'un rien du tout. Il n'y a donc qu'une bouchée à faire de ses rentes ?

Au moment où le sifflet de la locomotive annonce l'approche de la station, dites négligemment en baissant la glace et en passant le bras en dehors pour enlever le crochet de sûreté :

— Deux mille et le casuel.

— Deux mille cinq cents, voyons ? c'est pour en finir.

Ouvrez la portière, et une fois sur le marchepied, reprenez en faisant face à celle que vous aimez :

— Nous disons deux mille. Une fois... deux fois... trois fois...

Le train s'arrête, la dame s'écrie :

— Adjugé !... »

Dans le compartiment des fumeurs.

« Voudriez-vous me confier une allumette ?

— Avec empressement.

— Vos allumettes ne brûlent pas.

— C'est exprès. Cela diminue beaucoup les chances d'incendie.

— Assurément ; mais cela ne diminue pas moins les chances que l'on a d'allumer son cigare.

— J'en ai de très bonnes pour moi.

— Vous comprenez la vie.

— Vous êtes bien bon.

— Avez-vous un cigare à me prêter ?

— Prenez celui-ci.

— J'aimerais mieux celui-là.

— Je ne dis pas non, mais je ne vous l'offre pas.

— Vous comprenez aussi la vie.

— Vous êtes trop poli. On ne peut pas donner de bons cigares à tout le monde.

— Celui que vous m'avez offert est exécrable.

— N'est-ce pas ?

— C'est à vous soulever le cœur.

— Cela ne me surprend pas, c'est ce que j'ai pu trouver de plus mauvais. Mais ils ont un grand avantage.

— Lequel ?

— C'est qu'on ne m'en demande jamais un second. »

VII

ACCIDENTS QUI PEUVENT ARRIVER EN VOYAGE

Si la voiture verse, si les chevaux s'emportent, si le train déraille, etc., vous prenez votre Manuel et vous vous écriez :

« Postillon, *ou* conducteur, *ou* cocher, *ou* mécanicien... Arrêtez !

— Il y a une dame qui se trouve mal dans la voiture.

— Mettez-lui la tête en bas, les jambes en l'air, ça la fera revenir.

Avoir soin de n'en rien faire.

— Tous ces postillons sont des mal-appris.

— Madame, vous paraissez souffrante ?

— J'ai le cœur sur les lèvres. Je ne puis pas m'habituer à aller à reculons.

— Je suis de même.

— Nous allons verser.

— C'est fait.

— J'ai le bras cassé, *ou* la jambe gauche, *ou* la jambe droite. (Suivant le cas.)

— Allez me chercher un chirurgien.

— Regardez par ici... *ou* par là. (Suivant le cas.)

— Ce pays est un vrai paradis ! »

DISTRACTIONS

VIII

POUR VISITER LA VILLE

« Nous allons faire un tour par la ville.
— Je vous sais gré de votre peine.
— Il n'y a pas de quoi.
— Est-ce qu'on a fait récemment des barricades, que tout est dépavé ?
— Non, c'est toujours comme ça.
— Est-ce qu'on arrose toujours ainsi ?
— Oui, chaque fois qu'il ne pleut pas.
— Alors, il y a toujours de la crotte ?
— Toujours ! surtout quand il fait beau.
— Qu'est-ce que c'est que cette gare de chemin de fer ?
— C'est l'Opéra.
— Voulez-vous prendre quelque chose ?
— J'allais vous l'offrir.
— Je vous remercie et j'accepte.

Voir l'article relatif aux cafés, estaminets, etc.

— Je voudrais voir le Panthéon... le ballon captif... la Cour d'assises... l'égout d'Asnières, etc., etc.

— Voulez-vous prendre quelque chose ?

— Volontiers.

— Je vous remercie et j'accepte.

Voir la note plus haut.

— Combien faut-il de temps pour visiter toutes les curiosités de la ville ?

— Cela dépend des goûts. Désirez-vous visiter les hommes célèbres... les ministres, les députés, fonctionnaires et journalistes ?...

— Je n'y tiens pas.

— Voulez-vous visiter les tableaux, les sculptures, etc. ?

— C'est inutile, j'ai mon cousin qui en fait.

— Que voulez-vous visiter ?

— Les restaurants, et puis...

— Et puis ?

— La petite G... la grosse X... la grande D... etc., etc.

— Vous pouvez faire les deux ensemble, cela ira plus vite. Tenez-vous à les visiter toutes ?

— Autant que faire se pourra.

— Et vous avez quel âge ?

— Trente *ou* trente-cinq, quarante *ou* qua-

rante-cinq, cinquante *ou* cinquante-cinq ans.

— Vous n'avez rien qui vous rappelle chez vous ?

— Rien avant quinze jours.

— Nous arrangerons cela.

— Voulez-vous prendre quelque chose ?

— Volontiers.

— Je vous remercie et j'accepte.

Voir la note plus haut.

— Je voudrais voir une revue.

— Écrivez au Président que vous venez d'arriver et que vous désireriez assiter à un défilé.

— Croyez-vous que cela suffira ?

— Assurément ; cela ne peut que le flatter.

— Voulez-vous que nous prenions quelque chose ?

— Volontiers.

— Eh bien ! moi, je vais prendre congé de vous ; prenez ce qui vous fera plaisir. »

IX

AU RESTAURANT

« Monsieur veut-il un cabinet particulier ?

— Cela va sans dire.

— Alors, deux couverts ?

— Deux couverts. Mettez-les l'un près de l'autre.

— Madame se mettra sans doute sur le canapé ?

— Cela ne vous regarde pas. Donnez-moi la carte du jour.

— La voilà.

— Je suis venu trois fois cette semaine dans votre restaurant ; votre carte *du jour* est toujours la même.

— Monsieur est dans l'erreur. Il n'a sans doute pas remarqué les prix. On les augmente toutes les semaines.

— Vous avez raison.

— Quels vins préfère monsieur ?

— Demandez à mademoiselle.

— Voilà qui est fait.

— Garçon, nous n'avons plus besoin de vous.

. . . . . .

Intermède ad libitum.

. . . . . .

— Garçon, l'addition.

— La voilà.

— Vous portez à tort 50 francs de vaisselle cassée.

— Ce sont des assiettes que madame a jetées par la fenêtre la nuit dernière. Si monsieur le désire on enverra les morceaux chez lui.

— C'est inutile. Que signifie cet article : *Surprise,* 200 francs ?

— C'est madame qui a voulu que nous mettions cela.

— Très bien. Voilà les pourboires. Puis-je vous faire remarquer que l'on a porté 28 francs, au lieu de 28 février ; 18 fr. 79 au lieu de 1879, et que vous me comptez 12 francs pour le numéro du cabinet...

— Il est de bon goût de ne pas s'en apercevoir.

— Je ne m'en aperçois donc pas. »

POUR FAIRE CHOIX

D'UNE SERVANTE

X

CHEZ UN MONSIEUR SEUL

SCÈNE I

M. LE BARON MONTAPOIL, L'HUISSIER

(Une chambre à coucher, dix heures du matin.)

M. MONTAPOIL. (*Il aperçoit l'huissier qui se tient immobile sur le seuil.*) — Qu'est-ce qu'il y a?

L'HUISSIER. — Une carte qu'on m'a dit de présenter à monsieur le baron.

M. MONTAPOIL. — Lisez.

L'HUISSIER. — La marquise de Cañavera, comtesse de Chancleta y Señuelo.

M. MONTAPOIL. — La marquise de Cañavera?... l'ambassadrice? chez moi, à dix heures du matin? Je la croyais à Lisbonne. Ah!

ces journaux! Voilà comment ils sont informés. (*A l'huissier.*) Faites monter. (*L'huissier sort. Le baron sonne.*) On la dit charmante, et je ne suis pas fâché... Oui, mais cette tenue!... Bah! La femme qui se présente à dix heures du matin chez un homme seul doit s'attendre à tout. (*Entre Joseph.*) Joseph, donnez-moi mon flacon d'eau de pois de senteur; — mettez du bois au feu; — placez ces fleurs en évidence; roulez mon fauteuil le dos au jour, la demi-teinte me sied mieux... (*L'huissier ouvre la porte.*)

SCÈNE II

MONTAPOIL, ANTOINETTE.

MONTAPOIL. — Veuillez excuser, madame la marquise, le sans-façon de cette réception. Placé dans cette double alternative, ou de vous faire attendre, ou de me présenter à vous dans ce négligé, j'ai cru devoir adopter ce dernier parti. (*A part.*) Elle est charmante!

ANTOINETTE. — Monsieur, de grâce! cessez de vous excuser. Le vrai gentilhomme est et demeure gentilhomme dans toutes les circonstances de la vie.

MONTAPOIL. — Moi! gentilhomme... Madame

la marquise? Non. Je suis le fils de mes œuvres; un simple ouvrier de la pensée, prolétaire...

ANTOINETTE (*inquiète*). — Et millionnaire?...

MONTAPOIL (*souriant*). — Et millionnaire, oui, madame la marquise.

ANTOINETTE. — A la bonne heure!... Vous m'avez fait une peur!...

MONTAPOIL. — La démocratie et la fortune se concilient parfaitement. (*Vivement.*) Prenez donc la peine de vous asseoir.

ANTOINETTE. — Ce n'est pas une peine, monsieur le baron, c'est un plaisir.

MONTAPOIL. — Je vous croyais à Lisbonne.

ANTOINETTE. — Je suis arrivée hier soir. Ma première visite est pour vous.

MONTAPOIL. — Voilà de quoi rendre tout Paris jaloux.

ANTOINETTE. — J'ai lu ce matin dans un journal que vous aviez besoin d'une fille de charge.

MONTAPOIL. — En effet.

ANTOINETTE. — C'est ce qui m'a décidée à venir vous trouver.

MONTAPOIL. — Vraiment, je suis confus, madame la marquise.

ANTOINETTE. — Ne m'appelez pas ainsi, je vous en supplie.

MONTAPOIL. — Comment?...

ANTOINETTE. — Appelez-moi tout simplement Antoinette.

MONTAPOIL (*surpris*). — Y songez-vous ? Cette familiarité...

ANTOINETTE. — N'a rien que de très naturel. Je me nomme Antoinette Rivart.

MONTAPOIL. — Rivart !

ANTOINETTE. — La carte que je vous ai fait passer est celle de mon ancienne maîtresse.

MONTAPOIL. — Ah bah !

ANTOINETTE. — Et maintenant, parlons affaires.

MONTAPOIL. — Vous n'êtes pas ambassadrice ?

ANTOINETTE. — Pas pour le quart d'heure.

MONTAPOIL. — Et vous êtes ?...

ANTOINETTE. — Fille de charge, pour vous servir. Vous ne trouverez pas mieux que moi.

MONTAPOIL. — Pour ce qui est des yeux, des cheveux, du torse, je ne dis pas, mais...

ANTOINETTE. — Oh ! pas de fadeurs, n'est-ce pas ? Nous parlerons de cela plus tard, s'il y a lieu. Soyons sérieux jusqu'à nouvel ordre.

MONTAPOIL (*à part*). — Diantre ! Voilà une fille qui n'est pas timide.

ANTOINETTE. — Je vais vous interroger si vous le voulez bien.

MONTAPOIL. — Ah ! c'est vous qui allez...

ANTOINETTE. — Assurément ! Je ne vais pas vivre avec monsieur, comme cela, sans savoir à qui j'ai affaire. Monsieur a ses références, j'ai les miennes ; nous échangerons nos garanties quand il en sera temps. Je commence. La fortune de monsieur est de date récente ?

MONTAPOIL. — Toute récente.

ANTOINETTE. — D'où sort-elle ?

MONTAPOIL. — De spéculations.

ANTOINETTE. — Honnêtes ?

MONTAPOIL. — Dame ! vous savez. Cela dépend des goûts et des consciences.

ANTOINETTE. — Ce n'est pas que j'y tienne, mais on aime à savoir. Enfin, ce que vous avez est solide ?

MONTAPOIL. — Quelle drôle de question.

ANTOINETTE. — Pas si drôle. Je ne me soucie pas d'entrer dans une maison où je ne resterais pas. Si monsieur était dans la gêne, je le lui dis carrément, il faudrait qu'il renonçât à mon service.

MONTAPOIL. — Si je me ruine, vous en serez la première instruite.

ANTOINETTE. — C'est ce que j'allais demander à monsieur. Sont-ce des valeurs de portefeuille que monsieur possède, ou des immeubles ?

MONTAPOIL. — De l'un et de l'autre.

ANTOINETTE. — Bon! Toutes valeurs cotées, bien entendu?

MONTAPOIL. — Cela va de soi.

ANTOINETTE. — De la rente?

MONTAPOIL. — Pour moitié.

ANTOINETTE. — Monsieur a des fonds à l'étranger?

MONTAPOIL. — Un quart de mon avoir est en Angleterre.

ANTOINETTE. — A la bonne heure! J'ai pris la même précaution. Les immeubles de monsieur sont-ils urbains ou ruraux?

MONTAPOIL. — J'ai trois maisons boulevard Haussmann et une terre en Bretagne.

ANTOINETTE. — La Bretagne! Je n'aime pas beaucoup la Bretagne. C'est triste. Est-ce que monsieur y reste longtemps?

MONTAPOIL. — Trois mois.

ANTOINETTE. — Hum! C'est beaucoup. Je préviendrai monsieur, par exemple, que je ne puis me passer des bains de mer.

MONTAPOIL. — Nous y allons tous les ans.

ANTOINETTE. — Nous! Nous?... Est-ce que monsieur serait marié?

MONTAPOIL. — Non pas! Je suis veuf. Mais j'ai un fils.

ANTOINETTE. — Pas chez vous, je suppose?

MONTAPOIL. — Il y est encore, mais je compte le mettre au collège.

ANTOINETTE. — A la bonne heure. Donc vous allez tous les ans à la mer. Sable ou galet ?

MONTAPOIL. — Galet.

ANTOINETTE. — Bien. Monsieur voyage?

MONTAPOIL. — Quelquefois.

ANTOINETTE. — Je voudrais voir l'Égypte.

MONTAPOIL. — Je ne promets pas de vous y conduire.

ANTOINETTE. — C'est un pays curieux à visiter. Les pyramides... Jérusalem... Monsieur me promet, par exemple, de ne pas me conduire en Italie? J'y suis allée deux fois; j'en ai assez!

MONTAPOIL. — Moi, j'en ai trop. Eh bien! mademoiselle, est-ce que je vous conviens?

ANTOINETTE. — Si tout ce que vous dites est vrai, il y a moyen de s'entendre.

MONTAPOIL. — Je ne vous ai dit que la vérité. Seulement la médaille a un revers.

ANTOINETTE. — Ah! fichtre!

MONTAPOIL. — Oui! Dans l'hôtel que j'occupe, je ne vois pas de chambre de domestique qui puisse vous convenir.

ANTOINETTE. — Si vous avez une chambre de maître à me donner, cela m'est égal.

MONTAPOIL. — J'ai mieux que cela : un petit appartement dans la maison à côté. Il communique avec cet hôtel.

ANTOINETTE. — Il est meublé, votre appartement?

MONTAPOIL. — Meublé.

ANTOINETTE. — Le lit est bon?... C'est que je suis très chatte.

MONTAPOIL. — C'est du Foy-Davesnes.

ANTOINETTE. — Bonne marque.

MONTAPOIL. — Quatre pieds et demi de large.

ANTOINETTE. — C'est plus qu'il n'en faut. Est-ce que monsieur reçoit beaucoup de monde?

MONTAPOIL. — Quelques amis, voilà tout.

ANTOINETTE. — Pas de femmes?

MONTAPOIL. — Jamais de la vie.

ANTOINETTE. — A la bonne heure! Monsieur se nourrit bien?

MONTAPOIL. — Vous commanderez les repas.

ANTOINETTE. — C'est que j'aime les sucreries.

MONTAPOIL. — Vous pourrez vous en écœurer. Enfin, mademoiselle, je loge, chauffe, nourris, entretiens, couche, dorlotte, blanchis et donne 500 francs par mois, sans compter le casuel.

ANTOINETTE. — Je vois qu'il y aura beaucoup de besogne : mais le travail ne me fait pas peur. Est-on habillée?

MONTAPOIL. — Trois robes de jaconas, mous-

seline ou organdis pour le printemps, deux costumes fantaisie pour l'été, deux pour l'automne, une robe de drap et une de velours pour l'hiver.

ANTOINETTE. — Qui fournit monsieur?

MONTAPOIL. — Alexandrine.

ANTOINETTE. — J'ai l'habitude de Worth.

MONTAPOIL. — Vous prendrez qui vous voudrez, peu m'importe.

ANTOINETTE. — On a le linge?

MONTAPOIL. — Quand le service me convient.

ANTOINETTE. — Je ne m'épargnerai pas pour que monsieur soit content. On a le vin?

MONTAPOIL. — Sauterne avec les huîtres, Château-Laffitte, Corton, Malaga...

ANTOINETTE. — Et du Champagne?

MONTAPOIL. — Les jours de coups de feu.

ANTOINETTE. — Si monsieur me prête de temps en temps sa voiture, c'est une affaire conclue.

MONTAPOIL. — Qu'appelez-vous de temps en temps?

ANTOINETTE. — Deux heures le matin, trois heures dans l'après-midi.

MONTAPOIL. — J'aime mieux vous en donner une.

ANTOINETTE. — Ce sera comme monsieur voudra. Les amis de monsieur sont bien?

MONTAPOIL. — Tous du Jockey, du Petit-Cercle ou du Mirliton.

ANTOINETTE. — Bonnes marques! Et monsieur n'est pas trop près regardant?

MONTAPOIL. — Je ferai mes réserves. Comment m'avez-vous dit que vous vous appeliez?

ANTOINETTE. — Antoinette.

MONTAPOIL. — Eh bien, Antoinette, à ce soir. (*Il l'embrasse.*) Cela s'appelle mener les affaires rondement.

SCÈNE III

MONTAPOIL (*seul*).

Voilà une petite qui est très forte. Elle a de l'allure, du montant, du bouquet... et puis, pas plus de sentimentalité qu'il n'est nécessaire. Décidément, les domestiques n'ont jamais eu autant d'exigences.

XI

CHEZ UNE DAME SEULE

« Bonjour, ma fille.

— Bonjour, madame.

— C'est la fruitière qui vous envoie ?

— Non, madame, c'est l'épicier.

— Comment vous appelez-vous ?

— Madame Mélanie.

— Tiens !... vous êtes mariée ?

— Non, madame, mais ça ne fait rien.

— Vous aurez mis la charrue avant les bœufs, à ce que je vois. Et le père du petit, qu'est-ce que c'était ?

— Un garçon de chez nous.

— Pourquoi ne vous a-t-il pas épousée ?

— Il est parti militaire. Ah ! si j'avais su !...

— Oui, on dit toujours ça. Où est votre petit ?

— A Bezons, chez une blanchisseuse.

— Il est gentil ?

— Je ne sais pas. Il y a deux ans que je ne l'ai vu. On m'a dit qu'il ressemblait à son père ; ça m'en a dégoûtée.

— Ça n'est cependant pas commun les enfants qui ressemblent à leur père.

— Oh ! cependant...

— Je sais ce que je veux dire. Est-il bien soigné, au moins, le petit ?

— Je paye assez cher pour qu'il le soit. Quinze francs tous les mois, ça n'est pas sous les quatre fers d'un chien que ça se ramasse.

— Et le père ne vous aide pas ?

— Il s'occupe bien de ça, maintenant, le gueux !

— Et faites-vous un peu de cuisine ?

— Une bonne cuisine bourgeoise, vous savez.

— Un peu de pâtisserie ?

— Oh non !

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt ans.

— Vous avez de beaux yeux. C'est à vous tous ces cheveux-là ?

— Oui, madame.

— Il y en a pour de l'argent Ça m'amusera de vous coiffer. Je crois que vous me conviendrez beaucoup. Savez-vous bien faire le macaroni au gratin ?

— Ça se fait avec du fromage, n'est-ce pas ?

— C'est ça.

— J'en ai fait dans le temps. Ça n'est pas difficile. On met du beurre et puis son macaroni

dessus. On coupe son gruyère. On met un couvercle de casserole avec de la braise pour donner de la couleur. On laisse mijoter et on ajoute une gousse d'ail au moment de servir.

— Tiens ! je ne l'ai jamais vu faire comme ça. C'est peut-être bon. Mon ami, quand il dîne ici, me demande toujours du macaroni au gratin, parce qu'on ne lui en donne pas chez lui. Vous faites bien un peu de savonnage ?

— Quand il n'y en a pas trop. Je dirai à madame que je n'aime pas à toucher le linge de corps des autres ; c'est une superstition si vous voulez, mais c'est plus fort que moi. S'il y a des torchons à laver, par exemple, ça m'est égal.

— Où avez-vous servi ?

— Chez un épicier, rue Beauregard.

— Combien y êtes-vous restée de temps ?

— Quinze jours.

— C'est peu.

— C'est bien assez. La patronne était près regardante que ça aurait dégoûté un fossoyeur. Elle mesurait les bouts de chandelle tous les soirs et tous les matins, pour voir si nous avions veillé dans nos chambres. Alors on changeait de bougeoir tous les bouts, si bien qu'elle ne pouvait plus s'y retrouver. J'ai regretté la place seulement à cause d'un garçon nommé Placide qui était farce comme tout.

Figurez-vous qu'un soir je l'ai trouvé caché au fond de mon lit. Il s'y était fourré pour me faire peur. C'est moi qui ai crié quand il m'a pris par les pieds en faisant : Hou! hou ! C'est égal, nous avons joliment ri.

— Elle est un peu raide, sa plaisanterie.

— Il n'y avait pas comme lui pour trouver des farces. Madame me permettra bien de recevoir des visites?

— Pas chez moi.

— Dans ma chambre.

— Hors d'ici je ne m'occupe plus de vous. On vous a dit que je ne donnais pas de gages?

— Oui, madame.

— Tout est dans le casuel.

— C'est convenu. Je vais chercher mes effets. »

VIE PRATIQUE

XII

TOILETTE DE FEMME

« Madame a sonné ?

— Je vais me lever. Préparez tout pour ma toilette.

— Qu'est-ce que madame mettra dans ses cheveux ?

— Des cheveux.

— Lesquels madame mettra-t-elle aujourd'hui ?

— Les jaunes, *ou* les noirs, *ou* les rouges...

Consulter le Dictionnaire de Littré pour les autres nuances.

— Je vais sortir. Vous me coifferez pendant ce temps-là.

— Les cheveux de madame seront prêts quand elle rentrera.

On a apporté les dents de madame.

— Lesquelles ?

— Celles que madame a commandées pour tous les jours.

— Mettez-les sous clé.

— Je serais très reconnaissante à madame, si madame voulait me donner celles qu'elle ne mettra plus.

— Vous pouvez les prendre.

— Madame me comble.

— Où sont mes hanches ?

— Je les ai données à raccommoder.

— Faites en sorte que je les aie demain ; sans faute. Je ne pourrais pas m'en passer pour monter à cheval.

— Voilà vos « *deux font la paire* ».

— Je ne les mettrai pas ce matin. Je n'attends personne et la chaleur est accablante.

— Je vais les remettre dans leur étui.

— Donnez-moi mon rouge,
Mon blanc,
Mon bleu, *ou toute autre couleur*,
Ma poudre à l'iris,
Mon noir pour les cils,
Mon azur pour les veines,
Mon cold-cream à l'ananas,
Mon carmin pour les ongles,
Ma pommade à la violette d'Islande,
Ma pâte à lèvres, etc.

Mon jupon blanc est-il mettable ?

— Il n'est crotté qu'en dessous.

— Donnez-moi mes boucles d'oreilles de 97,000 francs.

— Maintenant que madame est habillée, elle est méconnaissable. Monsieur s'y tromperait.

— Ce n'est que trop dans ses habitudes. »

XIII

LE COUCHER

« Il commence à se faire tard.

— Mon mari n'est pas encore rentré ?

— Madame sait bien qu'il ne rentre presque jamais.

— Voulez-vous ce soir deux oreillers ?

— J'ai bien peur que ce soit inutile.

— On sonne.

— C'est monsieur...

— Vous n'êtes pas trop fatigué ?

— Je ne me fatigue jamais.

— Nous verrons bien.

— Voulez-vous la bassinoire ?

— C'est inutile maintenant que monsieur est rentré.

— Permettez que je tire les rideaux.

— Voilà la lumière éteinte.

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

— Ce lit est trop mou.

— On enfonce comme dans du beurre.

— Vous avez les pieds glacés
— C'est votre faute.
— Bonsoir, monsieur.
— Bonne nuit, madame. »

XIV

POUR ASSURER L'AVENIR DE SON FILS

L'HUISSIER. — M. le marquis de Feucontenu demande si monsieur le baron veut bien le recevoir.

MONTAPOIL. — Certainement ! qu'il entre... qu'il entre.

(*Exit l'huissier.*)

MONTAPOIL. — Feucontenu!... de si bonne heure !

LE MARQUIS. — Mon cher, je viens te faire mes adieux.

MONTAPOIL. — Ah bah!

LE MARQUIS. — Je pars pour l'Amérique. J'ai soif, j'ai faim, je suis avide de soleil. Et puis Paris a pris un petit air de province qui ne me va pas. Je viens te demander un conseil ; un service même, peut-être.

MONTAPOIL (*plus sérieux*). — Ah!

LE MARQUIS. — Tu as gardé ton fils auprès de toi ?

MONTAPOIL. — Sa mère en mourant m'a fait jurer de ne jamais m'en séparer.

LE MARQUIS. — Tu as un bon précepteur?

MONTAPOIL. — Une perle! Je n'entends jamais parler de mon enfant.

LE MARQUIS. — Tu es vraiment un heureux père, et je te porte envie!

MONTAPOIL. — Qui t'empêche d'agir comme je l'ai fait?

LE MARQUIS. — Toi, mon cher, tu es veuf; moi, j'ai une femme jeune, jolie, qu'un rien effarouche. Elle ne consentira jamais à admettre un étranger chez elle. Il faut cependant qu'avant de partir j'assure l'éducation de mon garçon. Dis-moi, baron, veux-tu prendre Marcel chez toi?

MONTAPOIL. — Comment?... Ton fils?... dans ma maison?

LE MARQUIS. — Assurément. J'ai en toi une entière confiance. Octave trouverait dans Marcel un camarade toujours de bonne humeur et je prendrais à ma charge la moitié de tous les frais.

MONTAPOIL. — Tu n'y songes pas!

LE MARQUIS. — Si fait, j'y songe, et très sérieusement au contraire.

MONTAPOIL. — Je ne me soucie pas d'ouvrir un pensionnat.

LE MARQUIS. — Qui parle de cela?

MONTAPOIL. — Et puis je n'ai pas le personnel qu'il faudrait pour cela.

LE MARQUIS. — Je te donne mon valet de chambre. Il fera chez toi le service à mes frais. Cela te va-t-il ?

MONTAPOIL. — Cela atténue un peu les choses. Mais, enfin, je suis garçon, et les soins d'une femme sont indispensables à un enfant de l'âge du tien.

LE MARQUIS. — Je t'envoie la gouvernante avec le valet de chambre et l'enfant. Qu'as-tu à objecter encore ?

MONTAPOIL. — Certes, voilà qui écarte bien des difficultés. Cependant, pardonne-moi de refuser tes offres, mais une gouvernante ne remplace pas une mère et ta femme m'en voudrait.

LE MARQUIS. — Que t'importe ?

MONTAPOIL. — Il m'importe beaucoup.

LE MARQUIS. — Et si je te confie également la mère ?

MONTAPOIL. — Quoi ! tu enverrais ta femme chez moi ?

LE MARQUIS. — Pourquoi pas ? J'ai à faire quelques voyages devant lesquels je recule depuis plusieurs années. Je les entreprendrai. Je serai tranquille sur le sort d'Amanda, la sachant sous ta protection.

MONTAPOIL. — Tu ne penses pas à ce que tu dis.

LE MARQUIS. — Je te demande bien pardon. Ma femme a 28 ans, elle est jolie à rendre des

points aux beautés les mieux classées, elle a de l'esprit, elle est instruite, bonne musicienne...

MONTAPOIL. — Je sais, je sais.

LE MARQUIS. — Je n'ai jamais eu qu'à me louer d'elle sous tous les rapports.

MONTAPOIL (*rêveur*). — Ainsi, tu me confierais la mère ?

LE MARQUIS — Assurément. La solitude m'effraierait pour elle. Je partirai plus tranquille si je la sais près de toi.

MONTAPOIL. — Elle logera, vivra... etc., etc..., auprès de moi ?

LE MARQUIS. — Mon Dieu ! oui.

MONTAPOIL. — Comme si nous étions mari et femme ?

LE MARQUIS. — C'est selon !... Entendons-nous. Il ne faudrait pas que cela allât trop loin.

MONTAPOIL. — C'est comme cela que je l'entends. Eh bien, voilà qui est dit. J'accepte.

LE MARQUIS. — Bravo !... Tope là !

MONTAPOIL. — Seulement...

LE MARQUIS. — Quoi ?

MONTAPOIL. — Je ne veux pas de la gouvernante. La mère suffira.

LE MARQUIS. — Tu as raison. Supprimons la gouvernante.

MONTAPOIL. — Et le domestique aussi.

LE MARQUIS. — Tu ne veux pas de mon valet de chambre ? C'est un garçon dont je réponds.

MONTAPOIL. — J'ai plus de monde qu'il ne m'en faut.

LE MARQUIS. — Soit ! J'emmènerai Alexandre.

MONTAPOIL. — Dis-moi donc...

LE MARQUIS. — Quoi ?

MONTAPOIL. — Plus je réfléchis et plus je trouve que Marcel serait mieux au collège qu'ici.

LE MARQUIS. — C'est précisément le collège que je voulais éviter.

MONTAPOIL. — As-tu pensé au bénéfice qui résulte de l'émulation, aux récréations surveillées, à la discipline, à la bonne camaraderie ?...

LE MARQUIS. — Oui, mais en revanche...

MONTAPOIL. — Cette vie régulière convient à merveille à ton cher enfant...

LE MARQUIS. — C'est que si je m'absente...

MONTAPOIL. — Nous mettrons Marcel à Rollin. Sa mère et moi nous irons le voir tous les quinze jours.

LE MARQUIS. — Tu ferais cela ?

MONTAPOIL. — Pour t'être agréable.

LE MARQUIS. — Alors c'est dit. Je mets mon fils au lycée, je renvoie la gouvernante, j'emmène le valet de chambre...

MONTAPOIL. — Et tu m'envoies ta femme.

LE MARQUIS. — Elle te gênera peut-être ?

MONTAPOIL. — Pas le moins du monde. Envoie-la-moi plus tôt que plus tard.

LE MARQUIS. — Eh bien! et ton garçon?

MONTAPOIL. — Ta femme l'élèvera.

LE MARQUIS. — Très bien! Ce sera une distraction pour elle. Si elle t'ennuyait, renvoie-la à sa mère.

MONTAPOIL. — Tu peux y compter.

LE MARQUIS. — Bonne chance.

MONTAPOIL. — Bon voyage. (*Près de la porte.*) Ah! à propos. Dis-moi donc, marquis, comment s'appelle-t-elle, ta femme? Je ne la connais que de vue.

LE MARQUIS. — Alexandrine, Amanda, Caroline. Elle répond également à chacun de ces noms.

MONTAPOIL. — Écris-moi cela, hein? veux-tu? Je crains de l'oublier.

LE MARQUIS. — Très volontiers. (*Il retire son gant et s'installe au bureau.*)

MONTAPOIL (*à part*). — On n'est pas plus naïf que ce marquis. Mon fils aura une femme aussi vertueuse qu'élégante pour gouvernante; je ne m'occuperai plus de lui et cela ne me coûtera rien... au contraire.

LE MARQUIS (*tendant un papier au baron*). — Tiens, voilà, mon ami.

MONTAPOIL. — Merci. Je mets la petite note dans mon bureau, de peur de la perdre.

Le marquis (*à part*). — On n'est pas plus jobard que ce baron. Avec cela que je lui laisserais ma femme... si elle était ma femme! Amanda est ma dernière folie; le petit est ma dernière bêtise. Les voilà casés tous les deux. Une fois en Amérique!... (*Haut.*) Adieu, mon cher, et merci !

Montapoil. — Cela n'en vaut pas la peine. Bon voyage.

XV

POUR LOUER UN APPARTEMENT

Si vous êtes garçon.

Si vous passez quelque temps à Paris, il convient de vous munir d'un appartement meublé. Soyez doux et insinuant avec les concierges.

« Avez-vous un appartement meublé à louer ?

— Peut-être bien.

— Quelles conditions faut-il remplir pour avoir l'honneur d'être admis dans cette maison ?

— Cela dépend de l'étage. On est d'autant plus exigeant que l'appartement est élevé.

— Celui que vous avez à louer est-il bien élevé ?

— Il n'y a rien que de bien élevé dans notre maison.

Faites semblant de trouver ce mot à la fois piquant et neuf. Souriez gracieusement et reprenez :

— Vous m'étonnez.

— Vous n'êtes pas au bout. »

Si vous êtes marié.

N'en rougissez pas, cela peut arriver à tout le monde. Seulement prenez la chose du bon côté.

« J'ai besoin pour moi d'une grande chambre à coucher, au midi, saine, aérée, gaie, facile à chauffer, élégamment décorée, très claire, avec des placards et un grand cabinet de toilette.

— Nous avons cela.

— Je veux un cabinet de travail. Je tiens d'autant plus à ce qu'il soit gai que je n'y travaille que très peu. Je tiens à ce qu'il soit fraîchement orné et qu'il dispose aux idées riantes. Il me faut une entrée spéciale. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Au besoin, vous fredonnez cette dernière phrase. Dans ce cas, vous pouvez vous en procurer la musique chez tous les éditeurs de Paris. Ce motif est d'ailleurs populaire.

— Nous avons cela.

— Il me faut une salle à manger pour quinze à vingt personnes, une grande cuisine, écurie pour quatre chevaux, remise pour deux voitures, trois chambres pour mes domestiques.

— Nous avons tout cela.

— Ah ! j'oubliais : je suis marié.

Laissez tomber cela dédaigneusement de vos lèvres. Les concierges adorent les ménages désunis.

— Monsieur est bien heureux de pouvoir l'oublier.

— C'est la force de l'habitude. Vous trouverez bien quelque part une chambre pour madame ?

— Il y a une chambre très bien sur le devant.....

— Elle est très bien ?

— Très bien.

— Alors, je la garderai pour moi. Vous tâcherez de trouver quelque autre chambre pour madame.

— Il n'y a plus qu'un placard.

— C'est tout ce qu'il faut.

— Monsieur n'aurait pas d'enfants, par hasard ?

— Si fait !... si fait !... Vous faites bien de me le rappeler.

— Dans ce cas, monsieur pourrait prendre l'appartement du premier pour lui et en louer un autre pour sa famille.

— C'est une excellente idée.

— Nous avons au quatrième...

— C'est bon, je m'en raporte à vous.

Si cette confiance n'est pas flatteuse pour votre femme, elle est flatteuse pour le concierge, et comme vous avez plus besoin de lui que d'elle, vous ne devez pas hésiter.

— Et vous demandez pour cela ?

Prix variés et assortis. Écriez-vous dans tous les cas :

— C'est beaucoup trop cher !

— Le second est de 15,000 francs.

— Mais c'est le même prix que pour le premier.

— La vue est plus belle.

— Et le troisième, combien vaut-il ?

— Il est de 15,000.

— Comment, encore ?

— Le troisième est plus aéré.

— Alors, je prendrai le premier et le quatrième.

— Puisque c'est le même prix, monsieur ne préfère-t-il pas choisir le premier pour lui, et le second pour sa dame ?

— Non, c'est bien ainsi. Il ne me déplaît pas de mettre quelque distance entre ma famille et moi.

Après cette phrase, le concierge est généralement fasciné.

— Monsieur sait sans doute que le propriétaire ne veut pas de chevaux dans la maison ?

— Comment ? comment ?... Mais si je loue l'écurie, ce n'est pas pour y donner des fêtes.

— Le propriétaire demeure dans la maison, et il trouve que les chevaux sentent mauvais, font du bruit et attirent les rats. Si monsieur tient à avoir des chevaux ici, il devra louer l'écurie à part.

— Diable !... *ou* fichtre !

Ou plus fort que cela, si vous croyez remarquer que le concierge a été militaire.

— Et combien demandez-vous pour ce droit ?

— 1,500 francs.

— Cela fait en tout 16,500 francs, si je compte bien.

— Il va sans dire que monsieur ne fait pas faire de cuisine chez lui.

— Comment ? comment ?

— L'odeur des ragoûts déplaît au propriétaire, et cela amène toujours des gens mal mis dans les maisons : des épiciers, bouchers, etc., etc. Monsieur peut voir comme la maison est tenue.

— Et où dînerai-je ?

— Monsieur a sans doute des amis. D'ailleurs, monsieur dînera où bon lui semblera, le propriétaire n'est pas exigeant là-dessus. Si, cependant, monsieur tenait à avoir la libre disposition de sa cuisine, en payant à part...

— Combien encore ?

— 1,500 francs.

— Soit, en tout 18,000 francs.

— C'est bien cela.

— Voulez-vous me montrer les écuries ?

— Volontiers, monsieur ; les voici.

— Où sont les chevaux ?

— Quels chevaux ?

— Eh bien, les chevaux qui vont avec l'écurie.

— Je ne comprends pas ce que monsieur veut dire.

— C'est cependant bien simple. Vous m'offrez un appartement garni au prix de 18,000 francs. Pour ce prix-là, il doit être complètement garni, et des écuries ne le sont que lorsqu'il y a des chevaux dedans ; les remises quand elles contiennent des voitures, les caves quand elles sont remplies de vin, et...

— Monsieur se moque de moi ?

— Vous avez lu dans mon cœur.

— Je vois alors à qui j'ai affaire. Je laisserai l'appartement à monsieur pour le prix qu'il lui plaira de fixer, mais il n'oubliera pas mes petits profits. »

AFFAIRES D'HONNEUR

XVI

PROVOCATION

Quand l'affaire doit s'arranger.

« Vous avez craché sur la dame que j'ai au bras.

— J'ai cru que c'était ma sœur.

— C'est différent. Voici ma carte. Nous nous mettons à table à six heures, votre couvert sera toujours mis. »

Quand l'affaire ne doit pas s'arranger.

« Monsieur, vous m'avez écrasé les pieds.

— Pourquoi avez-vous des pieds si grands ?

— Pour vous les appliquer quelque part.

Il est inutile de nommer l'endroit, cela se comprend.

— Essayez !

— Voilà.

— Ma foi, ça y est, *ou* ça n'y est pas. (Suivant le cas.)

— Voici ma carte. »

Autre affaire.

« Monsieur, vous ressemblez à quelqu'un qui me déplaît.

— Cela fait son éloge.

— J'aurais du plaisir à vous être désagréable.

— Avec une tête comme celle que vous avez, cela ne vous sera pas difficile.

— Que préférez-vous, le sabre, l'épée, ou le pistolet ?

— Je n'aime que la hache, *ou* la lance, *ou ce que vous voudrez*.

— Demain mes témoins seront chez vous à huit heures.

— A la même heure les miens seront chez vous.

— S'ils se rencontrent, nous n'aurons pas de chance. »

XVII

SUR LE TERRAIN

Transportés de fureur, les deux adversaires prennent chacun leur Manuel de la main gauche et leur arme de la main droite. Ils s'écrient :

« A vous cette botte !

— Vous voudriez me rendre celle que vous avez reçue quelque part. (Pour « quelque part », voir la note plus haut.)

— Vous m'avez touché le bras, le côté, *ou* le dos. (Suivant le cas.)

— Voulez-vous continuer ?

— J'en ai assez comme ça.

— Avez-vous déjeuné ?

— Je n'ai pas déjeuné ; je pensais bien que vous m'inviteriez.

— Emmenons-nous les témoins ?

— Jamais de la vie ! puisqu'ils n'ont pas arrangé l'affaire.

— Payons-leur la voiture de retour.

— En effet, il serait convenable de donner quarante sous à chacun d'eux.

— Seulement, comme ils ne sont que quatre, on peut renvoyer un des fiacres.

— C'est toujours autant d'économisé.

— Allons déjeuner. »

VIE POLITIQUE

XVIII

LE JOUR DU VOTE

Tout le monde est arrivé de bonne heure pour éviter la foule. On étouffe. A la porte on distribue des bulletins de vote. Sergents de ville assortis.

La garde bourgeoise, cette institution sans cesse renversée et toujours renaissante, a pris jusqu'ici une telle part aux scrutins, que nous avons cru devoir, ne fût-ce qu'à titre de souvenir, lui restituer platoniquement la place qu'elle occupait.

La garde civique vient protéger ses comices. On procède à l'appel.

L'OFFICIER. — Attention, là ! Nous y sommes, n'est-ce pas ?

UN GARDE. — Lieutenant, prenez garde. Il y a une chenille sur la lame de votre sabre.

L'OFFICIER. — Cela ne vous regarde pas. Merci tout de même. Je commence. Panotet ?...

PANOTET. — Présent.

L'OFFICIER. — Beaugency ?...

BEAUGENCY. — Présent.

L'OFFICIER. — Grelu ?...

UN GARDE. — Lieutenant, il est allé livrer une forte commande de tables de nuit pour la marine.

L'OFFICIER. — Qu'est-ce que cela a de commun avec le service ?

LE GARDE. — Il a dit comme ça que si on voulait l'attendre une demi-heure pour commencer l'appel, il tâcherait de venir.

L'OFFICIER. — Plus souvent! Je le marque absent et je continue. Cotentin ?...

COTENTIN. — Monsieur, je n'ai pas pu venir...

L'OFFICIER. — En voilà une forte, par exemple! Puisque vous êtes là.

COTENTIN. — Je n'ai pas pu venir, l'autre fois, parce que....

L'OFFICIER. — Vous expliquerez cela plus tard. M. Belœuf!...

(*Silence.*)

M. Belœuf n'est pas là ?

UNE VOIX. — C'est moi qui le remplace, lieutenant.

L'OFFICIER. — Qui, vous ?

LA VOIX. — Moi, Valupié. Belœuf se marie.

L'OFFICIER. — Vous ne pouviez pas plutôt le remplacer auprès de la future ?

(*Explosion de rires.*)

VALUPIÉ. — Bien obligé ! Ça n'est plus de mon âge.

L'OFFICIER. — Il aurait dû prévenir. Enfin !... Je continue. Chenouillet...

CHENOUILLET. — Je suis là. Tu vas bien ?

L'OFFICIER. — Pas mal. Tu n'es pas venu dîner hier chez ta tante, lâcheur !

CHENOUILLET. — Anna n'a pas voulu.

L'OFFICIER. — En voilà une dont tu devrais bien te défaire. Gaillot-Paquet ?...

GAILLOT-PAQUET. — Oui !...

L'OFFICIER. — Est-ce comme ça qu'on répond ?

GAILLOT-PAQUET. — Un jour de plébiscite, plaignez-vous donc.

L'OFFICIER. — Dubois, Chanteclair, etc.

LE RESTE. — Présent, présent, présent, etc.

L'OFFICIER. — Avant de rompre les rangs, je vous demande encore une ou deux minutes de bienveillante attention. Ce jour est solennel. Jamais le peuple n'a eu un plus grand besoin de recueillement. Laissez-moi vous inoculer les sentiments qui m'animent. Messieurs !... Ah !... Est-ce bien ainsi que je dois vous appeler, alors que nous assurons par notre présence la libre expression des sentiments d'un peuple... d'un peuple... du peuple, enfin ? Laissez-moi vous appeler citoyens.

QUELQUES VOIX. — Oui ! oui !...

Une voix. — Pourquoi pas Gustave tout de suite ?

L'officier. — Je vois que vous m'avez compris. Après cet élan généreux, je n'hésiterais pas à vous donner ce nom de citoyens, si cher à l'antiquité... libérale... libérale et païenne, si je ne croyais pas répondre mieux encore à vos sentiments patriotiques, en vous appelant : soldats !

Quelques voix. — Oui !... oui !...

D'autres voix. — Non ! non !... plus de soldats.

L'officier. — Vous m'avez compris. Soldats, c'est-à-dire : cœurs vaillants, âmes fortes, corps robustes, esprits justes. — Oui ! vous êtes les soldats pacifiques de la bourgeoisie militante.

Voix nombreuses. — Bravo ! bravo !...

L'officier. — Mais un nom plus doux vient malgré moi sur mes lèvres. Mes amis !... Laissez-moi vous appeler mes amis.

Une voix. — Alors tu payes à déjeuner ?

L'officier. — Je veux aussi vous appeler frères d'armes. Qui sait si... Oui, laissez-moi vous le dire... Par le flanc gauche... gâauche !... Fixe. Rompez les rangs.

—

PREMIER GARDE NATIONAL EN FACTION. —... Et vous, savez-vous ce que cela veut dire : « comices ? »

DEUXIÈME GARDE NATIONAL. — Je me suis laissé dire que c'était la maison du commissaire.

PREMIER GARDE NATIONAL. — Elle est donc à vous, la maison du commissaire ?

DEUXIÈME GARDE NATIONAL. — Non. Pourquoi ?

PREMIER GARDE NATIONAL. — Puisque nous sommes appelés chacun dans NOS comices.

DEUXIÈME GARDE NATIONAL. — Alors vous avez votre comice ?

PREMIER GARDE NATIONAL. — Comme vous avez le vôtre.

DEUXIÈME GARDE NATIONAL. — Où qu'il est situé votre comice, à vous ?

PREMIER GARDE NATIONAL. — Quand j'aurai fini ma faction, j'irai le demander.

DEUXIÈME GARDE NATIONAL. — Nous irons ensemble.

PREMIER GARDE NATIONAL. — C'est ça. Puisque nous avons des comices, autant les réclamer.

PREMIER GARDE NATIONAL. — Vous seriez bien aimable de prendre mon fusil. Je vois ma femme qui entre dans le passage en face. Je n'en ai que pour cinq minutes.

DEUXIÈME GARDE NATIONAL. — Ne vous pressez pas.

—

UN ÉBÉNISTE. — Moi, je veux donner une leçon au pouvoir. Il devient réac en diable. C'est pour ça que je vote NON.

UN TAPISSIER. — Moi aussi, je veux donner une leçon au pouvoir. Il devient démoc en diable. C'est pour ça que je vote NON.

UN FONDEUR. — A mon avis, le gouvernement ne tombera que si nous encourageons ses excès. Aussi je vote OUI.

—

UN SERGENT DE VILLE. — Que cherchez-vous?

UN FABRICANT DE QUEUES DE BILLARD. — C'est pour un enfant...

LE SERGENT. — Que vous avez fait ?

LE FABRICANT. — Oui, monsieur.

LE SERGENT. — Puisqu'il est fait, qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? — Allons, circulez, circulez.

LE FABRICANT. — Je veux le faire enregistrer.

LE SERGENT. — C'est trop tard.

LE FABRICANT. — Il n'est que neuf heures.

LE SERGENT. — Quel âge qu'il a, votre fils ?

LE FABRICANT. — Il aura vingt-quatre heures à midi moins sept.

LE SERGENT. — Il est trop jeune pour voter. Circulez, circulez.

LE FABRICANT. — Il s'agit bien de cela !... C'est pour l'état civil.

LE SERGENT — Fallait donc le dire. Au fond, à gauche, et mes respects à votre dame.

—

DEUXIÈME FACTIONNAIRE. — C'est drôle tout de même. Cotentin m'a laissé son fusil pour courir après sa femme ; il y a une demi-heure de cela, et il ne revient pas.

DEUXIÈME GARDE NATIONAL. — Il aura été retenu. Je vous disais donc que j'ai regardé dans mon dictionnaire pour voir au juste ce que c'était que les comices. Je n'ai rien trouvé.

DEUXIÈME FACTIONNAIRE. — Vous aurez mal cherché. Qu'est-ce que c'est, votre dictionnaire ?

DEUXIÈME GARDE NATIONAL. — Le *Dictionnaire de géographie* de Bouillet. Il est assez gros pour que cela y soit.

DEUXIÈME FACTIONNAIRE. — Les comices

étaient des magistrats romains, qui s'assemblaient pour voter.

DEUXIÈME GARDE NATIONAL. — Pourquoi nous donner des noms romains, à présent ? Le français, c'est donc pour les chiens ?

DEUXIÈME FACTIONNAIRE. — Pardon, monsieur Valupié, vous seriez bien gentil de prendre mon fusil pour un petit instant. Je vois passer là-bas un drôle qui me doit 300 francs depuis quatre ans et qui a filé sans laisser d'adresse.

DEUXIÈME GARDE NATIONAL. — Ne restez pas longtemps.

DEUXIÈME FACTIONNAIRE. — Vous n'attendrez pas dix secondes.

—

UN EMBALLEUR. — Écoute bien mon système. Si j'étais le gouvernement, je n'aurais plus que deux ministres : le ministre de la recette et le ministre de la dépense.

UN CLOUTIER. — Bon !

L'EMBALLEUR. — Je les ferais nommer par le suffrage universel.

LE CLOUTIER. — Bon !

L'EMBALLEUR. — Les électeurs achèteraient

au gouvernement des bulletins de vote à un franc la pièce.

LE CLOUTIER. — Bon !

L'EMBALLEUR. — On détacherait ces bulletins d'un registre à souche et on en donnerait autant qu'on en voudrait.

LE CLOUTIER. — Bon !

L'EMBALLEUR. — Plus vous auriez confiance dans votre candidat, plus vous prendriez de bulletins pour le soutenir.

LE CLOUTIER. — Bon !... mais l'argent ?

L'EMBALLEUR. — L'argent deviendrait le cautionnement des deux ministres. Si le budget se soldait en déficit, on se rabattrait sur le cautionnement. Si, au contraire, il y avait du bénéfice, un dixième du boni reviendrait aux électeurs dans la proportion de leur mise, et le ministre en aurait sa part. C'est le gouvernement en commandite.

LE CLOUTIER. — Bon !... mais l'argent de ceux dont on n'aurait pas nommé les candidats, on le rendrait ?

L'EMBALLEUR. — Jamais !... Jamais !... Ça serait pour la cagnotte.

LE CLOUTIER. — Ah !

L'EMBALLEUR. — Alors, tu comprends : 1° que les ministres auraient intérêt à faire des économies ; 2° que les électeurs seraient intéressés à nommer des ministres capables ; 3° qu'ils

seraient disposés à taper sur les tapageurs.

Le cloutier. — Il n'est déjà pas tant bête, ton système.

L'emballeur. — Je vais prendre un brevet; prête-moi l'argent.

Le cloutier. — Plus souvent !

—

Un porteur d'eau. — Vous m'assurez que ce M. Plébiscite est le candidat du gouvernement ?

Un voyou. — Puisque je vous le dis.

Le porteur d'eau. — Alors je vais voter pour lui.

Le voyou (*à part*). — Enlevez !... c'est pesé !... Encore un bulletin nul.

—

Premier voisin. — Tiens !... vous voilà, vous ? Je croyais que vous étiez pour l'abstention !

Deuxième voisin. — Eh bien, et vous ?

Premier voisin. — Entre nous, je devais déjeuner à la campagne et je voulais avoir mon dimanche.

Deuxième voisin. — Ma femme m'a envoyé

voter. — « Si tu t'abstiens, qu'elle m'a dit, je t'en donnerai, moi, de l'abstinence : je mets le verrou pour un mois. »

PREMIER VOISIN. — Ces diablesses de femmes, ça vous ferait passer un homme par le trou d'une aiguille si ça leur plaisait.

—

DIX-HUITIÈME FACTIONNAIRE (*au tambour*). — M. Vintimille m'a demandé de tenir son fusil pendant quelques minutes. Voilà une heure de ça, et il ne revient pas. Il est bientôt six heures, on va fermer la salle des votes. Ma femme m'attend à six heures dix pour prendre le train de six heures trente-cinq. C'est comme un fait exprès que M. Vintimille ne revienne pas.

LE TAMBOUR. — Vous ferez aussi bien de vous en aller; y a plus personne.

LE FACTIONNAIRE. — Vous vous chargez de mon fusil ?

LE TAMBOUR. — Je le rapporterai avec les autres.

LE FACTIONNAIRE. — Bien obligé !

—

Le troisième coup de six heures retentit. M. le maire, le bureau, les assesseurs, etc., poussent un ouf!... bien senti. On se dispose à fermer la porte. Le citoyen Croupière insiste pour entrer.

LE SERGENT DE VILLE. — Il est trop tard.

LE CITOYEN. — Il n'est jamais trop tard pour accomplir un devoir.

LE SERGENT. — En attendant, je ferme la porte.

LE CITOYEN. — Six heures ne sont pas sonnées.

LE SERGENT. — Elles sonnent.

LE CITOYEN. — Tant que ça n'a pas fini de sonner, il n'est pas six heures.

LE SERGENT. — Je vous dis qu'il est six heures dès le premier coup.

LE CITOYEN. — Je vous dis que non. On étouffe la libre expression des votes. On a peur du peuple. Je veux qu'on dresse procès-verbal de ce refus. Tous les votes sont nuls...

LE SERGENT. — Laissez-moi fermer la porte.

LE MAIRE. — Sergent, finissons-en. Laissez entrer monsieur.

LE CITOYEN. — Je ne veux pas entrer.

LE MAIRE. — Alors qu'est-ce que vous voulez ?

LE CITOYEN. — Exercer librement mes droits.

LE MAIRE. — Puisqu'on vous dit de voter.

LE CITOYEN. — Je ne venais pas pour voter.

LE SERGENT. — Eh bien alors?

LE CITOYEN. — Je venais pour m'abstenir.

(*Exeunt.*)

ÉDUCATION

XIX

POUR METTRE SON FILS EN PENSION

« Monsieur, je voudrais que mon fils sût le français.

— Vous n'êtes pas dégoûté !

— Voulez-vous vous charger de le lui enseigner ?

— J'y suis tout disposé.

— Vous m'en voyez réjoui.

— Quelle qualité de français voulez-vous qu'on lui apprenne ?

— Expliquez-vous mieux, je vous prie.

— Nous avons un français de toute première qualité appelé « français du grand siècle ».

— Voudriez-vous m'en donner un exemple appliqué à la vie usuelle ?

— Très volontiers. Admettons que votre fils désire qu'on lui fasse avancer un fiacre. Voilà

comment il s'y prendra, s'il adopte le parler du grand siècle : « Ça, faites avancer mon « carrosse, petits laquais. Voyez un peu ces « badauds ! Je me baille au diable, maugre- « bleu ! si je ne ferai sentir ma main à cette « canaille. »

— Ce français ne saurait me convenir. Je crois qu'un cocher s'en formaliserait. On parle plus poliment aux dames, je suppose ? Faites-moi voir comment on s'y prend pour toucher leur cœur.

— Soit ! Monsieur votre fils rencontre, à la Closerie des Lilas, une fille qui lui convient ; voilà comment il l'abordera : « On peut dire « en vous voyant, mademoiselle, que les Grâces « se sont retirées auprès de vous, et n'ont laissé « auprès des autres qu'une affreuse solitude, « pour mieux vous attirer l'hommage de tous « les cœurs. »

— Non, décidément, ce français n'est pas pratique. Veuillez m'en offrir un autre.

— Le français du premier Empire vous conviendrait-il ?

Si vous êtes démocrate, vous prenez une attitude à la Spartacus et vous répondez :

— Pour qui me prenez-vous ?... malhonnête !

Dans le cas où vous seriez bonapartiste, — il faut tout prévoir, — vous répondez gaiement :

— Tiens ! ça peut servir. Donnez-m'en un échantillon.

— En voilà un. Votre fils est amoureux d'une bergère...

— Quelle drôle de supposition ! Continuez, cependant.

— « Gente vachelette, calme ton amoureux « émoi. Point ne veux troubler ton cœur sen- « sible. Si d'un père trop barbare la constante « rigueur m'empêche d'allumer, à la torche du « fils de Vénus, le flambeau de l'hymen, je jure « de faire graver ton nom sur le fer de ma lance « et, monté sur mon palefroi, je partirai pour « la Palestine... »

— Ne le retenez pas, et offrez-moi quelque chose de plus pratique, de plus corsé.

— Monsieur s'accommoderait-il du français romantique de 1830 ?

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

— En voici un échantillon.

— Toujours dans la vie usuelle.

— Votre fils veut faire le portrait de celle qu'il aime. « Brunehilde a quinze ans ! Par « la Pâque !... c'est une rude épousée !... Elle « ferait vider les arçons à plus d'un jouteur « de haute lignée !... Moins noir que ses che- « veux est le corbeau du cimetière !... moins « rapide est la flèche sarrasine !... moins « blanche... »

— Ventre de biche!... cornes de cerf!... n'apprenez pas ce galimatias à mon garçon.

— Monsieur est bien difficile.

— Ne pouvez-vous donc pas lui enseigner tout simplement le français qu'on parle aujourd'hui ?

— Si, monsieur, je le puis.

— Donnez-m'en un exemple aussi.

— Rien n'est plus facile.

— Toujours dans la vie pratique.

— Votre fils est amoureux d'une demoiselle dont il veut sonder le père. Il s'approche du vénérable vieillard, et lui dit : « C'est pas tout « ça, ma p'tite vieille ; on ne me les fait plus à « l'oseille. Si tu ne veux pas que la situation se « corse, il est plus que temps de m'octroyer ta « grue de fille, avec ses accessoires et la dot qui « en dépend. Il y a trop de soupirs à la clef et « pas assez de roues de derrière. On est prati- « que ou on ne l'est pas ! Une, deusse, troisse, y « a marchand à 300,000 francs. Ça ne va pas ? « — Disons 250,000. — Pas davantage ? Al- « lons, je prends l'objet pour 200,000, parce « que c'est vous. Au p'tit bonheur !... »

— Il est inutile de chercher autre chose. Voilà le français que je choisis. C'est celui que j'ai entendu « jaspiner » par la folle jennesse.

— Va pour le français contemporain.

— Quelles sont vos idées sur l'arithmétique ?

— Cela dépend de la situation de fortune que vous réservez à votre cher enfant.

— Soixante mille francs de rente, et, de plus, ma femme...

— C'est un joli magot.

— Qui ?... ma femme ?...

— Je n'en sais rien, je ne la connais pas. Je parlais des revenus futurs de monsieur votre fils.

— A la bonne heure. Je reprends. Quant à ma femme, elle laissera au petit quarante mille francs de rente.

— Vous n'avez pas d'autre enfant ?

— Non, monsieur. Je voulais en avoir beaucoup, ma femme n'a pas voulu.

— Elle a fait preuve de sagesse.

— Ça n'a pas été par sagesse. Elle a craint de morceler notre fortune.

— Alors, c'est différent.

— J'oubliais de vous dire que je veux placer mon fils chez un agent de change, un agent d'affaires ou un agent...

— De police ?

— Non. Chez un agent maritime. Mon enfant ne touchera son capital que le jour où il pourra s'en passer.

— L'idée est originale.

— Enfin, elle est comme cela.

— J'ai, dans ce cas, l'habitude d'apprendre à mes élèves les tables de multiplication que voici :

Pour recevoir :

1	2	3	4	5
2	16	32	64	106
3	32	60	80	131
4	64	80	120	250
5	106	131	250	1000

Pour payer :

1	2	3	4	5
2	1	1/2	1/4	1/6
3	1/2	1/5	1/7	1/14
4	1/4	1/7	1/12	1/30
5	1/6	1/14	1/30	1/100

— Cela me suffit pour vous juger. Vous apprendrez à mon fils votre arithmétique pratique. Et, en fait d'histoire ?

— Cela dépend de vos opinions politiques.

— Pourquoi cela ?

— Nous avons quatre cours d'histoire. Un pour les légitimistes, un pour les orléanistes, un pour les impérialistes, un pour les républicains. Si vous êtes conservateur, nous ferons un dieu de César ; si vous êtes démocrate, c'est Brutus qui le sera.

— Bien que je sois légitimiste, pour le quart d'heure, je désire que mon fils passe, tous les ans, trois mois dans chacune de vos classes d'histoire.

— Monsieur ne craint pas le tiers parti, à ce que je vois.

— Je voudrais que mon fils n'eût aucune conviction. Cela gêne plus ou moins dans la vie.

— J'ai un répétiteur spécial qui se charge d'extirper tout germe de foi politique du cœur de la jeunesse.

— Voilà ce que je veux pour mon enfant.

— Monsieur fera-t-il apprendre à son fils quelques arts d'agrément ?

— Je ne sais pas pourquoi on appelle ça des arts d'agrément.

— C'est l'usage.

— Je m'y soumets, mais à contre-cœur.

— Apprendra-t-il la musique ?

— Non, l'escrime.

— Le dessin ?

— Non, la boxe.

— La danse ?

— Non, la savate.

— L'enfant a fait sa première communion ?

— Je me demande s'il est bien utile de la lui faire faire.

— C'est une année perdue pour les études plus sérieuses.

— Et puis, si l'enfant n'a pas de foi politique, qu'est-ce qu'il fera d'une foi religieuse ?

— Ça ne pourra que le troubler.

— C'est dit : pas de religion.

— Vous aurez un enfant bien armé pour le combat. Ainsi dégagé de toute foi, débarrassé de toute croyance, dépourvu de principes moraux, il est certain de faire son chemin.

— Je suis heureux de vous voir partager mes avis. Quel est le prix de votre pension ?

— Est-ce le prix de l'externat que monsieur désire connaître ?

— Oh ! non. Si je me débarrasse de mon fils, je veux que ce soit tout à fait.

— Vous avez raison. Rien n'est pernicieux et démoralisant comme le contact de la famille. On y voit de si tristes choses !

— Dites donc ! dites donc !

— Je parle en règle générale.

— Que faites-vous payer le pensionnat ?

— Tenez-vous à ce que l'enfant ait des prix ?

— Je l'aimerais assez, si vous publiez les noms des lauréats.

— Nous avons un arrangement avec l'agence Havas et la Compagnie des journaux réunis.

— A la bonne heure !

— Combien voulez-vous que votre fils ait de prix ?

— Cela dépend de ce que vous les faites payer.

— C'est cent francs, l'un dans l'autre.

— Mettez trois prix, c'est assez.

— Avez-vous quelque préférence ?

— Aucune.

— Dans ces conditions, le prix de la pension est de 4,500 francs.

— Fichtre ! c'est dur, ça !

— Mais votre fils aura pour camarades le fils du prince Prolégomènes, le neveu du cardinal de Pompignac, le petit comte Soukintsine, le fils de la maîtresse du grand-duc de X.....

— C'est très-bien composé !

— 4,500 francs, c'est pour rien.

— Va pour 4,500 francs ! Ah ! si on savait ce que cela coûte, les enfants !...

— Votre fils sortira-t-il tous les dimanches ?

— Dieu nous en préserve!

— Et pendant les vacances?

— Pas davantage.

— Alors c'est mille francs de plus.

— 5,5oo francs ?... Mais vous n'avez pas deux liards de conscience.

— Pour donner à des enfants l'éducation dont nous avons parlé, ça me gênerait.

— Allons, soit. Vous recevrez mon fils demain. Dans combien d'années l'enverrai-je reprendre ?

— Quel âge a-t-il ?

— Sept ans.

— Envoyez dans huit ans, alors.

— Si je ne revenais que dans dix ?

— Ça sera comme vous voudrez.

— Si j'oubliais le cher petit, dans onze ans, écrivez-moi.

— Vous pouvez y compter.

— Adieu, monsieur.

— Au revoir. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



Quatrelles, del.

DEUXIÈME PARTIE

SIX

NOUVELLES NOUVELLES

TRAIN DE PLAISIR

Elle a dit négligemment la veille en quittant le salon pour rentrer chez elle, à l'heure du coucher :

« Si ce beau temps-là continue, j'ai grande envie d'en profiter demain pour aller à Mortcerf embrasser ma tante Élise.

— Ce n'est pas sérieux ? a répondu son mari.

— Très sérieux.

— Vous ferez 160 kilomètres pour cela ?

— Vous oubliez, mon ami, que ma tante est ma marraine, qu'elle m'a élevée, ou peu s'en faut ; que je lui dois d'autant plus d'égards qu'il vous a plu de vous brouiller avec elle...

— On ne fait pas quarante lieues pour embrasser une vieille tante.

— Si, mon ami, on les fait, et de grand cœur, quand cette pauvre vieille vous aime, qu'elle est respectable entre toutes, et... si cette raison vous paraît plus concluante que les précédentes, lorsqu'elle a soixante-quinze mille livres de rentes et que l'on est son unique héritière.

— Vous auriez bien dû choisir un autre iour. J'ai précisément invité à dîner Lucien et sa femme; je ne puis ni leur écrire de ne pas venir, ni les recevoir sans vous.

— Qu'à cela ne tienne! Je partirai à 9 heures par l'express de Cherbourg qui arrive à Bueil à 10 heures 40. Je serai à Mortcerf à 11 heures. J'y déjeunerai et prendrai à 3 heures 35 le train qui m'amènera à Paris à 5 heures. Nous dînons à 7 heures et demie. J'ai, vous le voyez, plus de temps qu'il ne m'en faut pour aller et revenir. Je voudrais voir une fois encore tous ces pauvres arbres qui vont mourir.

— Voulez-vous que je vous accompagne?

— Quelle idée!

— Pourquoi pas? Nous ferons une partie charmante.

— Charmante... pour qui?

— Pour tous deux, je pense. Nous voyagerons comme des amoureux. On nous portera envie tout le long du chemin.

— Croyez-vous?... Pauvre ami!... Vous avez gardé malgré vos cheveux gris une fraîcheur d'illusions incomparable.

— Ce n'est pas un madrigal, cela, vous savez?

— Ma tante Élise, avec laquelle vous êtes au plus mal, tomberait frappée d'apoplexie si elle vous voyait arriver comme cela, à l'improviste.

— Si j'en étais certain!...

— Voilà de ces plaisanteries que je déteste.

— Aussi, je ne plaisante pas, je vous assure. Enfin!... partez, si vous croyez ce voyage utile; mais revenez exactement pour le dîner. Je ne veux pas désobliger Lucien.

— En êtes-vous coiffé de votre Lucien! Quand on le ferait un peu attendre, serait-ce donc un bien grand malheur?

— Ce serait un grand malheur puisque cela me serait désagréable. Je ne sais pas ce que le pauvre garçon vous a fait, mais vous devenez blême chaque fois qu'on vous en parle. Faites-lui meilleur visage pour l'amour de moi.

— On sait rarement pourquoi les gens vous plaisent ou vous déplaisent. On n'est pas toujours maîtresse de ses sentiments.

— C'est sa femme qui vous monte la tête... je le parierais.

— Et vous perdriez. Nous ne parlons jamais de lui.

— Enfin, partez, puisque le cœur vous en dit. Puisse le baiser que vous allez recevoir vous dédommmager des quarante lieues que vous allez faire.

— J'y compte. »

L'accent convaincu avec lequel cette réponse fut faite mit le baron en belle humeur. Les baisers de la tante Élise lui inspirèrent des plaisanteries féroces, absolument inédites, sur les vieilles filles.

La baronne se retira dans sa chambre et s'y barricada.

Il a dit négligemment à sa femme, au sortir de table, après un charmant petit dîner en tête-à-tête :

« Le temps a été splendide aujourd'hui. Ce sont des jours de grâce que l'automne nous accorde. Si le ciel est aussi bleu demain matin, j'ai grande envie d'en profiter pour aller à Dreux.

— A Dreux?... Pourquoi faire?

— Je vous ménage une surprise.

— Une surprise!... Ah bah!... De quoi s'agit-il?

— Ne m'interrogez pas. Ce serait m'enlever le plaisir que je me suis promis.

— Une surprise!... Savez-vous bien que de Paris à Dreux il y a 82 kilomètres?

— Ne voilà-t-il pas une grande affaire. J'irais à 820... à 8,200... à 82,000 kilomètres, pour trouver ce que je vais chercher. Et puis l'hiver arrive au galop et j'ai soif de verdure. Dans quinze jours nous ne verrons plus d'arbres que dans les cheminées. Comme c'est triste cela!...

— Veux-tu que j'y aille avec toi, à Dreux, dis?

— Impossible. Puisque je te ménage une surprise, comment veux-tu que je t'emmène?

— Bah! Je fermerai les yeux quand tu me le diras.

— Tu n'aurais qu'à les entr'ouvrir, cela ferait une jolie affaire! Et puis, on nous prendrait pour des amoureux; cela ferait échouer tous mes projets.

— J'y pense!... Comment vas-tu faire? Nous dînons demain chez les Roncherolles.

— Comment?... comment?... Tu es sûre de cela?

— Absolument sûre.

— Quel ennui! J'avais tout à fait oublié ce dîner. Tu es certaine que nous avons accepté?

— C'est toi qui as écrit.

— C'est vrai. Qu'est-ce que tu veux!... j'en serai quitte pour partir plus tôt. Le train de 8 heures 50 minutes me conduira à Dreux en

1 heure 40 minutes; je déjeunerai à l'hôtel Rotrou et je reviendrai.

— Après la surprise?

— Après la surprise... par le train de 3 heures 30 minutes. Je serai de retour à 6 heures 5 minutes et les Roncherolles ne dînent qu'à 7 heures et demie. Tu es certaine que nous ne pouvons pas nous dégager?

— Impossible! Ce serait très malhonnête pour Constance.

— S'il n'y avait que cela!...

— Je n'aime pas que tu me parles ainsi de ma meilleure amie. Que t'a-t-elle fait? De quoi lui en veux-tu? On ne peut pas prononcer son nom devant toi sans te faire blêmir.

— Sait-on pourquoi l'on aime ou n'aime pas les gens? Elle a les cheveux d'un blond qui m'agace.

— Voilà une belle raison! Je t'en prie, fais-lui meilleur visage à l'avenir... pour l'amour de moi. C'est son mari qui te monte la tête contre elle.

— Je t'assure que nous ne prononçons jamais son nom.

— Enfin, pars, puisque tu en meurs d'envie. Et... et... et tu me jures que tu me ménages une surprise?

— De quoi te faire tomber de ton haut.

— Et je saurai ce que c'est?

— Cela dépend. On ne réussit pas à tout coup.

— Je n'ai jamais été plus intriguée. »

Il va sans dire que la petite baronne de Roncherolles est adorable entre les plus adorées. Je ne vous parlerais pas d'elle sans cela.

La nature a pris plaisir à mélanger pour la parfaire : l'or, la nacre, la pêche, le corail rose, le satin, l'ivoire, l'ambre, la rose-thé; tout ce qui est frais, souple, harmonieux, ondoyant, caressant, embaumé; tout ce qui trouble; tout ce qui enivre.

Si vous la voyiez comme je la vois en ce moment, lorsque je ferme les yeux, noyée dans la batiste et la dentelle, certes, vous ne pourriez plus sortir de votre rêve. Ses lourds cheveux nattés se tordent sur l'oreiller, comme deux serpents d'or qu'une charmeuse apprivoise. Sur ses bras à demi nus, elle appuie son front blanc. Ses lèvres ébauchent des sourires troublants. Les fiers contours de sa bouche donneraient le vertige à Joseph, vainqueur de la chair. La veilleuse, qui brûle discrètement au chevet de la dame, allume dans ses yeux grands ouverts deux étincelles. De quart d'heure en quart d'heure, la petite baronne de Roncherolles consulte sa montre. Trouvant la marche des

aiguilles trop lente à son gré, elle se soulève à demi et regarde la pendule. Les rideaux sont demeurés ouverts. Rien n'indique l'approche du jour. Les étoiles paresseuses s'attardent en chemin. A quoi pense donc le soleil? Ne sait-il pas que la petite baronne l'appelle? Ah! si elle vous attendait avec la même impatience, vous qui me lisez, que de prodiges n'accompliriez-vous pas pour la rejoindre? Plusieurs fois elle a bondi hors de son lit, et, courant à la fenêtre, elle a appuyé son front brûlant sur la vitre froide, afin de s'assurer qu'aucune menace ne montait à l'horizon. Le temps n'a que de bonnes promesses; mais qu'il marche lentement, mon Dieu!

Lucien de Villerose a trente-six ans : un fier âge! au dire de tous ceux qui ne l'ont plus. C'est un joli cavalier, parfait en tous points. Je me serais bien gardé sans cela de vous le présenter. Je ne commettrai toutefois pas cette erreur de vous faire son portrait. Les hommes s'en soucieraient peu et les femmes ne trouvent bien qu'un homme à la fois... je parle des femmes comme il faut, cela va sans dire. Je courrais donc risque de nuire à mon héros en précisant des perfections qui pourraient fort bien n'être pas de votre goût.

S'il a fermé les yeux cette nuit, ce n'était pas qu'il cherchât le sommeil. Sa pensée plus recueillie, les volets clos, prenait ses ébats sur la route de Granville.

La nuit est aux cloches; leur bruit survit seul au jour. Les carillons se succédèrent sans relâche. Après que la pendule de Lucien eut sonné lentement, de minuit à six heures, ses trente-trois coups, régulièrement précédée par la pendule du salon, qui avançait, suivie de loin par celle de Sophie de Villerose, qui retardait, escortée par l'horloge de la mairie voisine et celle de la paroisse, après que la montre, à chaque instant consultée, eût sonné patiemment les heures et les quarts à trente ou quarante reprises, après qu'eut tinté l'*Angelus,* à l'horizon subitement éveillé, l'aube parut enfin, saluée par le crépitement agaçant d'un réveil-matin que notre héros avait acheté pour la circonstance.

La sonnette de Sophie de Villerose fit alors entendre un appel frénétique, se trémoussant au bout de son cordon, comme un pendu récalcitrant, unissant ses appels à tous les drelindindinages de la maison et du quartier. La femme de chambre accourut effarée. Elle trouva sa maîtresse debout, et remarqua que l'on avait ouvert les volets soigneusement fermés par elle la veille.

« Frappez vite à la porte de monsieur, Julie; dites-lui, de ma part, qu'il est temps qu'il se lève. S'il hésite, vous lui ferez remarquer combien le ciel est bleu et vous ajouterez : « Madame espère que monsieur n'oubliera pas la surprise. »

M^lle^ Julie revint presque immédiatement annoncer à madame qu'elle avait trouvé monsieur rasé à fleur de peau, habillé, ganté, la canne à la main, le cigare aux lèvres; ce qui fit sourire madame et parut lui causer une joie absolument hors de proportion avec l'incident.

Tandis que Lucien de Villerose se dirige vers la gare Montparnasse, la petite baronne de Roncherolles se rend à la gare Saint-Lazare. Elle n'a pas voulu que l'on attelât, « heureuse de respirer ce bon air frais du matin, trop dédaigné ». Son pas, qu'elle modère avec peine, résonne sur la chaussée avec un bruit joyeux de castagnettes. Sa toilette, quoique sombre, quoique simple, semble dire : « Mais regardez donc tous les trésors que j'abrite. Saluez, bonnes gens; voilà la perfection qui passe! » Elle laisse derrière elle une traînée de parfums et d'ivresse qui donne le vertige aux passants.

« Que c'est bon, la vie! se dit-elle, et que la nature est belle! »

Voyez-la sourire à toutes choses : aux ouvriers qui vont à leur ouvrage « et qui ont vraiment l'air bien honnête » ; aux marchands qui, les mains dans les poches, sur le seuil des boutiques, la regardent passer ; aux vieux, parce qu'ils ont l'air vénérable ; aux jeunes, parce qu'ils ont l'air bon. Elle aurait voulu embrasser tous les petits enfants, offrir ses services à tout le monde. Il y a de ces heures pendant lesquelles le malheur surmené se repose, et où tout en profite et se transforme. Le fait est que ce matin-là les ruisseaux chantaient le long des trottoirs ; des buissons embaumés cachaient le pied des bornes ; sur les murs, les affiches avaient d'harmonieux accouplements de mosaïque, et des pur-sang, descendants incontestés de Pégase ou de l'hippogriffe, traînaient, fiers et fringants, les omnibus pleins de beau monde et les charrettes remplies de fleurs qui se rendaient aux halles.

Lucien a eu beau suivre les chemins les plus fantaisistes, adopter un pas de paralytique, prêter un intérêt factice à l'éclosion de tous les étalages en gésine, il a de beaucoup devancé l'heure ; et le voilà devant la gare, fort embarrassé de sa personne. Il entreprend sur les trottoirs de la rue de Rennes une longue suite

de promenades indécises, qui tiennent en éveil les gardiens de la paix et font naître dans le cerveau des demoiselles de boutique, mille amoureuses turlutaines. Mais, enfin, l'heure approche. Lucien court à la gare, persuadé qu'il est en retard et qu'il va manquer le train. Il se faufile entre les voitures, et risque dix fois sa vie pour atteindre vingt secondes plus tôt l'autre côté de la chaussée. Voitures et gens lui barrent le chemin. Les voyageurs de la ligne de Versailles qui viennent d'arriver, courent dans tous les sens, en quête, les uns, d'une voiture ou d'un journal du matin, les autres, d'une place dans l'omnibus ou d'un cigare.

Lucien impassible remonte le flot, accablé d'injures, bourré de tous les côtés. Peu lui importe. Encore un effort et l'obstacle sera franchi... le guichet n'est plus qu'à deux pas. Il se précipite, et lance un louis sur la tablette, devant le bureau.

« Une première pour Dreux, » dit-il en s'essuyant le front. Mais la vitre est close et ce n'est qu'au bout d'un interminable quart d'heure qu'il peut renouveler sa demande :

« Une première... Dreux.

— Dreux... première : Dix, dix. Si vous avez deux sous, je vous rendrai dix francs.

— Tiens ! te voilà, toi ?... Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda à Lucien consterné, un gros

garçon de vingt-cinq ans, en lui frappant sur l'épaule.

— Tu le vois, je prends un billet.

— Pour?

— Pour la ligne de Granville.

— Cela saute aux yeux. Moi, je vais à Dreux. Et toi?

— Je ne sais pas encore où je m'arrêterai.

— Tu voyages sans but?

— A peu près.

— Alors je ne te quitte pas. On t'a rendu dix francs en échange de dix centimes; le prix de ta place m'indique où tu vas... où nous allons.

— Je t'assure...

— Puisque tu descends à Dreux, tu ne me feras pas l'injure de loger ailleurs que chez moi.

— Je ne fais que traverser la ville.

— Bon!... tu la traverseras après le déjeuner.

— Cela m'est impossible.

— Je me cramponne à toi. Je te présenterai à ma famille... de braves gens... pas forts, mais de bonne humeur. On est très gai à Dreux. J'y connais tout le monde.

— Je te dis que je ne m'arrête pas à Dreux.

— Nous verrons bien. »

Lucien est au comble de l'exaspération.

« Je désire voyager seul... Comprends-tu? Seul, seul, seul.

— Si je comprends? Certainement, oui. Il s'agit d'une histoire de femme. Ça me connaît.

— Je t'assure...

— Je te viendrai discrètement en aide. On n'est jamais trop de deux dans ces cas-là.

— Si tu me suis, je t'étrangle.

— Qui parle de te suivre. Je t'accompagne, c'est bien différent. »

Lucien trouve moyen de se perdre dans la foule. Il regagne la rue de Rennes, se jette dans une voiture et se fait conduire... n'importe où.

« Je partirai à 9 heures 45 minutes, se dit-il. Je serai à Dreux à midi 7 minutes. J'arriverai à temps ».

La petite baronne de Roncherolles a pris la route de Cherbourg. A Bueil elle est descendue. L'horloge de la gare marquait 10 heures 40 minutes. Elle s'est résolûment mise en route pour Mortcerf, à pied, trottant sur le bord de la route dans l'herbe et le trèfle, cueillant aux buissons des mûres acides et rêches, auxquelles elle trouve un goût d'ambroisie très prononcé. Dans les champs hérissés de fêtus, les lourds chariots vont et viennent. C'est la moisson que l'on engrange. Le foin fraîchement bottelé que l'on promène remplit l'air d'une odeur qui enivre. Les grands bœufs immobiles sous le joug, sui-

vant ces trésors d'un œil de convoitise, bavent à qui mieux mieux.

Elle n'a pas un instant à perdre, la petite baronne de Roncherolles; aussi met-elle un quart d'heure à peine, pour arriver à Mortcerf. La tante Élise, qui l'a vue venir de loin, a fait quelques pas au devant d'elle et n'en peut croire ses yeux.

« Comment, te voilà, filleule!... Pourquoi ne m'as-tu pas écrit? La voiture serait allée te chercher à la gare. Mon Dieu!... mon Dieu!... Pourvu que nous ayons de quoi te donner à déjeuner! Françoise... Firmin... voilà ma nièce qui vient me demander à déjeuner. Vite! vite! mettez son couvert. Moi, je déjeune d'un œuf, tu comprends. On va tordre le cou à une volaille et faire sauter un lapin. Il nous reste du filet d'hier... il était parfait. Aimes-tu le chapon dans la salade? »

La petite baronne fait énergiquement signe qu'elle n'en veut pas manger.

« On n'en mettra pas, mais c'est un tort. Viens donc, filleule, que je t'embrasse encore. On ne se lasse pas de te regarder; ça vous fait du bien aux yeux. Tu n'as donc pas encore fini d'embellir? Je vois qu'il t'a permis de venir, ton sacripant de mari. Je l'en remercie, mais je le déteste. Ne me parle pas de lui, surtout. Tu me restes quelques jours, n'est-ce pas?

Huit... dix... vingt... trente jours; plus si tu le veux. Tu es ici chez toi, petite; absolument chez toi. »

Et la tante Élise parle, parle ainsi tout le temps sans que sa nièce trouve moyen, entre deux phrases, de placer une parole. Aussi tombe-t-elle de son haut, la pauvre vieille, lorsqu'à une heure sonnant elle la voit qui se recoiffe.

« Tu veux que nous nous promenions? demande-t-elle anxieuse.

— Il faut que je reparte.

— Partir!... mais tu es à peine arrivée.

— Mon mari ne m'a donné que quelques heures.

— Ah! le bandit! Je reconnais bien là ses procédés. Mais je suis décidée à la révolte. Tu ne partiras pas. Je ne t'ai encore rien dit des mille choses que j'ai à te conter. »

Ce ne sont ni une, ni dix, ni cent, ni mille tantes Élise qui parviendraient aujourd'hui à retenir la petite baronne de Roncherolles. Sa marraine a fort sagement fait de modérer son émotion, car, plutôt que de manquer le train de 1 heure 30, elle l'eût impitoyablement abandonnée sur la route, si la fantaisie lui avait pris de s'y trouver mal.

A 1 heure 25, la voyageuse entre dans la salle d'attente. Il est successivement 1 heure 26,

1 heure 27, et 28, et 29, et 30... et 31... et 32!... Le train n'arrive pas! La pauvre petite vous eût fait pitié.

« Monsieur, demande-t-elle au chef de gare, est-ce que votre horloge va bien?

— A merveille; oui, madame.

— Est-ce que le train ne va pas arriver?

— Les trains arrivent toujours.

— Oui, mais celui-ci est en retard.

— De peu de chose. (La petite baronne eut un instant d'indignation.) On signale dix minutes de retard à Pacy.

— Dix minutes!... Bonté divine!... Alors tout est perdu, se dit-elle, et j'en mourrai! »

Elle devint si pâle, que le chef de gare en eut pitié.

« On regagnera probablement cinq minutes entre Pacy et Bueil.

— Ah! Vous croyez?

— Mais ce sera tout le bout du monde.

— Cinq minutes!... rien que cinq minutes! »

Vous verrez un peu plus loin à quel point la pauvre petite baronne de Roncherolles avait raison de se désoler.

Lucien de Villerose est parti pour Dreux à 9 heures 45 minutes, seul, dans un coupé qu'il a loué. Une plaque protectrice défend l'entrée

du compartiment. Les choses vont bien jusqu'à Saint-Cyr; mais voilà qu'une pensée effroyable renouvelle toutes ses terreurs. S'il allait trouver dans la gare en arrivant à Dreux le fâcheux qu'il a fui? Le monstre n'est pas homme à lâcher facilement sa proie. S'il suffisait de croiser le fer pour s'en débarrasser, Lucien n'hésiterait pas, mais on ne trouve pas des épées dans toutes les gares, et ce serait perdre un temps précieux que d'en chercher. Que faire? A *Plaisir-Grignon,* Lucien subitement inspiré s'est frappé le front. Le remède est trouvé; il est sûr, mais héroïque et désagréable. A *Marchezais,* il a quitté le train. Marchezais est à 12 kilomètres de Dreux.

« Je ferai facilement un kilomètre en dix minutes, se dit-il; je vais ce train-là en chasse, avec le fusil et le carnier. Il est 11 heures 50 minutes, à 2 heures je serai arrivé. C'est bien le diable si mon fâcheux n'a pas quitté la gare. Il n'y a pas une seconde à perdre, en route! »

Et le voilà parti, allongeant le pas, dévorant le chemin, demandant à tous les passants s'il est sur la bonne voie, afin de ne rien abandonner au hasard. La campagne lui sourit en pure perte. Il faut qu'il arrive à heure fixe; rien ne doit plus le retenir. Ce qui l'attend au bout du chemin, voilà bien des semaines qu'il le convoite. Jamais il n'avait supposé que son

rêve pût se réaliser. Puis, tout à coup, le ciel s'est entr'ouvert à l'horizon... et c'est là qu'il court. Allez donc l'arrêter! Des mois, des années peut-être suivront inutilement les vingt minutes d'ivresse que le sort, en veine de largesse, lui concède. Qui sait si cette félicité suprême ne sera pas unique dans sa vie? Il importe du moins que rien ne l'entrave, que rien ne l'abrège. A chaque instant, il consulte l'heure. Il a fait les premiers kilomètres en neuf minutes. Il courra, s'il le faut.

A moitié chemin il aperçoit une carriole dont le cheval s'est abattu. Le cocher jure et se démène, impuissant à remettre seul sa bête sur pieds. « Voilà un aimable bourgeois qui va me donner un coup de main, » dit-il, en souriant, à Lucien. Mais celui-ci passe indifférent, sans se soucier de l'homme ni de la bête.

Plus loin, c'est une vieille maigre et ridée, chétive et misérable, qui l'appelle au bord de la route. Le fagot qu'elle portait a glissé de ses épaules et elle attend qu'un passant charitable lui vienne en aide. Lucien ne la voit ni ne l'entend. Sans plus se soucier de ses imprécations que de ses prières, il poursuit son chemin.

Ils sont féroces, les amoureux!

La ville de Dreux lui apparaît enfin au bout du chemin. Ruines et cadavres y gisent côte à côte sous la verdure. Que lui importent les

tours renversées par Henri IV, les princes renversés par la révolution? Son rêve plane dans un ciel bleu pointillé de colombes, et rien ne peut l'en distraire.

Il est 1 heure 30 minutes à peine lorsque Lucien arrive radieux sur la place de la gare. Il a fait en une heure et quarante minutes les douze kilomètres qui séparent Marchezais de Dreux. C'est bien marcher pour un Parisien. Il est vrai que ce Parisien est amoureux.

Il se dirige vers une maison de riante apparence que suit un jardinet rempli d'ombre. Il la regarde avec soin, consulte les indications transcrites sur son carnet, puis, rassuré sur l'*identité* du logis, tire de sa poche une clef que lui a confiée le notaire. Il ouvre. Jamais conquérant n'entra vainqueur dans une capitale ennemie réduite à merci, avec plus d'orgueil et de joie. Il ne la connaît pas, la chère maison, et déjà il l'aime plus que toute autre. Le train qui vient de Bueil n'arrive qu'à 2 heures 33 minutes, Lucien a donc le temps de la visiter des pieds à la tête. Tout lui paraît parfait : l'humidité devient fraîcheur; la banalité se transforme en simplicité de bon goût. Les dégâts permettront de refaire bien des choses... Marchander un pareil sanctuaire serait un sacri-

lège; ce serait offenser l'être aimé. Certes! il l'achètera, ce gentil refuge. Qui donc pourrait encore l'habiter, après qu'ils y auront échangé le premier baiser? M^me^ de Villerose déteste la province et le voisinage des gares; tant mieux! Ce sera le logis du bon souvenir; le but de mille charmants pèlerinages. Si les propriétaires connaissaient mieux leurs intérêts, ils prêteraient tous leurs logis vacants aux amoureux.

Dans quelques instants le train entrera dans la gare. Deux minutes après, il la verra paraître sur la place, inquiète, rougissante, indécise, osant à peine lever les yeux pour reconnaître laquelle des maisons qui l'entourent est le refuge. Les persiennes grises, toutes soigneusement closes, la girouette avec son chasseur qui grince à tous les vents, le banc de pierre près de la porte, la glycine qui serpente sur la façade, seront pour elle autant d'indices certains. Elle pressera le pas, poussera la porte entre-bâillée et tombera pâmée dans les bras de son ami.

C'est, en effet, comme cela que les choses se sont passées.

Lucien qui l'a vue sortir de la gare s'est précipité dans le vestibule. Lorsque la porte a remué, le sang lui a monté du cœur aux tempes avec une telle violence, qu'il a dû s'adosser à la muraille. Elle est entrée, et comme il faisait un pas vers elle, elle lui a fait signe d'attendre.

Son regard était si doux qu'il a failli tomber à ses pieds. Elle a appuyé les deux mains sur son cœur, émue à ce point qu'un baiser l'eût tuée.

Alors il a donné un tour de clef; il a poussé le verrou et, marchant à reculons devant elle, doucement, doucement, toujours silencieux, il lui a montré le chemin d'une pièce voisine adorablement sombre. Là, elle s'est précipitée dans ses bras, haletante, comme furieuse, et tous deux sont demeurés embrassés, éblouis par les clartés sublimes qui rayonnaient en eux, insouciants de toutes choses, perdus dans ces parages inconnus du vulgaire, où l'âme, affranchie de tout lien terrestre, absorbe en quelques secondes une éternité d'ivresse.

Lorsque leurs lèvres se désunirent, ils eurent peur. Il leur sembla que des heures venaient de s'écouler, que depuis longtemps le train était parti... La demie qui sonnait à la gare, les rassura un peu.

« J'ai vingt minutes de ma vie à te donner, murmura la petite baronne de Roncherolles; fais-en ce que bon te semble. Je ne m'appartiens plus. »

Lucien la prit dans ses bras et l'emporta.

Bien que les volets soient clos et les rideaux soigneusement tirés, je pourrais vous la dé-

crire, cette petite chambre, banale, il y a quelques minutes encore, et que ces deux êtres unis par l'amour viennent d'idéaliser. Ils se la rappelleront éternellement; et si jamais l'un des deux en sourit, la colère céleste, indécise encore peut-être, se concentrera sur lui.

Dans le bois-plain des volets, un trèfle est découpé par lequel se faufile un rayon de soleil. Il dore la couchette et baise les petits pieds cambrés de la baronne; ses fines chevilles aussi.

Deux fois Lucien a voulu parler.

« Nous avons l'avenir pour causer de ceci, lui a-t-elle dit; nous n'avons que des secondes pour nous préparer d'impérissables souvenirs. »

Ces mots sont les derniers qu'elle ait prononcés dans le département d'Eure-et-Loir.

L'heure sonne impérieuse. Il faut se séparer. Tout se brise en eux. Ainsi, ils auront vécu entièrement l'un à l'autre, dans cette ville inconnue, trente-deux minutes, et puis après, tout sera souvenir! Croyez-vous cela possible? L'espérance interviendra sûrement un jour ou l'autre. Aura-t-elle raison, l'intruse? Dans les cœurs de pacotille, les courtes liaisons seules ont chance de donner naissance à de longues amours.

La voilà qui traverse la place, l'œil aux aguets, préoccupée. Les plis de sa robe sont-ils discrets? Son visage n'a-t-il rien conservé des caresses reçues? Ses lèvres sont sûrement couleur de baiser ; ses cheveux sont en désordre. On ne revient pas du pays des extases, de ces parages plus lointains que le soleil, sans avoir dans son allure quelque chose d'une étrangère. Tout la trouble, l'inquiète. Le monde entier n'est plus pour elle qu'un vaste cabinet de neuf mille lieues de circonférence, dans lequel un juge d'instruction immortel lui fait subir un interrogatoire embarrassant.

Dans le train, par exemple, la vie reprend peu à peu des allures plus modestes. Les cimes s'abaissent, les nuages se dissipent, les tourterelles retournent au pigeonnier. Au bout de quinze kilomètres, Dreux est à deux mille lieues pour le moins; après Saint-Cyr, Dreux n'existe plus qu'au pays des rêves; après Asnières, on jurerait que Dreux n'a jamais existé.

On ne se met à table qu'à huit heures et demie chez le baron de Roncherolles. Tout le monde est en retard et personne ne se plaint. Le maître du logis n'en fait même pas la remarque. Cette mansuétude est absolument contraire à ses habitudes. Le dîner commence

froidement. Tout le monde demande à tout le monde ce que tout le monde a fait, et tout le monde évite de répondre.

Lucien de Villerose dit en regardant le fond de son assiette avec une tendresse évidemment exagérée :

« Il y a de ces journées qui ne devraient jamais finir! »

La petite baronne Constance de Roncherolles, qui se sent rougir, demande si l'on ne trouve pas qu'il fait affreusement chaud pour la saison.

Sophie de Villerose trouve que sa meilleure amie ce soir a des couleurs charmantes et que la campagne paraît avoir été créée spécialement pour elle. La surprise que son mari lui a faite l'a ravie... Lucien en est désolé.

Quant au baron, jamais on ne l'a vu si radieux. Tout en lui est béatitude.

« Ma chère amie, dit-il à sa femme, vous ferez bien de retourner souvent à Mortcerf, chez votre tante Élise. Il ne faut plus la négliger autant, puisque vous avez le courage de faire quarante lieues pour un baiser.

AMALTEA

PRINCESSE D'ANDALOUSIE

LÉGENDE

I. — Il y avait une fois une petite Reine qui régnait sur un petit peuple... un tout petit peuple d'un sujet.

Cette petite Reine était la seule bonne, la seule belle qui fût au monde ; ce petit peuple était le seul peuple soumis qui existât.

Jamais on n'avait vu un peuple et sa souveraine aussi unis.

La forme du gouvernement était une monarchie absolue. La petite Reine avait été élue par le suffrage universel de son sujet.

N'allez pas croire qu'elle avait eu besoin d'armée, de gardes champêtres, de préfets, de juges de paix, de commandants de gendarmerie, de tous les virtuoses électoraux pour escalader le trône... oh ! que nenni ! Elle vivait d'ailleurs dans des temps barbares où toutes ces bonnes choses étaient encore inconnues.

Un jour qu'elle suivait un petit chemin caillouteux, près d'une rivière, le peuple l'avait vue passer. De ce jour date la grande révolution qu'accomplit le petit peuple. Il avait vécu jusque-là sans maître, plus républicain cent fois dans son petit doigt que bien des présidents de république.

Dieu! qu'elle eût ri, la chère petite Princesse, si on lui avait dit, alors qu'elle sortait de chez elle, pimpante, le sourire aux lèvres, les cheveux au vent, qu'elle allait recevoir la couronne des mains d'un petit peuple... d'un tout petit peuple d'un sujet!

II. — Je serais désolé que ce récit tournât la tête aux dames et aux demoiselles, et qu'elles allassent s'imaginer que pour rencontrer des petits peuples prêts à leur donner une couronne, il leur suffit de trotter le long des rivières, dans les chemins caillouteux, sous un soleil de printemps, le sourire aux lèvres, des étincelles plein les yeux, la taille souple, le vent dans les cheveux, l'ombrelle sur l'épaule, en relevant un coin de robe trop disposé à cacher deux pieds mignons bien cambrés et finement chaussés. Ce serait courir au-devant de bien des mécomptes. Il faut que Dieu se mêle de ces élections-là pour qu'elles réussissent; et dame!...

il a tant à faire, qu'il ne consent pas tous les jours à mener à bien de pareils plébiscites.

III. — Les fêtes du sacre furent les plus belles qu'il y eut jamais.

La petite Reine offrit à son peuple des réjouissances qui durèrent, sans discontinuer, tout le temps qu'elle fut sur le trône; et elle n'en est descendue, dit la légende, que pour entrer en paradis.

Il y eut échange de discours le jour du sacre. L'adresse que vota et que prononça le petit peuple est certainement une des plus hardies et des plus mémorables qu'aient jamais enregistrées les annales parlementaires. Elle n'était point longue pourtant, comme le sont d'ordinaire ces dangereux morceaux d'éloquence.

« Je t'aime à plein cœur, douce mignonne, y était-il dit. Je vis pour t'aimer ; je t'aime pour vivre, car je ne saurais vivre sans t'aimer.

— Oh ! que tu fais bien ! » avait répondu la petite Reine en laissant tomber son sceptre qui l'embarrassait.

Avez-vous entendu jamais un plus charmant discours de la couronne ?

IV. — Il y eut, comme je vous le disais, des

fêtes merveilleuses, avec illuminations de vers luisants dans tous les taillis, concerts d'oiseaux sur toutes les cimes, chansons des sources et fredons d'insectes ; sans compter que la nuit tira un feu d'artifice qui remplit le ciel d'étincelles jusqu'au jour levant.

Mais ce qui mit le comble au délire du petit peuple, ce qui faillit le rendre fou, ce fut le don de joyeux avènement que lui octroya la petite Reine.

Prenez les plus étincelantes d'entre les étoiles, transformez-les en diamants sans taches ; du soleil faites un globe d'or, de la lune faites une opale ; puis, cristallisant les eaux vertes de l'Océan, créez une émeraude incommensurable. Entassez ces trésors dans un écrin d'azur ouaté de nuages choisis à l'heure des couchers de soleil. Ces miracles accomplis, vous ne posséderez pas encore de quoi payer la dix-millionième partie du doux présent que reçut le petit peuple ébloui.

Voici quel était ce présent et dans quelles circonstances il fut donné.

V. — La lune montait au ciel, enveloppée de brume, rouge comme une fillette prise en faute.

La petite Reine qu'escortait son peuple, son tout petit peuple d'un sujet, la petite Reine

marchait silencieusement sous les branches enchevêtrées d'une forêt trois fois centenaire. A quelques pas d'eux murmurait la rivière au bord de laquelle ils s'étaient rencontrés pour la première fois. L'eau courait affairée, haletante, dans le cadre trop étroit de ses rives, ébranlant au passage mille reflets d'arbres et d'étoiles qu'elle s'efforçait inutilement d'entraîner.

Ils marchaient côte à côte, tout près, tout près.

Trois fois leurs mains se rencontrèrent, je ne puis dire comment, et ils eurent une peine extrême à les disjoindre. Ils n'échangeaient pas une parole, et leur silence avait l'éloquence, la tendre harmonie, la langoureuse douceur que la nuit prête en été aux bois déserts. Leurs pas faisaient à peine craquer quelques brindilles sèches, tinter quelques feuilles mortes sur la terre abondamment feutrée d'herbe. Perçant par instant la voûte de feuillage qui les abritait, de blancs rayons les caressaient au passage. Ils allaient au hasard, ivres de tendresse, égaux aux dieux par l'excès de leur joie ; ne prenant de ce monde que les harmonies, les caresses, les parfums, et demandant le surplus à cette autre vie que chantent les poètes et que si peu d'élus ont traversée.

Cela est vrai pourtant que les amoureux vivent dans des contrées merveilleuses, connues

d'eux seuls. On les croit près de soi, parce qu'on voit leurs corps aller et venir. Erreur!... Ils sont loin, dans ce pays des extases, où l'on vit deux à deux, à moitié chemin du ciel, comme des Adam et Ève exaucés, affranchis de contrainte, dans des paradis sans serpents.

Donc, comme je vous le disais, la forêt et la lune les couvraient alternativement d'ombre et de rayons.

VI. — Or, il arriva qu'au sortir d'un taillis épais, ils entrèrent dans une clairière : une clairière remplie de myrtes épanouis. La petite Reine, subitement inondée de clarté, leva les yeux au ciel. La blanche lumière qui l'enveloppait lui mit de si douces lueurs dans le regard, ceignit son front d'une si merveilleuse auréole, moira ses lèvres humides d'une si charmante façon, que tout cet être pur et gracieux de la petite Reine acquit en une seconde des perfections surnaturelles réservées d'ordinaire aux immortelles. Ces perfections-là, peut-être ne les soupçonnez-vous pas ; l'Amour, dans certaines heures de largesses, en revêt ses bien-aimées, les révèle à ses seuls élus.

Le petit peuple sentit alors un invincible courant l'entraîner vers sa toute parfaite souveraine, et tous deux demeurèrent enlacés, unis

d'âme et de corps, les lèvres sur les lèvres, les yeux dans les yeux, doucement bercés dans l'infini. Et ils se sentirent parfaitement heureux pour la première fois.

On assure, — n'oubliez pas que c'est une légende, — on assure que la forêt, pendant cet instant sublime, étouffa de tendres soupirs ; que les branches enchevêtrées se frôlèrent amoureusement, gonflées de sève, et que bien des boutons paresseux, subitement animés, s'épanouirent en hâte.

On ajoute... c'est une légende, je le répète... on ajoute que les mousses, les arbres verts, l'aubépine, que tout ce qui embaume eut double ration de rosée en échange d'une double offrande de parfums. Les insectes, à demi éveillés, ressentirent au fond des fleurs qui leur servaient d'alcôve, une langueur douce à pâmer.

Je ne puis assurer que les choses se sont exactement passées de la sorte, mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que le contact des amoureux engendre l'amour. Autour d'eux, la brise la plus légère se remplit de frissons et devient une douce conductrice de tendresse.

VII. — Il ne faut pas croire que le petit peuple ne se révolta jamais. Un peuple qui ne se révolte pas est-il un peuple ? Pour ma part, je ne le crois

pas. Le nôtre faillit faire des barricades pour contraindre sa petite Reine à être plus absolue.

Il faut dire que la chère souveraine avait une magnifique couronne : une couronne de cheveux d'or, longs !... longs !... longs comme une conférence de M... (je ne veux attrister personne). Sa taille eût joué dans un rond de serviette et ses pieds étaient si petits qu'on se serait demandé à quoi ils pouvaient lui servir, si l'on avait pu songer à autre chose qu'à les admirer.

Jamais on ne reverra plus une petite Reine comme celle-là. Aussi portait-elle le nom et le titre de Mignonne I^re^ et dernière, personne n'ayant pu l'égaler dans le passé et n'y pouvant prétendre dans l'avenir.

Dieu ! qu'il faisait bon vivre en ce temps-là, sous le sceptre de la petite Reine !

VIII. — La Mère-Reine l'avait trouvée, par un beau clair de lune, le jour de ses couches, étendue sur un tapis de mousse et de trèfles à quatre feuilles, au milieu d'un fouillis de caroubiers, de yuccas, d'aloès, de myrtes, d'orangers fleuris, de lauriers-roses et de palmiers. Pour célébrer sa naissance, pour égayer son berceau, les vers luisants s'étaient mis d'accord avec les tisseuses de mailles. Suspendus à leurs

fils, ils formaient des girandoles les plus plaisantes à voir qui furent jamais.

Par malheur, un oiseau de proie réveillé mal à propos et tout ébloui par la grâce de l'enfant fraîche éclose, vint se poser près d'elle et la voulut caresser.

« Vertu de ma vie ! dit-il à la Mère-Reine, voilà une petite Princesse qui jamais n'a été et ne sera égalée. Vous n'allez pas, je pense, la donner à quelque beau fils à la peau décolorée, à l'œil langoureux, au bras débile, impuissant à la protéger. Ce qu'il faut à la belle, c'est un vaillant de haute stature, pourfendeur de fer-vêtus, troueur de torses, une colosse sur lequel glisse la foudre et qu'un doigt rose suffit à incliner quand a tinté l'heure dite. Choisissez-lui un sonneur de trompe plutôt qu'un donneur de sérénades. La lèvre épaisse qui fait mugir le cuivre applique les meilleurs baisers. Et puis, enfin, il me faut la petite Princesse. Il serait invraisemblable qu'elle ne m'aimât pas. La sagesse a semé ses premiers fils blancs dans mes cheveux. J'ai l'âge des ardeurs calculées, celui qu'il convient d'avoir pour guider, pour maintenir, si besoin est, dans le droit chemin les petites Princesses. La nature, d'ailleurs, sourit aux contrastes, et c'est le fait des lianes de s'enrouler autour des chênes noueux. »

En entendant ce discours, la Mère-Reine se

mit à trembler comme la feuille ; car don Ignacio, Licomedès, Conrado, Priapo, Géronimo, Isidoro El Mulahacen, marques de los Cuchillos, conde de la Rapina, señor y Dueño del Castillo de los Lobos, était dans la sierra Nevada, l'équivalent de la peste au Caire ; de la grande baleine blanche Maby-Dick, sur les côtes du Groënland ; des tourbillons de l'archipel de Lofoden ; du Kraken des mers scandinaves ; du prororoca du canal de Formose ; de la tarasque au pays d'Arles ; du vomito negro dans les Antilles ; de la lèpre en Judée ; des sauterelles en Arabie ; des serpents sur le mont Sabab ; des vampires à Sumatra et de la politique en France.

Mais, lorsque les fléaux ont pour avocat l'Épouvante, les timides se laissent facilement convaincre.

La Reine-Mère était veuve, âgée, isolée dans un des replis les plus sauvages de la sierra, entourée de serviteurs fidèles, oui ! mais fidèles depuis soixante années. Les dévouements les mieux trempés se rouillent à la longue. Mieux vaut encore pour défenseur, un bambin alerte qu'un héros paralysé.

IX. — Don Isidoro El Mulahacen était repoussant, farouche et cruel.

Il incendia d'un faubourg à l'autre une petite ville heureuse de la plaine, pour en faire sortir un chien qu'il prétendait lui avoir été volé, et qu'il retrouva le lendemain dans une grange où il l'avait enfermé par mégarde. Et pour que vous ne croyiez pas que j'invente ce fait à plaisir, je vous dirai le nom de la ville sacrifiée. On la nommait *Naranjal* (l'orangerie), du temps d'Isabelle la Catholique. Il n'en reste plus que le souvenir... et encore, je n'en jurerais pas !

Jamais le Mulahacen ne voulut prendre une maîtresse ; cette idée le scandalisait. Il prit en revanche quatorze épouses légitimes qui toutes passèrent de vie à trépas dans des circonstances fâcheuses qu'il vaut mieux ne pas rappeler. Il y a des gens auxquels rien ne réussit.

Son repaire abritait une compagnie de gueux, écumeurs de mer et de grands chemins, ciseleurs de besognes mauvaises, les mains plus souvent rouges que blanches, velus comme des ours, puants comme des loups.

Mais l'Épouvante plaida avec tant de chaleur et d'habileté, elle fit voir son client sous un jour si nouveau, elle souligna avec tant d'à-propos les conséquences qu'un refus injurieux pourrait avoir, que la Mère-Reine demeura convaincue que l'on avait calomnié son voisin. C'est une belle chose que l'éloquence, n'est-ce pas ?

Quelques jours suffirent à l'Épouvante pour opérer cette curieuse transfiguration.

A partir de ce moment, les traits dépareillés du Mulahacen parurent empreints d'une vigueur peu commune ; leur originalité n'était pas sans charme. Les hommes ont-ils besoin d'être beaux ? Ce qui leur convient, c'est l'air martial, et ce mérite ne faisait certes pas défaut au prétendant. Comme un rayon double d'éclat lorsqu'il traverse les ténèbres, le sourire a plus de prix lorsqu'il illumine un visage farouche. Apprivoiser les monstres est d'ailleurs une tâche qui plaît aux femmes. L'entreprise était, cette fois, digne des mérites de la petite Princesse, et son intervention ne pourrait qu'être agréable à Dieu. Ne valait-il pas mieux être, après tout, épouse volontaire que proie convoitée, puis saisie ?

C'était un assez bon homme, au demeurant, que le comte de la Rapina, lorsque son intérêt n'y trouvait pas à redire. Si sa conscience était par-ci par-là mouchetée de sang, il le déplorait tout comme un autre. La faute en revenait les trois quarts du temps aux circonstances, qui semblaient prendre plaisir à le placer dans de mauvais cas. Il eût plutôt étranglé vingt schismatiques, écartelé trente maugrabins, dévalisé quarante juifs, brûlé l'Escurial et pillé la cathédrale de Cordoue, que manqué de se pu-

rifier au tribunal de la pénitence lorsque venait la fête de Pâques. C'est là une garantie que bien peu de seigneurs offrent de nos jours.

Une fois sur cette pente conciliante, la Mère-Reine ne tarda pas à envisager avec une certaine satisfaction la perspective d'avoir pour gendre et protecteur un aussi redoutable personnage que don Ignacio, Licomedès, Conrado, Priapo, Géronimo, Isidoro, El Mulahacen, marques de los Cuchillos, conde de la Rapina, señor y Dueño del Castillo de los Lobos.

X. — La petite Princesse, la princesse Amaltea, pleura toutes les larmes de son corps, et, plus elle pleurait, plus elle se débattait, plus elle compromettait sa cause.

« Il est fort heureux, se disait la Mère-Reine, qu'un seigneur à la main ferme accepte de discipliner cette écervelée. Je dois à don Isidoro une grande reconnaissanse. La tâche ingrate et malaisée qu'il accepte et dont il m'affranchit, demande autant d'abnégation que d'expérience. Quelle garantie plus précieuse et plus rassurante puis-je trouver à ce propos, que les quatorze unions qu'il a déjà contractées ? Pour mener à bien une épreuve aussi difficile, ce n'est pas trop d'avoir la barbe grise. Un garçon de vingt ans n'en viendrait jamais à bout. »

Ainsi raisonnait la Mère-Reine.

Je vous prie (entre deux parenthèses) de déplorer avec moi que le mot *raisonner,* qui paraît au premier abord si digne de respect, exprime indistinctement tous les travaux de la pensée, que la saine raison les ait ou non inspirés. Et en effet, n'est-ce pas merveille de voir quelles inepties peut concevoir une cervelle rouillée par le temps ? Elle se meut inconsciente comme une girouette mal graissée qui indique clairement et avec conviction le couchant ou l'aurore, alors que le vent souffle à pleins poumons des régions boréales.

Vous me direz que bien des cervelles fraîchement écloses ne se montrent pas plus avisées ; que le rachitisme et la sénilité n'ont mutuellement rien à s'envier... et je serai de votre avis.

XI. — La petite Princesse ne s'était pas fait faute d'interroger ses conseillers habituels, et je dois à la toute vérité de vous avouer qu'ils étaient en désaccord complet avec la Mère-Reine.

Quand la princesse demandait aux grands bois ce qu'elle devait faire : — « Il faut aimer, » répondaient-ils. Les oiseaux accouplés, les lianes enlacées, les fleurs épanouies, les douces nuits

souvent consultées, lui répondaient de même : — « Il faut aimer !... Il faut aimer ! »

La brise encore tout imprégnée des senteurs troublantes des mousses, des foins coupés, des arbres verts, ne passait jamais auprès d'elle sans lui jeter au visage ces mots, qui la laissaient pensive et frissonnante :

« O folle entre les plus folles ! à quoi donc penses-tu ? L'existence est de brocart pour qui la tisse de tendresse ; pour qui la tisse d'indifférence, elle est de bure. Regarde autour de toi. Tout aime ! il faut aimer. »

Pauvre petite Princesse ! Tandis que tout en elle aspirait à chanter : « *Gloria !* » autour d'elle, tout s'obstinait à entonner : « *De profundis !* »

XII. — Elle lutta vaillamment, pendant un mois, sans paix ni trêve ; puis, un jour, lasse et désespérée, elle entra en ménage comme on entre au tombeau.

Aucune sensation n'est isolée. A peine a-t-elle été ressentie, que des courants s'en emparent et la communiquent à la chaîne des êtres qui, tout entière, en reçoit le contre-coup gradué, appréciable ou non. Depuis l'orage qui nous énerve jusqu'à l'amour qui nous affole, depuis la panique qui nous abrutit jusqu'à l'enthousiasme qui nous régénère, tout atteste l'existence des

courants sensitifs qui transmettent d'être en être le regain des sensations initiales.

Aussi, le soir de cette union sacrilège, tout ce qui aimait la petite Princesse eut-il le contre-coup de sa douleur et de son indignation.

La forêt eut des effarements superbes que rien ne parvenait à apaiser. Ses branches s'enchevêtraient comme si le désespoir les eût tordues. Les arbres trois fois centenaires se dressaient vers le ciel avec des craquements lugubres, comme s'ils eussent voulu le prendre à témoin de la violence que l'on faisait à leur amie adoptée. La brise sanglotait, les lianes avaient des attaques de nerfs.

Et le lendemain, la petite Princesse honteuse, indignée, désespérée, à jamais humiliée, la petite Princesse disait en se cachant le visage, tandis que des larmes coulaient entre ses doigts :

« Maudites soient ces lèvres roses qui n'auront pas de lèvres roses à baiser ; maudits soient ces cheveux longs et souples dont le contact ne donnera pas de frissons amoureux ; maudits soient ces yeux qui resteront muets, ces dents blanches que n'illumineront aucun sourire, ces épaules sur lesquelles aucun front rêveur ne se posera ; maudits soient ces bras blancs qui ne serviront de collier à aucun être aimé ; maudite la mousse des bois, l'ombre tentante ; maudits les sentiers fleuris qui reste-

ront déserts ; maudits soient le jour inutile et la nuit profanée.

« Nul ne régnera dans mon cœur flétri, dans ma pensée troublée. Plus morte que les mortes. j'attendrai, impatiente, l'heure où je pourrai enfin demander au Dieu, sauveur des hommes, ce qui m'a valu la vie que j'ai endurée. »

Que faisait donc la Providence ? Vers quelle école buissonnière courait-elle sans souci de la Princesse que le Seigneur lui avait confiée ? C'est là une vilaine page du livre de la vie, et, certainement, celui qui voit tout a reproché au sort ses distractions coupables, ses négligences funestes de ce jour-là.

XIII. — Don Isidoro El Mulahacen n'était pas homme à tenir compte des larmes de la petite Princesse. La petite Princesse, en revanche, n'était pas femme à subir deux fois les humiliantes caresses d'un chenapan tel que Don Isidoro El Mulahacen. Surprise, elle avait pu succomber ; initiée, elle avait résolu de lutter jusqu'à mourir.

Peut-être ignorez-vous que les filles d'Andalousie manient le couteau aussi habilement que les Beauceronnes la faucille ; les Dahomyennes l'arc ; les Créoles l'éventail ; les Italiennes la prunelle et les Parisiennes la langue. *Navaja*,

corte, abanico, herramienta, mojosa, puñal ou *cuchillo,* tout ce qui porte une lame des fabriques de *Valence,* de *Jaen, Mora, Albacete, Mudela, Guadiz* ou *Santa-Cruz,* une fois soudé à leur poing mignon, les rend invulnérables. Leur adresse se rit de la force. *Golpes altos* (coups dans les parties hautes), *golpes bajos* (coups dans les parties basses), *golpes de costado,* arrivent à la place dite, à l'instant précis.

Leur taille souple se balance indécise. Leurs bras blancs habiles à protéger leur poitrine, s'allongent à l'improviste et vont en dépit des *engaños* (feintes), des *recursos,* des parades les plus savantes, fouiller de la pointe de leur couteau la gorge ou la poitrine de leur adversaire. Les redoutables créatures tuent leur homme avec des mouvements félins adorables. Elles accompagnent le coup de mort de déhanchements provocants qui rappellent le *zarandeo* (1) de leur *zorongo* (2) national. On a vu des amateurs enthousiastes battre des mains sous le couteau qui leur labourait les côtes.

Véritable Andalouse, la petite Princesse Amaltea était venue au monde la *navaja* au poing. Jamais elle ne s'en était séparée avant le soir maudit de ses noces. Pobrezuela !

(1) Va-et-vient horizontal des hanches.
(2) Danse andalouse.

pourquoi ta mère, au lieu de te l'enlever, n'en avait-elle pas soigneusement affilé la lame ! On eût, le lendemain, trempé dans les eaux glacées du *Rio de Almeria* tes draps sanglants, et, la lessive faite, qui donc eût regretté don Isidoro El Mulahacen, je vous le demande ?

XIV. — Le lendemain, armée cette fois, la petite Princesse attendit de pied ferme son époux. Celui-ci eut le tort de ne pas écouter les avertissements qu'elle lui donna.

Elle ne prit pas son Seigneur en traître, non ; elle lui fit voir le couteau dont elle comptait se servir. Peut-on pousser plus loin la courtoisie ? La lame était longue et effilée, dentelée près du manche et percée à jour de la plus coquette façon. Un graveur fantaisiste, poète à ses heures, avait buriné sur elle, au milieu d'un fouillis d'arabesques, cette inscription bonne à méditer :

Si esta vivora te pica,
No hay remedio en la botica.

« Si cette vipère te pique, la pharmacie ne pourra te fournir aucun remède. »

Don Isidoro, mal inspiré, rit à se tordre de cette petite lame et voulut baiser la main mignonne qui la maniait. Il s'en repentit. A peine

eut-il fait trois pas qu'il reçut en plein visage une estafilade qui le fit reculer.

Si vous avez habité l'Andalousie, vous connaissez assurément cette blessure ignominieuse que les *Diestros* (friands de la lame) et les *Barateros* (aigrefins) ont baptisée *javaque*. Nul ne s'est consolé d'avoir reçu un pareil outrage. Aussi El Mulahacen poussa-t-il un rugissement qui reveilla une partie de la maisonnée. Mais on n'y regardait pas de près dans le castillo de los Lobos. Un gémissement valait-il qu'on suspendît son somme ?

« Le seigneur se prépare au veuvage plutôt que d'ordinaire, dit-on. La petite valait mieux que cela. J'aurais parié pour une semaine. Qui sait !... il n'est tel voleur que l'on ne vole... Ceci ne nous regarde pas. Entre l'époux et l'épouse, l'homme prudent n'a jamais mis le doigt. »

Et chacun reprit son rêve où il l'avait interrompu.

Nous disions donc que le blessé s'élança de nouveau sur la petite princesse, dans le but cette fois de se créer un quinzième souvenir matrimonial. Mais *la vipère* le tint à distance.

« Te voilà prévenu, don Isidoro, dit avec calme la nouvelle épousée, qui se maintint sur la défensive. Je me suis contentée aujourd'hui de te marquer au visage; si tu y revenais, par

exemple, je te réglerais ton compte. J'ai d'autres coups à ton service. Tu ne m'auras pas deux fois, je te le dis; à moins que tu ne te contentes d'un cadavre. Les vers me caresseront avant toi, prends-en ton parti. Va te faire panser et n'y reviens plus ; tu feras sagement. »

Le géant se rua de nouveau sur l'enfant, mettant de l'amour-propre à écraser cet atome mignon qui le bravait.

Amour-propre est drôlement dit, n'est-ce pas ?

Il faut croire que le diable était distrait ou occupé, car le pauvre seigneur de la Rapina reçut un coup de pointe dans le ventre dont il faillit trépasser, et qui l'estropia pour le restant de ses jours. Il garda six mois le lit et ne remonta plus à cheval qu'avec une plaque d'argent sur le flanc.

Ces six mois furent les meilleurs que la petite Princesse passa dans le castillo de los Lobos.

XV. — Ce coup de *navaja* dans le bas-ventre alla droit au cœur du redoutable don Isidoro. La force brutale méprise qui lui cède, déteste qui lui résiste, aime qui la dompte. La tendresse du géant pour la petite Princesse augmen-

tait d'heure en heure, à ce point que personne dans la sierra, de Santa-Fé à Pinos del Valle, de Loja à Ximena, ne douta qu'il devînt fou avant la fin de l'année.

La victorieuse avait pris en pitié le converti, si bien que les choses se passèrent mieux qu'on ne l'eût pu prévoir. Le castillo de los Lobos vit peu à peu s'éloigner ses hôtes lugubres et les honnêtes gens les remplacer. On ne l'appela bientôt plus que le castillo de *los Corderillos* (des agnelets). Une pareille transformation ne s'accomplit pas sans peine, comme bien vous pensez. Les rats n'abandonnèrent pas le fromage dans lequel ils avaient passé tant de douces années, sans essayer de mordre; mais la châtelaine s'y prit si bien que tout rentra dans l'ordre et le devoir en moins de dix-huit mois.

Trois, quatre, cinq années se passèrent pendant lesquelles la petite Princesse demanda à l'amitié ce qu'il lui était interdit d'accepter de l'amour... comme certains déshérités vont dans les squares admirer « la nature ».

« Où donc as-tu la tête ? lui criait son cœur jour et nuit. Ce n'est pas là ce qu'il me faut. Je me sens des ailes et tu me forces à ramper; j'aspire aux cimes encore vierges, et tu ne me conduis que dans des sentiers battus. Chacun de mes pas efface une empreinte. Laisse-moi voler vers ma vraie patrie. »

Mais la petite Princesse Amaltea faisait la sourde oreille, répétant sans cesse le mot devoir, devoir, devoir... comme les religieuses murmurent le soir à la prière : *Ora pro nobis,* ou *Libera nos, Domine,* après chaque appel des litanies.

Des années se passèrent ainsi en luttes incessantes, et la pauvre déshéritée les regardait défiler ayant des larmes dans les yeux.

Or, tandis que la châtelaine se mourait de langueur, le châtelain se mourait de désespoir, désarçonné par l'âge, impuissant à ranimer, fût-ce une seconde, une monture fourbue qui ne se cabrait même plus sous la cravache et l'éperon.

Que voulez-vous !...

On ne fait pas impunément la guerre pendant quarante ans, le haubert soudé au corps, le heaume toujours lacé, l'écu au bras, la haste au poing. On ne saurait absolument oublier, quand le temps change, les flèches sarrasines qui vous ont troué le corps, la poix bouillante qui vous a tanné la peau, les coups de lance, de hache et de massue que l'on vous a assénés, les entailles que vous ont faites les trop fameux sabres de l'Yemen. On ne couche pas, sans qu'il y paraisse, vingt nuits par mois sur l'herbe humide de rosée, sur la terre humide de sang, avec le roc pour traversin et les char-

dons pour oreiller. On ne fanfaronne pas sur les grands chemins, en quête de butin, sans recevoir, de ci de là, quelque coup d'épieu ou de couteau.

L'excès des plaisirs se paye à la longue, et l'on vieillit vite à ce jeu.

Près de son incandescente épouse, le Mulahacen endurait des tourments à lasser saint Laurent. La tunique de Nessus lui eût rafraîchi les épaules. Aussi eût-il donné sans hésiter, en échange d'un regain de jeunesse, sa part problématique des joies éternelles.

XVI. — N'ayant rien à attendre des hommes, le malheureux s'adressait à tous les saints. Il y avait toujours entre ses lèvres et le paradis quelque oraison en route. Les archives célestes en étaient encombrées.

Vous n'ignorez certes pas que nos prières sont l'objet d'un classement minutieux; qu'il en est annuellement dressé un bordereau récapitulatif qui vient grossir notre dossier. Enregistrées et examinées avec soin, elles sont quotidiennement l'objet d'un rapport que rédige la commission des pétitions.

Les angelots ne savaient où donner de la tête, tant le bonhomme leur envoyait d'antiennes. Les plus patients en étaient obsédés. Chaque

matin, lorsqu'ils dépouillaient les prières dernières, les saints de service ne pouvaient pas s'empêcher de sourire.

« Décidément, disaient-ils, le vieux n'en veut pas démordre. C'est tous les jours la même chanson. Mettez cela de côté avec le reste; nous savons ce que c'est. Sa ridicule présomption lui a attiré ce qu'il subit. Il pouvait lui arriver pire sans que ce fût volé. »

Il advint cependant que saint Isidore, patron de Madrid, laboureur réputé, auquel le bonhomme adressait un bon cinquième de ses requêtes, se prit de pitié pour son client et résolut de lui venir en aide.

XVII. — Comme je vous le disais, chacun de nous a son dossier là-haut; un dossier redoutable, où sont consignés tout au long, sans bienveillance ni prévention, nos faits et gestes. Ces résumés sont extraits des rapports que dressent quotidiennement nos anges gardiens pendant notre sommeil.

Au-dessus des angelots archivistes, des saints inspecteurs des prières, des archanges faisant fonction d'inspecteurs généraux, au-dessus de tout le personnel administratif qui remplit le greffe immense du paradis, plane, dans toute sa gloire, le chef de la comptabilité générale.

Ce très auguste, très docte, très saint et très impartial personnage tient en partie double le livre de la vie. Chacun de nous y a un compte ouvert. Tenir à jour d'aussi importantes écritures n'est pas une mince besogne.

Pauvre chef de la comptabilité générale! Sous ta plume impartiale que de vilenies, que de crimes, que de lâchetés, que de bassesses doivent défiler! Que de larmes pour un sourire! Certes! le poste est honorifique, et il faudrait être bien ambitieux pour rêver mieux. Il n'en est pas moins vrai que je ne vois aucune considération qui me le ferait accepter.

XVIII. — Mais, j'y pense... ai-je le droit de vous révéler de pareils secrets? Cette indiscrétion peut fort bien figurer ce soir à mon débit, et me jouer, au jour du jugement, quelque mauvais tour.

J'ai eu tort de commencer ce récit, cela n'est pas douteux; mais enfin, puisque la chose est aux trois quarts faite, le mieux me paraît être d'aller jusqu'au bout. Seulement, n'abusez pas de ma confiance et gardez pour vous seul tout ce que je vous apprends là.

XIX. — Je vous disais donc que le livre de

la vie est confié au chef de la comptabilité générale. Cet important emploi est tenu à tour de rôle par les membres d'un comité de saints et de patriarches, experts en la matière, cités de leur vivant pour leur ponctualité en toutes choses et leurs aptitudes administratives. Tels sont :

Jacob, qui enrichit Laban ;

Joseph, qui porta à son comble la prospérité de l'Égypte ;

Saint Isidore, laboureur castillan, qui releva la fortune que son maître, Juan de Vergas, avait singulièrement compromise ;

Saint Charlemagne, amateur passionné des belles écritures et des comptes régulièrement alignés...

Et mille autres.

Les hautes fonctions de chef de la comptabilité générale sont absorbantes à ce point, qu'on ne peut guère les exercer plus de trois ou quatre siècles sans fatigue. Au temps où vivaient la petite Princesse et son époux désespéré, saint Isidore était titulaire de la charge. Il l'a cédée depuis à Moïse, si je ne me trompe... mais peu importe.

XX. — Un certain matin, au plus petit de l'aube, saint Isidore le Madrilène, qui venait

de se mettre au travail, vit arriver à tire-d'aile un angelot tout essoufflé.

« Qu'y a-t-il ? demanda le bienheureux.

— Saint comptable, répondit l'enfant, je vous apporte une prière qui vient d'arriver pour vous. Il y a dessus : « *Très pressé.* »

— D'où vient-elle ?

— D'Espagne, Monseigneur, d'Espagne sur Terre.

— Bon ! je sais ce que c'est, posez ça là. »

Quand il fut seul, le saint ajouta :

« Je parierais la voie lactée contre un litron de pois secs que cette prière est encore de ce vieux fou qui a épousé la petite Princesse Amaltea. » Il regarda la missive du coin de l'œil, et, avant qu'il l'eût déchiffrée : « C'est bien cela ! dit-il. Le bonhomme a vraiment le diable au corps. Ses antiennes sont quelque peu païennes et finiront par lui jouer un mauvais tour si je n'y avise. Il est malheureux, en somme, et la confiance absolue qu'il me témoigne m'impose de lui venir en aide. Donnons audience à sa pensée. Je suis curieux d'en connaître le fond. Holà ! quelqu'un ! » cria le saint.

Un chérubin parut aussitôt.

« Vous rencontrerez dans les environs la pensée de don Isidoro El Mulahacen. Livrez-lui passage et guidez-la jusqu'ici. »

Avant que cinq minutes se fussent écoulées,

saint Isidore et la pensée de son plus fervent client étaient face à face.

XXI. — « Approche, dit le bienheureux, et profite, sans en abuser, de ma patience. Je connais ton histoire; c'est un long tissu de crimes et de folies. Félicite-toi de les expier. Ton mariage avec une enfant devrait plutôt exciter la colère que faire naître l'indulgence; mais tu souffres et je veux bien avoir pitié de toi. A cela; j'ai quelque mérite, car je me creuse inutilement la tête pour comprendre quelle mouche te pique, moi qui, d'accord avec l'incomparable Maria Torribia, ma bienheureuse épouse, ai préféré à toutes autres les joies ineffables de la continence.

— Si vous connaissiez...

— Prends garde! je pressens une impertinence. Dis-moi tout simplement ce que tu désires. S'il ne fallait pour te satisfaire qu'un miracle...

— Quoi!... grand saint, vous en viendriez là?

— Assurément.

— Alors, au nom de tout ce que vous avez de plus sacré, au nom de Maria Torribia, votre chaste épouse, rendez-moi pour un temps la jeunesse, et vous serez le plus béni des canonisés.

— Comme vous y allez!... Il y a miracle et miracle, don Isidoro, et celui que vous réclamez de moi n'est pas de ma compétence. Ne serait-il pas monstrueux, je vous le demande, que moi, saint Isidore, chef de la comptabilité générale du paradis, je fisse des ratures sur le livre de la vie ? Vous n'y songez pas.

— Alors, mon glorieux patron, je ne vois pas ce que je puis vous demander.

— Je n'ai aucun pouvoir sur le passé. Jusqu'à la fin des siècles, ce qui a été aura été. S'il s'agissait de l'avenir...

— Eh bien ?

— Nous pourrions peut-être nous entendre.

— Ce qui m'épouvante, voyez-vous, grand saint, c'est de me voir en cet état, vieilli par quarante années de batailles, auprès d'elle, si jeune et si ardente. Les outrages que la Providence m'a épargnés, s'ils ne m'atteignent demain, m'atteindront quelques heures plus tard. Ce n'est qu'une question de temps, je le pressens.

— Il y aurait bien un moyen...

— Un moyen ?...

— Oui, un moyen de tout concilier.

— Ah ! bah !...

— Si nous vieillissions la petite Princesse ? »

Cette offre scandalisa la pensée du Mulahacen.

« Ce serait un sacrilège, grand saint, que de flétrir avant le temps la plus belle fleur de l'Andalousie. Y avez-vous songé? »

— Je croyais vous être agréable, vous rendre le repos... Du moment qu'il n'en est rien, prenons que je n'ai rien dit.

— Mais, saint patron...

— Bonsoir.

— Écoutez-moi.

— Adieu.

— Ne me renvoyez pas comme cela. Qu'est-ce que je vais devenir si vous m'abandonnez ? Assurément, vous avez raison, saint infaillible; j'ai tort, cent fois tort; mais songez à ce que cette perspective a d'affreux : la petite Princesse ridée comme une figue sèche, édentée, brune de peau, blanche de pelage, branlant la tête et pliant les jarrets; et moi, près d'elle, passant mes dernières heures à me dire : Si elle est ainsi ta bien-aimée, si elle ne réjouit plus tes yeux, si elle achève misérablement de vivre dans un corps en guenilles, c'est toi, maudit, c'est toi qui l'as voulu. Il valait mieux la tuer que de la déshonorer ainsi. Ah! non, tenez, mille fois non, j'aime mieux qu'elle m'achève que de traîner ma vie et mes remords auprès de tant de splendeurs flétries.

— Eh bien, bon voyage, don Isidoro, et à bientôt. Mes compliments à la petite Princesse.

Quand vous serez enterré, revenez me voir; nous causerons alors à loisir.

— Ea ! Dios mio ! Ne pouvez-vous donc rien pour moi ?

— Je ne puis rien pour vous satisfaire.

— Je sais bien qu'en somme, on ne regrette qu'à demi un bien que l'on n'a pas possédé; qu'elle n'est pas heureuse, la pauvre créature, et qu'elle demande jour et nuit à Dieu la fin de ses peines.

— Je ne vous l'ai pas fait dire.

— Et puis, enfin, c'est peut-être lui épargner bien des douleurs, que de l'affranchir de ses années de jeunesse.

— C'est peut-être lui assurer le paradis.

— Qui sans cela lui échapperait sûrement. Je lui aurais causé beaucoup de chagrins à la pauvre petite, et cette pensée m'eût torturé; tandis qu'en adoptant le parti si sage que vous me proposez...

— Vous l'en affranchissez.

— Et je m'épargne des remords. Voyons, franchement... étiez-vous plus heureux au début de la vie, que vous ne l'avez été plus tard ?

— Moi ?... J'ai vu arriver l'âge mûr comme une délivrance.

— C'en est une, en effet. Savez-vous bien que je ne serais pas surpris que la petite Prin-

cesse me remerciât de l'issue de cette aventure ?

— Cela se pourrait bien.

— Voilà qui est décidé. Vous allez vieillir la Princesse.

— Enfin ! vous voilà raisonnable. Seulement...

— Quoi donc ? demanda avec terreur don Isidoro El Mulahacen, qui s'était familiarisé avec la pensée de voir la Princesse Amaltea finir ses jours dans la peau d'une matrone.

— Seulement, zéro et zéro font zéro ; on ne fait rien avec rien, et ces années que vous souhaitez si généreusement de voir peser sur les épaules de votre femme, il faut que je les prenne quelque part.

— La belle affaire ! N'avez-vous pas devant vous l'éternité, dans laquelle vous pouvez puiser à pleines mains ?

— C'est une erreur. Tout ici se façonne à son heure. Nous ne disposons du temps qu'au fur et à mesure des besoins.

— Vous m'épouvantez, saint patron. Nous faudra-t-il renoncer à votre beau projet ? reprit la pensée de don Isidoro consternée.

— J'en ai peur. Où trouver un être assez désintéressé pour faire à la señora le sacrifice du solde de son existence ?

— Cela ne peut pas se demander à tout le monde.

— Voulez-vous que je vous dise ? Le mieux serait que ce petit cadeau lui vînt de vous ?

— De moi !... Y pensez-vous ?

— J'y pense. Ce mode de procéder me paraît le seul convenable. Il est de ces choses qu'une épouse bienséante ne saurait accepter du premier venu.

— Mais c'est ma vie que vous me demandez là, sans en avoir l'air.

— La vie !... une belle misère.

— On voit bien que vous êtes mort... et depuis longtemps.

— N'avez-vous pas dit vous-même, il n'y a que quelques instants : « On ne regrette qu'à demi un bien que l'on n'a pas possédé ? »

— Entendons-nous...

— Cent fois, vous avez appelé la mort.

— Si je l'appelais si fort, c'est donc qu'elle était loin.

— Vous vous épargnerez très probablement bien des chagrins, bien des désillusions, et vous vous assurerez du même coup le paradis.

— Je préfère y renoncer.

— Soit ! je n'entends pas vous mettre l'épée dans les reins. Je vais voir quelle est votre situation sur le livre de la vie ; vous déciderez ensuite.

— A la bonne heure.

— Allez me chercher le dossier n° 998 tril-

lards, 174 billards, 736 milliards, 274 millions, 997 mille, 774, de la lettre M. — Série des mortels terrestres, » dit le saint à un angelot aussitôt reparti qu'arrivé.

XXII. — « Nous allons, en attendant, voir au grand-livre par quel chiffre se solde votre vie ».

Chaque fois que retombait une des pages du grandissime in-folio que feuilletait le saint, l'air en était tout bouleversé. Don Isidoro trébuchait sur sa base, comme s'il se fût trouvé nez à nez avec une trombe.

« Nous disons : ma... mem... misera... Ce n'est pas encore cela : moyo... muladar... mulahacen, nous y voilà. Vous êtes le 763 millième Mulahacen de l'ère chrétienne. Ignacio, Licomedès, Conrado, Priapo, Geronimo, Isidoro... si je ne me trompe ?

— C'est bien cela.

— Eh ! eh !... reprit le chef de la comptabilité générale du paradis, dont le visage s'assombrit subitement ; voilà qui n'est pas trop bon.

— Vous m'effrayez.

— Oh ! oh !...

— De grands dangers me menacent ?

— Vous n'êtes pas au bout de vos peines, en effet. »

Et tandis que la pensée de don Isidoro, plus morte que vive, se dressait sur ses pointes dans l'espoir de surprendre quelques-uns des secrets terribles qui noircissaient son compte, le saint continuait de feuilleter fiévreusement le livre de la vie. Sa lecture achevée, le bienheureux canonisé referma le registre.

« Tout n'est pas également mauvais, dit-il, rassurez-vous. Je vois dans votre lot plus de tortures physiques que de peines morales. Ces choses-là ne sont rien pour un homme de cœur.

— Ah !... mon corps aura à subir beaucoup de tortures physiques? dit, en blémissant, la pensée de don Isidoro.

— Oui, beaucoup.

— Et, puis-je vous demander?...

— Quoi donc ?

— De préciser....

— Tout beau ! maudit! Me prenez-vous pour un *Gitano?*

— Dieu m'en garde !

— Pour un *Zincali,* diseur de *buenaventura?*

— Pouvez-vous penser ?...

— Me croyez-vous capable de trahir les secrets qui m'ont été confiés ?

— Je n'ai jamais eu cette idée...

— A la bonne heure.

— Je serais même assez disposé, écoutant vos sages conseils, à faire à ma compagne épousée le sacrifice de ces années de torture dont vous venez de me parler.

— Je ne vous cacherai pas que ce sont les dernières...

— Soit.

— Et que vous n'en pouvez disposer qu'à titre complémentaire.

— Ce qui veut dire ?

— Que l'abandon des dernières années de votre existence implique, de fait, l'abandon des précédentes.

— Mais alors, je mourrai sur-le-champ ?

— Cela vous évitera l'ennui de redescendre sur terre.

— Permettez... je n'ai pas prévenu chez moi et l'on sera peut-être inquiet...

— Cela me regarde.

— Vous me prenez vraiment bien à l'improviste.

— Bah ! un peu plus tôt, un plus tard.

— J'eusse préféré un peu plus tard.

— Vous êtes libre. Courez au martyre, puisque le cœur vous en dit.

— « Courez au martyre, » c'est bientôt dit. Ne puis-je pas vous demander du moins, grand saint, ce que j'aurais encore d'années à vivre, si je me décidais... à courir au martyre?

— Voyons cela. Vous avez encore à votre actif vingt années...

— Vingt années ?

— Vingt années ainsi subdivisées : Quatre années de jalousie impuissante et de rage concentrée, ci : . . . . . 4 ans.

Trois années d'hypocondrie compliquée d'attaques de goutte sciatique, ci : . . . . . 3 ans.

— Cela fait sept. Après ?

— Huit années de complications diabétiques aggravées par une paralysie du côté droit.

— Diantre ! quatre et trois font sept ; sept et huit font quinze... Ensuite ?

— Trois années de gastralgie, névralgie, coxalgie...

— Bon !... bon ! en voilà assez. Je n'en désire pas savoir davantage. Je fais à la petite Princesse le sacrifice de toutes ces années-là.

— A la bonne heure !

— Et si j'ai un regret, c'est de ne pouvoir pas lui en léguer davantage. Je me sens plus léger de vingt ans. »

La pensée de don Isidoro El Mulahacen eût volontiers battu un entrechat dans les nuages, si l'austérité du lieu, l'air imposant du chef sacré de la comptabilité céleste, ne l'eussent rappelée aux convenances.

« Eh bien, reprit le saint, puisque vous voilà décidé, nous allons passer écriture de de notre petite négociation.

— C'est cela, » interrompit le moribond en se frottant mentalement les mains.

XXIII. — Et saint Isidore ayant reçu le dossier n° 998 trillards, 174 billards, 739 milliards, 294 millions, 967 mille, 774 unités, écrivit, en travers, sur la couverture : *Compte liquidé.*

« Vous le voyez, reprit le canonisé, en souriant, on se fait sans raison un épouvantail de la mort.

— Comment... la chose est faite ?

— Elle est faite.

— Je suis mort ?

— Tout ce qu'il y a de plus mort.

— Votre parole d'honneur ? Je ne m'en suis pas aperçu.

— Le tout est de savoir s'y prendre. »

Ouvrant ensuite le grand-livre de la vie, de sa plus belle écriture le saint comptable inscrivit dans la colonne du débit les vingt années abandonnées par son client et, plus bas, en caractères ineffaçables le mot *Balance.*

Don Ignacio Licomedès Conrado Priapo Geronimo Isidoro El Mulahacen, Marques

de los Cuchillos, Conde de la Rapina, était mort.

La petite Princesse était veuve.

Le noir lui allait à ravir.

XXIV. — Lorsque tout fut en règle :

« Excusez-moi, grand saint, si je vous importune et manque aux convenances, dit à son patron le nouveau défunt; je n'ai pas encore l'expérience de la mort.

— Parlez, que puis-je pour vous ?

— Je voudrais voir quelle figure fait à cette heure la petite Princesse Amaltea, avec mes vingt ans de plus sur le corps.

— C'est un désir on ne peut plus légitime et je vais le satisfaire sur-le-champ. Avancez... là... penchez-vous... encore... encore. Eh bien! qu'est ce qui vous prend ? Faut-il vous soutenir ?

— Excusez-moi, grand saint, c'est le vertige. Je n'ai pas l'habitude de regarder les choses de si haut.

— Appuyez-vous sur moi. Cela va passer.

— Je me sens mieux, en effet.

— Maintenant, voyez-vous votre femme, là-bas... tout là-bas, là-bas... plus à droite, entre ces deux nuages ? Dieu me pardonne! elle vous pleure.

— C'est s'y prendre un peu tard pour m'apprécier.

— Ses larmes sont sincères. Elles attendriraient les plus endurcis.

— Mais... bienheureux patron, reprit don Isidoro qui avait trouvé moyen en deux secondes de changer huit fois de couleur, comment la chose se fait-elle ? ma veuve a l'air plus jeune que jamais ?

— En effet ! dit le saint, qui se frottait les yeux, voilà qui est inexplicable. Il faut que j'examine le compte de la petite Princesse ».

Et tandis que le décédé dévorait des yeux sa vivante épouse, le chef sacré de la comptabilité céleste se remit à feuilleter le grand-livre. Lorsqu'il eut trouvé le folio presque immaculé, en tête duquel s'épanouissait en lettres roses le nom de la jeune veuve :

« Eh bien !... dit-il, nous avons fait de la jolie besogne !

— Ah ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ? demanda l'âme de don Isidoro en quittant brusquement son observatoire.

— Il y a... il y a que le plus avisé ne s'avise jamais de tout. Je viens d'examiner le compte de la petite Princesse.

— Eh bien ?

— Alors que vous étiez destiné à passer vingt

années sur terre, elle n'en avait plus que deux à son actif.

— Après...

— Et comme de tout temps et dans toutes les contrées, « qui de 20 paye 2 reste 18, » votre veuve n'a plus à l'heure présente que dix-huit ans et se trouve avoir huit belles années, au lieu de deux mauvaises, à dépenser avant d'entrer en paradis. »

Don Ignacio Licomedès, Conrado, Priapo, Geronimo, Isidoro El Mulhacen poussa un juron formidable qui lui valut 75,000 années de purgatoire. Et encore la peine eût-elle été plus grave, si l'éminent, le révéré, le docte chef de la comptabilité générale du paradis n'eût pas réclamé avec instance, en faveur de son client assidu, le bénéfice des circonstances atténuantes.

XXV. — C'est pendant ces huit années bienheureuses que la petite Princesse, à jamais délivrée, rencontra dans un chemin caillouteux le petit peuple, le tout petit peuple d'un sujet qui la fit Reine.

La légende, dont j'ai vérifié la parfaite exactitude, ajoute qu'Elle n'est descendue de son trône que pour entrer en paradis, au bras de son peuple, qui ne fut pas assez fou pour lui survivre, comme bien vous pensez.

La tombe moussue dans laquelle on les coucha côte à côte s'ouvrit devant eux comme une porte triomphale. Ils montèrent en cercueil comme en carrosse, pour aller au rendez-vous. certains l'un et l'autre de s'y retrouver, car ils n'avaient jamais rien fait qui pût leur fermer l'entrée du Beau-Pays.

Puisse Dieu vous réserver un sort pareil!

QUEL DROLE DE VOYAGE!...

Hermance me dit un matin :

« Tu ne sais pas, mon bon petit homme, je meurs d'envie d'aller à la mer. (Il faut vous dire que nous étions au mois d'août, le lendemain de ma fête.) Je ne dors pas; Paris n'a plus assez d'air pour moi. Le porteur d'eau a beau faire trois voyages par jour, cela ne me suffit plus. Petit homme, petit homme, si tu veux être bien mignon, si tu veux qu'on t'adore, si tu tiens à me voir heureuse... j'ai failli dire : si tu ne veux pas courir trop de risques... hum!... tu me comprends, n'est-ce pas, petit homme? eh bien, tu me conduiras à la mer tout de suite. »

Cela se passait à huit heures du matin, après une nuit orageuse. Nous n'avions pas fermé l'œil de la nuit. (Cette expression de cyclope m'a toujours déplu; mais, enfin, puisque tout le monde l'emploie, faisons comme tout le

monde. Donc, nous n'avions pas fermé l'œil.) J'attendais cette sortie depuis huit jours déjà. Tous les ans (depuis l'année dernière), Hermance me joue cette barcarolle quand vient la canicule.

« Est-ce que c'est bien sérieux ? repris-je avec un petit air enjoué. Comment, Nini veut quitter son joli petit appartement, s'en aller dans des hôtels plus ou moins propres, au lieu de rester ici dans la batiste de ses draps et le satin de son mobilier ?

— Nous irons dans les meilleurs hôtels, sois tranquille.

— Quoi ! Nini se contentera des rogatons de nos établissements balnéotechniques, quand elle a chez elle un cordon bleu... céleste et une cave sans rivale ?

— Sois calme, petit homme. Il ne faut pas que cela te tourmente. Si l'on y est mal, nous éviterons les établissements balné... balnéo... balnéa... je ne me rappelle pas ce que tu as dit, et nous irons dans de bons coins que je connais.

— Mais...

— On a tout ce que l'on veut avec de l'argent et de l'esprit. Tu as de l'argent, j'ai de l'esprit ; nous nous tirerons d'affaire partout.

— C'est que je vais te dire... »

Hermance cacha sa tête dans les plis de son

oreiller. Si elle ne pleura pas, ce ne fut pas sa faute, la pauvre petite!

Je compris qu'il n'y avait pas à lutter; et puis, après tout, il faisait vraiment abominablement chaud, et son désir était tout naturel. Je fis un premier pas. Elle secoua les épaules, me repoussa, et du fond de la ruelle me lança un — « Laissez-moi tranquille! » bien accentué.

« Hermance, voyons, Hermance... ma petite fifille... mon gardenia!...

— Vous me dégoûtez, je vous dis. Non, pour une pauvre petite fois que je vous demande quelque chose, vous n'êtes pas gentil.

— Oh! ingrate! Tu as déjà oublié les chevaux que je t'ai donnés il y a quinze jours?

— Vous aimeriez mieux me voir trotter à pied, n'est-ce pas? Vous allez me reprocher ce que vous m'avez donné?

— Assurément non, mais tu as l'air de dire... »

Hermance se retourna brusquement de mon côté, s'appuya sur son coude et me lança son *delenda Carthago :*

« Voulez-vous, oui ou non, me conduire à la mer?

— Je le veux bien, mais... »

Elle fit un nouveau plongeon dans son oreiller, accompagné d'un nouveau sanglot,

cette fois. Je l'entendis vaguement qui murmurait :

« Ah ! maman ! maman ! il me fait des conditions !... »

Il me fallut vingt bonnes minutes pour l'apaiser. Je montrai un peu plus de fermeté qu'à l'ordinaire ; ça n'eut pas l'air de lui déplaire, et, en fin de compte, il fut décidé que nous partirions le surlendemain.

« Comprends-moi bien, cher petit oiseau de vermeil.

— D'or, j'aime mieux ça.

— Soit : cher petit oiseau d'or. J'ai autant que toi le désir d'aller me saler un brin. La vie de Paris me pèse...

— Te pèse ? avec moi ?

— Me pèse...rait (tu ne me laisses pas finir), si tu n'étais pas avec moi. Ce dont je ne veux pas entendre parler, c'est de ces plages à trottoir, succursales des bals publics, où les femmes se costument ridiculement, quand elles ne se décostument pas scandaleusement. Où l'on mène une vie bâtarde, sans queue ni tête...

— Comme tu exagères !

— Où l'on se décollète de l'orteil à la nuque quand il fait jour, pour se couvrir de la nuque à l'orteil à l'heure du bal.

— Ne veux-tu pas que nous dansions toutes nues ?

— Tu sais bien ce que je veux dire. Je déteste ces campagnes sans campagne, ces grenouillères, ces...

— Nous irons où tu voudras, là!

— Bien vrai?

— Vrai comme je t'aime; vrai comme tu crains de dépenser trop d'argent...

— Hermance, peux-tu dire!

— Vrai comme tu crains de te montrer avec moi.

— Voilà qui est injuste!

— Enfin, conduis-moi où tu voudras.

— Après tout, quand je n'aimerais pas à jeter mon argent aux galets, qu'est-ce que cela aurait d'extraordinaire? Si nous pouvons pour moitié moins nous amuser deux fois plus, où est le mal?

— Choisis la plage.

— Si tu veux, ma minette truffée, nous irons dans les Côtes-du-Nord, dans un petit pays retiré : à Loc-Maria-Kerjanégant-de-Kerminaouët.

— Comment dis-tu ça?

— Loc-Maria-Kerjanégant-de-Kerminaouët.

— Il y a déjà une bonne trotte de la première à la dernière syllabe de ce nom-là.

— Nous vivrons en sauvages.

— Quand il ne fera pas trop frais.

— Gaston, qui y est allé l'année dernière, en

est revenu ravi. Cela se trouve entre Lannion et Guingamp. On part le matin, à sept heures.

— Merci !... Il faut se lever à cinq heures, alors ?

— On ne se couche pas.

— C'est gai.

— On arrive à Plougonnec-la-Morte à dix heures cinquante du soir.

— On reste tout ce temps-là en chemin de fer ?

— Ça ne fait que seize heures, après tout.

— Et puis ?

— On couche à Plougonnec.

— Dans quoi ?

— Dans une auberge.

— Ce n'est pas moi qui fais de ces choses-là.

— Nous ne nous coucherons pas. Nous aurons bien le temps de dormir une fois au bord de la mer. Et puis, deux nuits sont bientôt passées. Il y a une petite voiture à cinq heures du matin pour...

— Comment, à cinq heures ?

— Puisque nous ne nous coucherons pas, nous pourrons nous lever de bonne heure.

— Quel voyage d'agrément !... Continue.

— Nous partirons à cinq heures. Nous respirerons l'air frais du matin.

— Tu me fais froid.

— Nous arriverons à Saint-Guignolet-de-

Therveleuc à neuf heures et demie, parce que la voiture ne va pas vite. Cela permet de bien voir le pays.

— Mais ce n'est pas ce nom-là que tu m'avais dit; ça commençait par Loc-Maria?

— Attends donc!... Là, nous changeons de voiture.

— Encore!

— Il y a un petit tape... chose qui prend des voyageurs, et qui part à trois heures pour Loc-Maria-Kerjanégant-de-Kerminaouët.

— A trois heures!... Et que ferons-nous pendant tout ce temps-là?

— Nous déjeunerons.

— Avec quoi? sur quoi? chez quoi? de quoi?...

— Ah! dame, tu sais! à la campagne!... et puis nous emporterons quelque chose. Après le déjeuner, nous flânerons; nous ferons des bouquets de scabieuses, de genêts et de digitales.

— Ouf!... Enfin!... Tu dis que nous partons à trois heures. Est-ce qu'on arrive quelque part, un jour ou l'autre, quand on entreprend ce voyage-là?

— Assurément! A six heures, nous arriverons à Loc-Maria-Kerja...

— Assez!

— Négant-de-Ker...

— Assez ! assez !

— Une fois là, nous n'aurons plus que deux petites heures à faire à pied.

— Hein ?... Quoi ?... Comment ?... A pied ?... Jamais de la vie, par exemple ! Deux lieues ! c'est-à-dire huit quarts de lieues !... Nous emporterons mon cercueil, alors. Je ferai mon testament au dernier buffet, pour être prête. Ah ! vous êtes gentil, vous. Deux lieues ! sur ces petits pieds-là !

— Ça ne fait, après tout, qu'une lieue pour chacun d'eux.

— Vous combinez ma mort avec un sang-froid admirable.

— Eh bien, tiens, nous les ferons à cheval, ces deux lieues.

— A cheval !... J'aime mieux ça. Oui, mais... mes bagages ?

— J'en fais mon affaire. Et puis, tu verras quel drôle de pays. C'est ça qui n'est pas banal comme Trouville, Étretat et compagnie. Tu seras enchantée. »

Je triomphai !...

Le 23 août, à cinq heures dix minutes, Hermance, en se réveillant, commença à grogner. Elle insista pour rester au lit, me signifiant qu'elle n'avait jamais eu de goût pour le lever de l'aurore et qu'elle l'avait bien prouvé. Le fait est... que...

A six heures, elle prit son parti. A sept heures moins dix, nous entrions dans la gare. Et tout le long du chemin j'eus à subir ce refrain :

« Ah ! c'est amusant de voyager avec toi ! Ce n'est pas pour dire ! Au lieu de déjeuner tranquillement à Paris et d'aller dîner à Dieppe, tu vous fiches des programmes à crever un cheval de brasserie. »

Je ne vis qu'à la gare l'amas de bagages qu'emportait ma compagne. Je voulus protester.

« Tu nous ennuies, dit-elle. Qu'est-ce que tu veux que je fasse là-bas, en tête à tête avec toi, si je ne m'habille pas un peu ?

— Puisque je te dis qu'il n'y a personne ; qu'on vit nu-pieds, en chapeau de grosse paille, en vareuse...

— Tu verras ça, nu-pieds ! merci ; bien obligée ! »

Plusieurs hommes d'équipe entreprirent inutilement d'enlever un colis énorme, plus lourd que les autres.

« Qu'y a-t-il donc là dedans ? lui demandai-je.

— Des draps.

— Comment cela ?

— Vous imaginez-vous que je vais dormir dans vos affreuses râpes d'auberges, pour avoir

le corps plein de durillons au retour? Ça vous est égal que je m'abîme, n'est-ce pas? »

Que faire? Les bagages étaient là, le train allait partir. Je fis enregistrer vingt-trois colis et payai quatre-vingt-dix-neuf francs de supplément de bagages.

« Tu vois, grande dinde, me dit Hermance, si, au lieu d'avoir des idées biscornues comme tu en as nuit et jour, tu m'avais tout bêtement conduite à Dieppe, tu aurais déjà cent dix francs de plus, et soixante-cinq francs de suppiément de bagages de moins. »

Je ne répondis rien parce que je sais par expérience combien Hermance est féroce quand, par hasard, elle se trouve avoir raison.

Au Mans elle refusa de déjeuner, disant qu'elle n'avait pas faim. Ce n'est que sept minutes avant le départ du train, vingt-trois minutes après notre arrivée, qu'elle se décida à demander un potage, une sole au vin blanc, une volaille froide au beurre de Montpellier, un perdreau rôti, des tomates farcies, des fruits, etc. Nous n'avons aperçu que le potage et l'addition qui s'élevait à cinquante-huit francs soixante-quinze.

Elle entama une colère rouge qui ne cessa que le soir.

« Vous voyez ce dont vous êtes cause, avec votre idée de voyage au long cours. Je meurs

de faim; je me suis brûlé la langue, j'ai mal à l'estomac, mal à la tête. Si nous étions allés à Trouville, nous aurions tranquillement déjeuné chez nous. Mais vous avez des idées d'économie à vous!... Pour ne pas me conduire dans un endroit propre, vous me faites mourir de faim. »

Cela dura onze heures. Et Dieu sait ce que je lui achetai de gâteaux, de pains fourrés, de fruits, etc.

A quatre heures, elle voulut dormir, et comme le compartiment était complet, elle me renvoya dans un autre wagon, afin de s'étendre. Je descendais à chaque station pour prendre ses ordres et la trouvais toujours endormie. Ses compagnons de route étaient du reste fort bien. Il y avait surtout, en face d'Hermance, un jeune homme très comme il faut, qui mettait à dormir autant de persévérance qu'elle.

A la station de Broons, je ne la trouvai plus dans son compartiment. Je demandai au chef de gare s'il avait vu sortir une dame vêtue de telle et telle façon... Il m'arrêta dès le début de mon discours pour me dire qu'il n'était descendu aucun voyageur pour sa localité, et que j'eusse à remonter dans le train au plus vite parce qu'il allait donner le signal de départ. Je fus très inquiet jusqu'à la station suivante. A

Plenec-Jugon, je la retrouvai. Elle était montée dans un coupé à reculons.

« Tu m'as cherchée, mon pauvre poulot? me dit-elle.

— Tu m'as fait très peur, en effet.

— Figure-toi que d'aller dans le sens du train me donnait mal au cœur; et puis j'avais le soleil dans l'œil. Le monsieur qui était en face de moi a vu combien je souffrais, il a eu pitié de ton Hermance et a offert de me conduire dans un autre compartiment. Ce coupé était vide. J'y ai pris place, te cherchant partout des yeux. Le train allait partir, mon voisin a dû monter ici, sans quoi il serait resté à la station.

— Je vais monter auprès de toi.

— Impossible, mon chéri.

— Pourquoi cela, puisque vous n'êtes que deux?

— Tu comprends que je veux m'étendre.

— Il reste encore une place, et...

— Comment! tu aurais l'impolitesse de réveiller ce monsieur qui dort si bien?... En voilà un dormeur! Le trajet ne doit pas lui paraître long. Il s'est couché en entrant ici et rien ne peut le réveiller. Au revoir, petit homme, je vais reprendre mon somme. »

Hermance ferma la portière.

Je ne trouvais pas bien qu'elle me sacrifiât ainsi au bien-être d'un étranger, et, pour le lui

faire sentir, je ne la dérangeai plus jusqu'à Plougonnec où nous arrivâmes à onze heures trente, en retard de quarante minutes.

J'eus grand'peine à la réveiller. Elle était seule.

« Tu vois, grand bêta ! Si tu étais revenu, tu aurais fait le reste de la route auprès de ta Ninette. Il y a plus de trois heures que mon compagnon est parti. Et puis tu l'aurais remercié, ce monsieur. Il a été très complaisant pour ta petite femme. C'eût été poli de ta part. »

Je n'eus pas le temps de lui répondre ; il me fallut courir aux bagages. Nos vingt-trois colis encombraient la station. Je demandai qu'on m'indiquât une auberge.

Le chef de gare me répondit qu'il ne pouvait me désigner aucun logis qui méritât ce nom ; que Plougonnec dormait et qu'on ne réveillait pas aisément Plougonnec.

« Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas attendre le courrier de cinq heures, de ne pas vous hasarder à coucher ici, de prendre une voiture et d'aller à Saint-Guignolet-de-Therveleuc. Vous y arriverez à sept heures.

— Comment, à sept heures ? On m'a dit qu'il n'y avait que quatre heures de route.

— Faites excuse, monsieur ; il faut deux bonnes heures pour trouver une carriole pour vous et deux charrettes pour vos bagages, pour

atteler, et cætera. Vous ne partirez pas avant une heure trente. Ce n'est pas trop de cinq heures et demie pour faire le trajet. C'est tout côtes d'ici à Saint-Guignolet ».

Hermance faillit se trouver mal. Elle épuisa à mon profit toutes les épithètes humiliantes de la langue verte. Je pris le parti de la fuite et, escorté d'un homme d'équipe, je me mis en quête de moyens de transport. Je parcourus à tâtons les ruelles de Plougonnec ; faisant hurler les chiens à chaque appel, buttant dans des mares, me heurtant aux brancards des charrettes, aux socs des charrues remisées sur la voie publique, piquant, de ci, de là, une tête dans les tas de fumier ou glissant dans le purin. Toutes les portes demeuraient closes ; à peine obtenions-nous de loin en loin quelque injure en manière de réponse. Cependant, à force de recherches, je découvris une voiture et un voiturier. Il était deux heures. La voiture n'était pas suspendue. Le voiturier était ivre.

« Que cela ne vous impressionne pas, monsieur, me dit l'homme d'équipe ; il y a quatorze ans que je connais Yvelon. Il n'a pas dégrisé depuis, et jamais il n'a fait de malheur. Je répondrais moins de la casse s'il était à jeun. »

Yvelon me demanda 40 francs pour faire le trajet, et une heure pour laisser souffler ses chevaux.

« Vous comprenez, j'arrive de conduire un bourgeois à la gare. Ça n'a pas encore été débridé, ces bêtes... Je ne parle pas de moi... un verre de quelque chose, c'est bientôt bu, mais ça a les jambes engourdies après sept heures de route.

— Sept heures ?... Que me chantez-vous là ? Il y a cinq heures trente au plus d'ici à Saint-Guignolet.

— Si monsieur connaît mieux le chemin que moi, c'est une autre affaire. Il n'a qu'à prendre sa voiture et non la mienne. Je vas me coucher. »

J'eus grand'peine à « défroisser » l'amour-propre de mon ivrogne. Je n'y parvins qu'en promettant un pourboire de 10 francs... « pour faire un compte rond. » Pendant que je traitais avec Yvelon, mon guide s'était remis en quête de deux charrettes pour les bagages. A trois heures, il arriva rayonnant, suivi de deux haquets attelés de bœufs.

« Avec cela, vous traîneriez le monde, » me dit-il.

J'eus d'abord un mouvement de joie et de triomphe, voyant mes trois équipages attelés et prêts à partir. Mais lorsqu'il me fallut suivre au petit pas le convoi, je compris que nous n'arriverions à destination que le soir, et je me préparai à tout. Hermance est si violente !

Quand nous arrivâmes à la gare, nous la trouvâmes fermée. Tout était silencieux et sombre.

« Voilà qui est un peu violent! dis-je à mon guide. Où est votre chef?

— Ça l'aura embêté d'attendre, il se sera couché.

— Et ma femme?... et les bagages?...

— Je ne peux pas vous dire où il les a mis, mais il ne faut pas avoir de crainte; le chef est un homme soigneux.

— Tout cela est bel et bon, mais je veux retrouver ma femme. Réveillez le chef de gare.

— Je ne peux pas, vous comprenez. Il faut qu'il soit sur pied à cinq heures moins dix-sept minutes. C'est pas trop dormir.

— Où loge-t-il? je le réveillerai, moi.

— Ah! c'est pas mon affaire.

— Enfin, je ne puis pas comme cela égarer ma femme, sans la chercher.

— Ça finit toujours par se retrouver, une femme, interrompit le voiturier. Tenez, histoire de vous rassurer, moi qui vous parle, j'ai perdu mon épouse en 1849 à la foire de Guingamp, n'est-ce pas? Eh bien, je l'ai retrouvée à la foire de Saint-Brieuc, en 64, et Dieu sait que je ne la cherchais pas. »

J'avais pris le parti de frapper à la porte de

la station à coups de talons. Cette sérénade amena le chef de gare à une fenêtre du premier.

« Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ma femme.

— Elle est ici votre femme, et elle vous prie de faire moins de train. Vous l'empêchez de dormir.

— Ouvrez-moi.

— Ça n'est pas l'heure.

— Je m'en fiche pas mal.

— C'est possible; mais on n'entre pas dans les gares en dehors des heures réglementaires. Il nous est expressément défendu d'ouvrir au public.

— Je ne suis pas le public.

— Vous êtes mon parent, peut-être ?

— Je veux ma femme.

— Elle dort. Je lui ai donné mon lit.

— Mais...

— Vous l'aviez abandonnée sur la voie publique. Il n'y a pas de quoi faire tant l'empressé.

— Abandonnée...

— La gare ouvre à quatre heures trente. Revenez et je recevrai votre réclamation. Jusque-là, bonne nuit. »

La fenêtre se referma, la lumière disparut et je me retrouvai sur la chaussée avec Yvelon, les deux charretiers et mon guide.

« Bien le bonsoir, monsieur, me dit ce dernier, je n'ai plus qu'une heure pour dormir, vous m'excuserez si je vous quitte. J'espère que vous ne m'oublierez pas. »

Et il me tendit sa casquette dans laquelle je mis cinq francs.

« Eh bien, monsieur, me dit le voiturier, est-ce que nous n'allons pas partir ?

— Vous voyez bien que cela n'est pas possible.

— Assurément.

— Alors, vous comprenez que les conditions ne peuvent pas être les mêmes.

— Pour nous non plus, » reprirent les charretiers

Il me fallut traiter sur de nouvelles bases que je trouvai on ne peut plus onéreuses. Je m'étendis dans la paille d'un des haquets, espérant y trouver le sommeil ; je n'y trouvai que des puces.

Je venais de m'endormir, lorsqu'un bruit de grelots me réveilla. L'omnibus du chemin de fer venait prendre pour Saint-Guignolet les voyageurs que lui apportait l'express. On venait d'ouvrir la station. Sur le pas de la porte, l'homme d'équipe et le chef de gare fumaient leur pipe. Le soleil se levait. Les oiseaux faisaient un bruit d'enfer.

Je sortis brisé, éreinté, moulu, de la paille

dans laquelle j'avais cherché un refuge, m'étirant à me désarticuler les membres, bâillant à me décrocher la mâchoire. Un éclat de rire argentin me fit lever les yeux. A la fenêtre où quelques heures plus tôt j'avais vu le chef de gare, Hermance peignait ses longs cheveux.

« Bonjour, petit homme. Qu'est-ce que tu fais là, petit homme? As-tu bien dormi, petit homme? »

Je répondis par un juron.

« Oh!... qu'avez-vous donc ce matin, petit homme? Vous n'avez pas le réveil gracieux. »

Le chef de gare vint à moi, se confondit en excuses, invoqua le règlement, les usages, m'expliqua qu'Hermance lui avait demandé asile, qu'elle l'avait engagé à fermer la station, persuadée que j'avais trouvé une chambre en ville. Il se conduisit, enfin, en vrai gentleman, et me fit tant de politesses que j'en étais gêné. La présence de ma compagne mit fin, heureusement, à cette conversation. Elle arrivait pimpante, fraîche, reposée, le sourire sur les lèvres.

« Quel temps admirable! me dit-elle. Et me désignant le chef de gare : — Vous ne pouvez pas vous figurer combien ce monsieur a été gentil pour moi. Vous l'avez remercié, j'espère?

— Mais oui... mais oui.

— Vous n'avez pas rêvé de m'emmener dans cette carriole ?

— Mais pardon, j'y ai pensé et j'y pense encore.

— Bien obligée. Je vais partir avec le courrier, et vous me rejoindrez à Saint-Guignolet.

— Comment, je vous rejoindrai ? Mais je ne vous quitte plus.

— J'aime mieux renoncer au voyage, alors. Vous voyez bien que l'omnibus ne peut pas prendre tous nos colis.

— C'est eux qui nous rejoindront.

— Vous croyez que je vais laisser mes bagages abandonnés sur les grands chemins? Voilà ce que vous allez faire, ou je vous plante là.

— Cependant, laissez-moi vous dire...

— Rien du tout. Je vais prendre l'omnibus, emporter deux ou trois malles dont j'ai plus particulièrement besoin. Retenez, pour moi, tout le coupé. Puis vous ferez charger mes bagages sur ces voitures à bœufs, et vous les escorterez. Puisque vous avez trouvé ces moyens de transport bons pour moi, ne soyez pas surpris si je les trouve parfaitement suffisants pour vous. »

La rage m'a quelquefois pris à la gorge; jamais si vigoureusement que ce matin-là. J'aurais eu la force et la lâcheté d'étrangler ma

douce amie, et je crois ne pas trop m'avancer en déclarant que j'aurais, en agissant ainsi, rendu service à l'humanité.

Hermance monta dans le coupé. L'express arriva, la gare eut un moment d'agitation; puis je vis partir l'omnibus, et je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu dans la poussière.

Quand je revins à moi, la station était à peu près déserte. On chargeait les vingt colis d'Hermance sur les haquets; le voiturier remettait au brancard sa jument qu'il avait envoyée au vert, et les bœufs accouplés suivaient de l'œil, la tête basse, la charge qu'ils allaient traîner.

A six heures, nous nous mîmes en route; au pas, au pas, au petit, petit pas. Je suivais à pied, car je ne sais rien de plus énervant que de rouler dans une voiture que les piétons devancent.

Chaque village, chaque bourg, chaque hameau, chaque cabaret servait de prétexte à une halte. Au bout de deux heures nous avions fait quatre kilomètres et huit stations. De ce train-là, nous en avions pour quarante-huit heures. Je voulus faire des observations, on ne m'écouta pas. Le cidre et l'eau-de-vie commençaient à fermenter dans les trois piètres cervelles de mes trois piètres voituriers. A quatre heures du soir, nous étions à moitié chemin.

« Voyez-vous, le monsieur, me dit Yvelon qui se tenait debout avec peine, le soleil nous a montré les dents toute la journée; il a fait chaud qu'on en voit double; les bêtes suent, les gens ont soif, les bêtes ont faim, les gens sont las. Nous allons nous arrêter ici et dîner au *Coq-d'or*. Vous y serez comme chez vous.

— Rester ici?... Jamais de la vie.

— Faites à votre convenance, le monsieur, à votre convenance. Continuez votre chemin; nous, nous repartirons au petit jour. Nous nous retrouverons à Saint-Guignolet.

— Vous allez continuer votre route, je ne veux pas m'arrêter ici; nous devrions être déjà rendus à destination. Vous me l'avez promis.

— Cela arrive tous les jours qu'on compte sur des choses qui ne réussissent pas. Ça vous est déjà arrivé, pas vrai?

— Je prétends continuer mon chemin et ne pas quitter mes bagages.

— Est-ce que vous avez peur qu'on vous les vole? me dit brusquement un des voituriers en arrêtant son haquet.

— Il n'y a pas de filous ici... c'est à Paris que c'est tout filous, entendez-vous ce que je vous dis là? reprit le troisième charretier, plus ivre encore que ses deux confrères.

— Et puis nous nous en fichons pas mal de ce qu'il y a dans vos caisses.

— Nous ne demandons pas l'aumône.

— Nous gagnons honnêtement notre vie.

— Faudrait pas dire que nous sommes des voleurs, parce que, voyez-vous...

— Des Parisiens, nous cassons ça comme verre, ici.

— Je ne vous ai pas dit de grossièretés, moi.

— Il ne manquerait plus que ça!!!

— Je vous ai dit de continuer votre route.

— Et si nous ne voulons pas la continuer?

— Oui, qu'est-ce qui arrivera?

— Je me plaindrai à la gendarmerie, au commissaire, au sous-préfet, au préfet, au ministre, s'il le faut.

— Nous nous en f.... pas mal, et nous allons bien vous le prouver. Claude, aide-moi donc à mettre sur la route les caisses de ce Parisien.

— A condition que tu déchargeras aussi ma voiture.

— Ça y est.

— Qu'est-ce que vous faites là?

— Vous le voyez bien. On vous les rend, vos bagages, puisque vous n'avez pas confiance. »

Mes trois bourreaux jetaient à bas de leurs camions les caisses d'Hermance qui roulaient sur la chaussée. Au bout de dix minutes, les haquets étaient vides. Une barricade s'élevait en travers de la route. Une malle s'était ouverte, et le linge de corps jonchait le chemin : petits

bas à jour, chemises brodées, pantalons garnis de dentelles, mouchoirs richement garnis, et ceci et cela, tout était dispersé dans la poussière. Je suppliai Yvelon de me venir en aide.

« Ils sont soûls, me répondit l'ivrogne, y a rien à leur dire, ils sont soûls ; faut pas s'obstiner avec les gens soûls. Ils vous tueraient comme un chien ; ils sont soûls.

— Je ne puis pas les laisser faire !

— Bah ! vous pouvez encore moins les arrêter. Ils sont soûls. Et puis, dans un instant ça va être fini, et ils s'en iront. »

Que faire ? S'arracher les cheveux ? J'en ai si peu ! Accabler d'injures ses bourreaux ? On reçoit des coups. Je tombai accablé sur la barricade.

« Et maintenant, payez-nous vite.

— Jamais !... jamais ! par exemple !

— Claude, prends le Parisien par le collet de son habit.

— Voulez-vous bien me lâcher !...

— Couche-le sur le ventre, je lui tiens les jambes.

— Voleurs ! gueux ! brigands !...

— Vas-tu te taire ou je cogne ! Yvelon, prends la bourse du monsieur.

— Vous ne ferez pas une chose pareille !...

— Tu vas voir.

— Je me plaindrai à la justice.

— Faut pas te gêner. »

Pendant ce temps, et tout en vidant mes poches, Yvelon me murmurait dans les oreilles.

« Vous ostinez pas, le monsieur, vous vous ferez du mal pour rien. Je les connais, ils sont brutaux. Et puis, ils sont soûls. Il n'y a rien à faire avec les gens soûls. »

La rage m'étouffa si bien que je demeurai sans connaissance, à plat sur le chemin. Il faut dire aussi que l'on m'avait un peu trop serré la cravate.

Un coup de fouet qui me sangla les jambes me rappela à la vie. Il faisait nuit noire. Une patache était arrêtée devant les vingt colis d'Hermance.

« Eh ! l'homme! c'est vous qui barrez le chemin comme ça ? Debout tout de suite. Ce ne sont pas des farces à faire. Je n'ai pas le temps de rire. Si je vous avais écrasé on m'aurait mis à l'amende. Un peu plus, mes chevaux buttaient sur vos caisses.

— Est-ce que vous croyez que je suis ici pour mon plaisir ?

— On a une lanterne, au moins, quand on barre la route.

— On vient de m'étrangler, de me voler; aidez-moi à sortir d'ici.

— Et les dépêches ?... qui les remettra à l'express ? »

L'une des vitres du coupé s'abaissa ; une tête parut.

« Ne seriez-vous pas M. Gontran de Lachenal ? me dit la tête.

— Oui, monsieur, je le suis, pour mon malheur.

— J'allais au-devant de vous.

— Pas possible !

— De la part d'une dame.

— De la part d'Hermance ?

— De la part d'une jeune dame qui voyage avec un officier de spahis.

— Ce n'est pas Hermance.

— Faites excuse, c'est le nom que le guerrier donnait à la jeune dame.

— Nous ne connaissons pas de spahis...

— J'ai là une lettre pour vous.

— Donnez ! »

Le cocher s'impatientait. En vain je fouillais mes poches pour qu'il prît patience ; elles étaient vides. La tête fort heureusement me vint en aide. Elle me tendit une lettre, obtint qu'on me laissât une des lanternes de la voiture, me remit sa carte, un louis, et partit après avoir promis de m'envoyer du secours.

Le courrier s'éloigna.

Je me retrouvai seul une fois encore.

Je fixai la lanterne à un arbre. Voilà ce que contenait la lettre d'Hermance.

« Loc-Maria-je-ne-sais-pas-le-reste, mardi soir.

« Gros loup,

« J'ai vu le cloaque où tu comptais me reléguer. Après la Morgue et les Catacombes, c'est ce que j'ai vu de plus triste. Je pars pour Trouville. Viens m'y rejoindre avec mes bagages. Ne reste pas trop longtemps en route, parce qu'il y a un tas de choses dont j'ai besoin, et puis que je t'aime, malgré tout.

« Viens vite.

« Ton HERMANCE pour la vie.

« Ne t'inquiète pas de mon sort. Le hasard m'a fait rencontrer un de mes parents qui allait en Afrique. Il me laissera à Trouville sur son chemin. Si tu viens vite, tu pourras encore le remercier, car il est très gentil pour ta petite femme.

« Je t'embrasse sur tes petits nencœils. »

Je vous laisse à penser si je fus indigné. Je passai la nuit dans le fossé à ruminer des projets de vengeance. Au petit jour, je vis arriver le secours promis : deux fourgons traînés par de bons chevaux et un cabriolet passable. Je crus que j'allais embrasser les voituriers et leurs attelages. Une fois en route, mon cocher me remit une lettre.

« J'allais oublier de vous donner ce chiffon de papier, mon doux monsieur ; bien des excuses par préférence, si vous le permettez. C'est le monsieur qui nous envoie qui me l'a remis avant de monter en chemin de fer. »

Je pris la lettre qu'on me présentait.

Elle était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Vous ne pouvez pas vous tirer d'affaire « avec les 20 francs que je vous ai laissés. Je « suis honteux de n'y avoir pas songé plus tôt. « Vous trouverez ci-joint 200 francs pour votre « route. Les camionneurs que je vous envoie « sont payés.

« J'ai gardé un trop bon souvenir des quel- « ques instants que Mlle Hermance a bien voulu « me consacrer pour être ingrat. Les amis de « nos *amies* sont nos amis. Vous voudrez bien « lui transmettre de ma part ce que je suis trop « heureux d'avoir pu mettre à votre disposi- « tion. Elle saura ce que cela veut dire.

« Recevez, monsieur, avec mes félicitations « sur l'heureux choix que vous avez fait de « Mlle Hermance, l'assurance de ma plus par- « faite considération.

« X... ?

« Inutile d'ajouter que la carte que je vous « ai remise n'est pas la mienne. »

Ce dernier coup m'acheva, et, quand je revis Hermance à Trouville, je lui fis les plus sanglants reproches.

« Que veux-tu ? me dit-elle ; tu vous fais faire de si drôles de voyages qu'il faut bien se distraire un peu. »

Une singulière fille, cette Hermance ! N'est-ce pas ?

DOMINO!

J'ai connu quatre bons lurons, quatre bons lurons de verte allure. Ceux qui les voyaient le soir au *Café de l'École de droit* faire leur partie, ne pouvaient pas s'empêcher de dire : « Voilà quatre bonshommes qui n'engendrent pas la mélancolie ; » et c'est un fait qu'ils n'avaient jamais rien engendré de pareil.

Une passion commune les avait unis, passion aussi absorbante qu'innocente, à laquelle les plus intolérants eussent été fort empêchés de trouver à redire. Le domino à quatre avait toute leur tendresse.

Bien des fois, cependant, je l'avoue, je me suis demandé si Dieu, qui avait confié à chacun de nos quatre joueurs une belle âme toute neuve ; si la nature, qui avait soigneusement, et pendant plus d'un demi-siècle, graissé avec soin les ressorts et tiré au gré de leurs caprices les ficelles de ces pantins ; si les pauvres aïeux

qui, d'âge en âge, avaient travaillé pour leur laisser du bien ; si le gouvernement, qui maintient sur pied nuit et jour des agents pour les protéger, des armées pour les défendre, avaient lieu d'être satisfaits de l'emploi qu'ils faisaient tous quatre de tant de munificence. Et je me répondais que c'était tricher Dieu, la nature, ses aïeux et le gouvernement que de donner pour but exclusif à sa vie le domino à quatre.

Ce que je me disais de mes quatre héros, je me le disais de bien d'autres polypes qui pullulent en ce monde, tels que... mais n'allons pas verser dans l'ornière philosophique, s'il vous plaît, ce n'est pas mon but aujourd'hui.

M. Josselin avait connu M. Chauffroy au ministère de l'intérieur, où ils avaient, pendant trente années, vécu côte à côte. M. Josselin et M. Chauffroy avaient fait la connaissance de M. Natta et de M. Sébastien Deshouliers, rue Soufflot, dans le coin privilégié du *Café de l'École de droit,* celui du fond à droite. Les habitués vous diront tous que le coin opposé n'est pas habitable, à cause du voisinage de la porte d'office dont le battant fait l'éventail dix fois par minute, lorsque vont et viennent les garçons.

Tous les soirs, quelque temps qu'il fît : pluie, vent ou neige ; quelle que fût la forme du gouvernement : Empire, Commune ou Répu-

blique, les deux couples entraient à trois ou quatre minutes d'intervalle. Les premiers arrivés s'empressaient d'occuper le bienheureux petit coin de droite, au grand désespoir des attardés. Et les élus ne se faisaient pas faute, je vous assure, chaque fois qu'ils levaient le nez, de s'écrier de façon à être entendus de tous : « On est vraiment bien ici ! A la bonne heure ! »

Jusqu'en 1869, le couple Josselin-Chauffroy, seul maître de la place, arrivait à huit heures précises. Après avoir échangé quelques paroles avec les habitués, il s'installait à la bienheureuse place toujours respectée, et l'ivoire pointé tintait sur le marbre, sans relâche, jusqu'à dix heures et demie.

C'était l'âge d'or.

Mais voilà que certain soir de septembre... un vendredi 13, assurément... le couple Josselin-Chauffroy trouva la place prise. Le couple Natta-Deshouliers l'occupait depuis une heure déjà.

Aux sollicitations les plus pressantes du patron, des garçons, des habitués, de la dame du comptoir elle-même ! les intrus avaient répondu, que, seule, la force armée parviendrait à les déloger, « et encore, ajoutaient-ils, cela n'ira pas comme sur des roulettes. »

En vain, le lendemain et les jours suivants, les joueurs dépossédés arrivèrent-ils à sept

heures trois quarts, puis à sept heures et demie, puis à sept heures un quart, toujours ils trouvèrent le coin tant convoité occupé par les nouveaux venus.

Dans les premiers jours d'octobre, MM. Josselin-Chauffroy envoyèrent leurs concierges dès six heures occuper la place; le lendemain leurs mandataires la trouvèrent envahie par deux commissionnaires à la mine rébarbative, qui se rafraîchissaient pour le compte de MM. Deshouliers et Natta.

La lutte continua ainsi, ardente et sans merci, entre les deux couples.

Les émeutes, la guerre, la révolution, le siège, rien ne parvint à l'apaiser. Pour nos quatre fanatiques, le cliquetis des dominos sur le marbre couvrait les clameurs populaires et la voix imposante du canon.

MM. Josselin et Chauffroy, que leur âge et leur fortune affranchissaient de toute entrave, indifférents aux supplications de leurs épouses aux trois quarts mortes de peur, refusèrent de s'éloigner de Paris. M. Natta en fit autant.

« Je n'aurai pas la lâcheté d'abandonner un ami comme Deshouliers, dit-il à sa femme, qui souffrait d'une pleurésie et pour laquelle les médecins redoutaient fort les privations et les terreurs du siège; ce serait manquer de cœur. Deshouliers est retenu à Paris par son service,

je ne lui fausserai pas compagnie. C'est bien le moins que sa petite partie lui reste. »

Et pendant que la France et l'Allemagne se déchiraient autour d'eux, absorbés par une pensée unique, le couple Josselin-Chauffroy et le couple Natta-Deshouliers continuaient, sur le champ de bataille du *Café de l'École de droit*, le siège de la petite table de marbre du bienheureux coin de droite.

Un soir de novembre, le 17, si j'ai bonne mémoire, une servante en pleurs vint chercher M. Natta, qui se prélassait béat sur le divan de velours rouge qui encadre la salle.

« Qu'y a-t-il, Joséphine?

— Monsieur, madame se meurt et vous demande.

— Ah ! diantre ! Êtes-vous sûre de ce que vous me dites là ?

— Madame m'a dit d'aller chercher un prêtre en même temps que monsieur.

— Alors c'est tout à fait sérieux ?

— Oh ! tout à fait.

— C'est bon... Vous direz à madame que j'y vais. Et posant sur la table les dominos alignés dans sa main gauche : Attendez-moi, Deshouliers, dit-il simplement, je reviens. Vous m'excusez, n'est-ce pas?

— Les affaires avant tout, mon cher. Allez, allez!

— Je boude au cinq, et c'est à vous la pose. »

Une demi-heure après, M. Natta revint en effet, pâle et légèrement tremblant.

« Eh bien ?... demanda M. Deshouliers.

— Tout était fini quand je suis arrivé, mon ami. Il paraît qu'elle n'a presque pas souffert.

— Je regrette de vous avoir retenu.

— Ne regrettez rien. Je préfère n'avoir pas été là... Il n'y avait rien à faire. Dieu ait son âme, la pauvre créature. Nous disions donc, mon cher, que c'est à vous la pose. »

Le 11 décembre, ce fut Mme Josselin qui mourut; mais la bonne dame ayant eu la délicatesse de monter au ciel au petit jour, personne, au *Café de l'École de droit,* ne s'en aperçut.

Le froid fut rude en décembre 1870.

Mme Deshouliers et Mme Chauffroy, lasses de grelotter solitaires, tandis que leurs maris faisaient joyeusement leur partie par 20 degrés de chaleur, déclarèrent qu'elles étaient à bout de résignation, et qu'elles comptaient passer leurs soirées au *Café de l'École de droit*. Elles le firent comme elles l'avaient dit, au grand déplaisir des deux couples.

Le 3 janvier, pour ses étrennes, Paris reçut de Châtillon un assortiment de pralines prussiennes. La place du Panthéon était le drageoir que les Allemands rêvaient de remplir. Dès

qu'arrivait la nuit, le quartier n'était plus tenable. Mme Deshouliers et Mme Chauffroy, qui demeuraient rue Vavin et rue Gay-Lussac, n'étaient pas plus en sûreté chez elles que rue Soufflot; aussi continuèrent-elles d'escorter tous les soirs leurs maris.

A huit heures moins un quart, comme au bon temps, les quatre joueurs et leurs deux épouses se mettaient en route, à tâtons, dans les rues sombres et désertes, longeant les murs, comme l'eussent fait des forçats fraîchement évadés. Chaque fois qu'un projectile passait en sifflant au-dessus de leurs têtes, il fallait les voir tomber à plat ventre, anxieux, le cœur agité, la langue sèche, et demeurer dans cette posture grotesque jusqu'à ce que le bruit de l'explosion les eût momentanément rassurés.

Je ne sais qui inventa les dominos, mais, certes, si ce grand homme, du haut des cieux, sa demeure dernière, a vu le couple Josselin-Chauffroy et le couple Natta-Deshouliers se rendre sous le feu au *Café de l'École de droit,* il a dû se rengorger devant l'Éternel.

« Encore un obus qui ne goûtera pas ma peau, s'écriait M. Josselin en se relevant, poudreux ou crotté, suivant le temps. Et l'on prétend que ces Prussiens sont les premiers pointeurs du monde!... Cela fait pitié, » ajoutait-il,

comme s'il eût servi d'objectif à toute l'artillerie allemande.

Après chaque explosion, M^me^ Deshouliers, tout émue, ne manquait jamais de rappeler à son mari que sa belle-sœur demeurait près du Palais-Royal, qu'elle avait une chambre disponible où l'on serait en sûreté.

« Les Prussiens ne me feront pas reculer d'une semelle, répondait M. Deshouliers, plus souvent à plat ventre que debout ; qu'ils se le tiennent pour dit! »

Bien que la moitié du chemin se fît à quatre pattes, on finissait par arriver. La façade du *Café de l'École de droit,* soigneusement close, ne laissait passer qu'à regret quelque maigre filet de lumière. Il fallait entrer par la porte du n° 1 et traverser l'office avant de prendre possession du bienheureux coin de droite de la salle commune désertée.

Plus de gaz, plus de lampe ; deux bougies de suif à la mèche fumeuse et tremblotante que les habitués apportaient, les remplaçaient tant bien que mal. Les dames interrompaient leur ouvrage toutes les cinq minutes pour les *moucher* avec leurs ciseaux.

Chaque fois que l'on entendait siffler les obus, tous les assistants levaient avec ensemble les yeux vers le plafond, comme s'ils se fussent attendus à le voir s'effondrer. Il y avait alors

un moment de silence général pendant lequel les plus malins rentraient la tête entre les épaules ; puis, l'explosion passée, les deux parties reprenaient de plus belle. Mme Deshouliers répondait par un signe de croix et un « Dieu nous bénisse ! » à chaque éternûment des canons Krupp, tandis que M. Chauffroy, plus en verve que jamais, parlait, parlait, parlait pour ne rien dire.

« Ah çà, Josselin, mon camarade, vous ne me laisserez donc pas poser mon double six ?... Patatras !... encore une estafette de Châtillon. Celle-là a dû tomber à deux pas d'ici. Je ne serais pas surpris qu'elle eût éclaté sur la place... J'ai ce soir des jeux détestables. »

Pour ne pas ajouter aux horreurs du siège d'énervantes tracasseries, le couple Josselin-Chauffroy et le couple Natta-Deshouliers avaient décidé d'occuper alternativement le coin envié. Cette transaction avait toujours été respectée, lorsque le 13, à 9 heures 50 minutes du soir, un obus vint éclater dans le *Café de l'École de droit,* brisant tout autour de lui et tuant sur place les deux garçons et Mme Chauffroy qui s'apprêtait... la pauvre !... à moucher la chandelle. Rien ne fut épargné que la bienheureuse petite table de marbre, dans son coin privilégié.

Le comptoir effondré, les glaces émiettées, la

porte de l'office, les volets, la verrerie, la vaisselle, le plâtre des cloisons, tout ce qui avait été le *Café de l'École de droit*... y compris les dominos du couple Josselin-Chauffroy, tout jonchait le plancher.

Le premier moment d'épouvante passé, on releva les morts.

Lorsqu'il vit que la petite table de marbre était encore debout, M. Deshouliers eut un instant d'enthousiasme.

« Nous avons vraiment de la chance ! dit-il ; le bon coin est préservé. »

On coucha Mme Chauffroy dans l'office auprès des deux garçons horriblement mutilés ; on jeta de la sciure de bois sur le parquet imbibé de sang ; on balaya le long des murs les tessons, les plâtras et les lambeaux de chair humaine dont le sol était couvert. C'est alors que M. Natta s'approcha de son ami Deshouliers et lui dit à l'oreille :

« Ne vous semble-t-il pas, mon cher, qu'il serait de bon goût d'offrir à nos adversaires de partager à l'avenir avec nous la table préservée ? On prétend qu'ils jouent à merveille. Nous ferions avec eux un domino à quatre qui aurait bien son charme. »

C'est ce qui fut fait.

Quant à Mme Deshouliers, elle suivit de près, dans un monde aisément meilleur, la pauvre

madame Chauffroy. Cette dramatique soirée du 13 janvier l'avait mortellement impressionnée. Le 18 mars l'acheva.

Certes, je calomnierais mes héros, si je vous disais que le veuvage leur sourit dès la première heure. Ils pleurèrent moralement leurs habitudes rompues, leur marmite renversée, leur compagne défunte. Lorsque l'on a vécu côte à côte pendant vingt ans, traînant d'un même pas le boulet ramé du mariage, il y a telles tracasseries, telles entraves, telles escarmouches quotidiennes qui, pendant longtemps, font défaut. Ces mille petits soins qui jusqu'alors leur avaient paru de justes redevances, prirent, dès qu'ils leur firent défaut, une importance exagérée. Le soir, en revanche, affranchis de tout souci domestique, lorsque nos quatre veufs se rendaient à leur café chéri, les défuntes semblaient n'avoir jamais existé. Je me trompe... ils prenaient plaisir (je vous le confie bien bas), ils prenaient plaisir à s'exagérer leur esclavage bénin du temps passé, pour mieux savourer leur indépendance présente.

C'est sous cette impression que M. Natta émit, certain soir, une proposition que je qualifierai d'impie. Les manifestations gastronomico-révolutionnaires étaient alors fort à la mode. Manger du boudin le Vendredi saint paraissait un gage de haute intelligence, et l'on

a vu des gens, qui n'avaient jamais eu d'autre mérite, obtenir pour ce seul fait les situations officielles les plus recherchées.

M. Natta, Dieu lui pardonne ! proposa à ses partenaires de fonder *le dîner des veufs*.

« L'Amérique fête avec éclat l'anniversaire de son indépendance, leur dit-il, pourquoi n'en ferions-nous pas autant ? Le jour des morts approche, l'occasion est belle, et je vous offre d'en profiter. »

Ce projet fut acclamé par M. Deshouliers, parce qu'il emboîtait toujours le pas de son *copin ;* par M. Josselin, parce qu'il était grand amateur de bonne chère ; par M. Chauffroy, parce qu'il avait peur qu'on se moquât de lui, s'il avouait ses regrets.

Donc, le 2 novembre, nos quatre cyniques s'installèrent chez Voisin, dans un cabinet particulier. M. Natta, qui conduisait le branle, aurait aimé suspendre autour de la salle des guirlandes d'immortelles et quatre cartouches noirs sur lesquels ont eût inscrit en lettres d'argent les noms, prénoms et sobriquets des défuntes. M. Josselin s'y opposa formellement, ces emblèmes lugubres étant peu faits pour stimuler l'appétit.

« Que servira-t-on à ces messieurs ? demanda le maître d'hôtel.

— Donnez-nous tout ce que vous aurez de

plus gai. Ne croyez pas que nous venons faire ici un dîner de croque-morts... ah ! mais non ! Nous avons des raisons de fêter ce jour où tout le monde pleure.

— Ces messieurs mangeront certainement des huîtres ?

— Croyez-vous ?

— Cela me paraît indiqué.

— Ah ! bah !... Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce que ces messieurs, qui célèbrent leur veuvage, doivent encourager un animal qui ne s'accouple jamais et meurt vieux garçon, de père en fils, depuis la création du monde.

— Je n'avais jamais songé à cela.

— Et vous croyez que cela les encourage, les huîtres, qu'on les mange ?

— Assurément, puisque plus on en mange, plus il y en a.

— Soit. Va pour les huîtres. Et après ?

— J'offrirai d'abord à ces messieurs une bisque aux écrevisses.

— Des écrevisses ?... C'est gai, les écrevisses. Servez-nous un potage à la bisque.

— Ces messieurs prendront sans doute, après le potage, des bouchées à la reine ?

— Ma femme les détestait, donnez-nous-en beaucoup, dit M. Josselin.

— Il se peut que votre femme les détestât, in-

terrompit M. Deshouliers, mais la mienne en raffolait.

— Vous serez quitte pour n'en pas manger.

— Pardon !... mais c'est que je les aime.

— Servez-nous-en pour deux.

— Et qu'il y en ait pour quatre. »

On débattit le menu plat à plat, sans que M. Chauffroy prît la parole. Ce repas funèbre lui donnait des remords, et rien ne coupe l'appétit comme les remords. (Lisez *Macbeth*.)

« Ah çà, mon cher ami, qu'avez-vous donc? demanda M. Natta, l'esprit fort de la bande. Vous êtes lugubre comme un billet de mariage.

— Je l'avoue, je ne me sens pas en verve. Cet anniversaire réveille en moi mille souvenirs douloureux.

— Quand les souvenirs font les méchants, on les noie. Garçon !

— Monsieur.

— Ajoutez au Sauterne et au Château-Laffitte, une bouteille de Meursault et une de Corton, avant le Champagne ; nous verrons ensuite. »

Et, tant que dura le repas, le couple Natta-Deshouliers remplit les verres du couple Josselin-Chauffroy, lequel, de son côté, défia le couple Natta-Deshouliers de lui tenir tête. Les bouteilles passaient et repassaient avec frénésie,

comme les seaux d'eau un jour d'incendie de poudrière.

Nos quatre convives inconscients, bercés dans des nuages imaginaires, achevèrent leur repas à tâtons. Ils buvaient machinalement, sans plus compter les doses, sans plus reconnaître les crus, distinguant à peine la couleur des vins, lorsque arriva l'omelette au rhum : une belle omelette dorée, parfumée, ballottée dans un bain d'acool aux flammes vertes et bleues.

« A la bonne heure! s'écria M. Natta au comble de l'enthousiasme, voilà un plat tout à fait réjouissant.

— Et bien en situation, hasarda M. Chauffroy avec amertume. On se croirait à Notre-Dame, un jour d'enterrement officiel, alors que les pompes funèbres prodiguent, dans des torchères d'argent, les feux de Bengale qui font tousser les autorités.

— Allons, Deshouliers, servez-nous, » dit M. Natta à son voisin.

Celui-ci, qui depuis quelques instants était rêveur, prit machinalement la cuiller dont il ne se servit pas. Rien ne rend mélancolique comme la gaieté prise à trop haute dose.

« Ah çà, mon ami, vous voilà morne comme Chauffroy. Que vous est-il arrivé ?

— Si je vous le dis, vous allez rire.

— Quand nous ririons, le beau malheur !

— Cette omelette me rappelle... ma femme.

— Votre femme ?... Je vous plains, Deshouliers.

— Octavie en valait bien une autre !... reprit le partenaire de M. Natta, scandalisé ; je n'ai que faire de votre pitié.

— Si elle en valait une autre comme ma femme, mon pauvre ami, je ne retire pas mon compliment de condoléance. Enfin... vous disiez que cette omelette ?...

— Me fait froid dans le dos. Qui sait si à cette heure, alors que nous vivons joyeusement, l'ironie aux lèvres... (ici, M. Deshouliers acheva son champagne), la malheureuse Octavie n'est pas, comme cette omelette, entourée de flammes ?

— Vous croyez à l'enfer, vous ?

— Depuis mon mariage, oui.

— A la bonne heure, reprit M. Natta, toujours cynique.

— La coïncidence est bizarre, murmura M. Josselin, en se versant un verre de Porto ; j'ai eu absolument la même pensée que Deshouliers. J'ai cru voir entrer ma défunte.

— Au diable toutes ces visions ! Voulez-vous nous servir ?

— Je ne le puis pas ; c'est plus fort que moi. Il me semble que je vais entrer la cuiller dans

le corps de la pauvre Octavie. Chauffroy, servez-nous.

— Veuillez m'excusez, vos scrupules m'ont gagné. A vous, Josselin.

— Je n'en ferai rien, messieurs. Si quelqu'un a le droit d'être préoccupé du sort éternel de sa moitié, certes, c'est bien moi! Je dois cet aveu à la pauvre Gervaise.

— Que dirai-je, alors, moi, messieurs? reprit M. Deshouliers, en essuyant une larme prête à glisser dans son verre; j'ai fait damner ma femme pendant plus de dix ans.

— Vous ne pouvez pas avoir joué à la vôtre autant de tours que j'en ai joué à la mienne, soupira M. Josselin, mélancolique. La malheureuse!... elle a bien mérité le paradis!

— Pauvre Berthe! pauvre victime! murmura M. Chauffroy, en allumant une cigarette, elle mourait de peur seule, le soir, à la maison, tandis qu'impitoyablement j'allais vous rejoindre.

— Belle affaire que cela! reprit M. Natta, fier comme un vétéran qui raconte ses campagnes; moi, messieurs, je battais Clémence comme plâtre. N'avait-elle pas la manie de se camper devant la porte, lorsqu'elle me voyait prêt à vous aller rejoindre? Il ne lui restait pas lourd de poussière sur les épaules, je vous assure, quand j'arrivais sur le palier.

— Je donnerais gros pour n'avoir que cela à me reprocher, balbutia M. Deshouliers, qui s'efforçait de dissimuler son émotion au fond de son verre. Moi, messieurs, j'ai placé mon bien en viager pour acquérir une indépendance prématurée. Ma pauvre Octavie eût été dans la misère si j'étais mort avant elle... Tout cela, pour m'adonner aux dominos.

— Il faut avouer que nous sommes de grands misérables.

— Et surtout qu'il n'y a pas de plus noble jeu que les dominos. Ma femme les détestait, j'ai détesté ma femme. N'est-ce pas naturel ? ajouta M. Natta avec ce calme que procure une conviction puissante.

— Tout ça, c'est la faute aux dominos! reprit M. Deshouliers en se cramponnant à l'argument que son partenaire lui tendait.

— Nous n'en devons pas moins expier nos torts, messieurs, hasarda M. Chauffroy, qui avait le vin triste.

— Il est bien temps!

— Bien temps!... bien temps!... Voudriez-vous pas qu'on expiât ses fautes avant de les avoir commises ?

— Ce ne serait déjà pas tant maladroit, reprit M. Natta qui avait le vin gai. Cette façon de garder la faute pour la bonne bouche me conviendrait absolument.

— Vous n'êtes pas sérieux, mon cher, reprit M. Chauffroy scandalisé.

— Ah çà ! voyons... s'écria M. Natta, que l'impatience commençait à gagner, seriez-vous par hasard disposé à renoncer à nos parties quotidiennes ? »

Cette question provoqua une telle tempête de protestations indignées, que les garçons se précipitèrent, effarés, dans le cabinet des roses où les convives étaient réunis, pour leur porter secours si besoin était.

« Cette indignation me rassure et me console, reprit M. Natta. Chauffroy, dites-nous où vous voulez en venir.

— Il me semble que nous devons à nos défuntes un témoignage de repentir.

— Il a toujours des idées de l'autre monde, ce diable de Chauffroy. Eh bien ! après, mon ami ?

— Et je serais d'avis de commencer une cagnotte.

— Une cagnotte ? Pourquoi ?

— Afin de faire dire des prières pour le repos de nos quatre épouses.

— Faisons toujours la cagnotte, dit M. Natta avec un sourire qui n'eût pas déparé le visage blême de Méphisto.

— C'est cela, reprit M. Josselin.

— Nous verrons plus tard comment l'employer, ajouta M. Deshouliers.

— Garçon ! cria M. Natta, desservez et donnez-nous des dominos. »

On réunit ce soir-là 4 fr. 35 pour les défuntes... et la cagnotte en resta là.

Pour moi, je l'avoue, je serais fort surpris, quelle que soit ma foi dans la clémence divine, si le Maître, à l'heure du jugement, se contente de l'excuse improvisée par le couple Natta-Deshouliers :

« Tout ça, c'est la faute aux dominos ! »

LE

CHEVALIER BEAU-TEMPS

PRÉFACE

D'ALEXANDRE DUMAS FILS

—

Mon cher Quatrelles,

Je viens de lire votre nouvelle LE CHEVALIER BEAU-TEMPS. *Elle est charmante, toute amitié à part. J'y ai retrouvé cette histoire éternelle, vieille comme hier, jeune comme demain, des premières amours qui naissent si facilement, qui meurent si vite et qui tuent quelquefois, en passant, pour avoir des compagnons de route.*

Ce qui est admirable dans ces romans de l'amour, c'est que le lecteur ne demande nul compte à l'objet aimé de sa valeur réelle. Que l'héroïne soit une grande dame, une grisette, une vierge, une courtisane, qu'importe? pourvu qu'elle soit aimée et qu'elle aime!

Amantes immortelles, Juliette, Virginie, Manon, Clarisse, Héloïse, quelles émotions vous nous avez données! quel mal vous nous avez fait! Comme vous nous avez entraînés derrière vous à la poursuite de cet idéal qui vous attirait vous-mêmes, semblables à ces feux follets qui emportent vers les précipices, en les faisant trébucher dans les tombes des cimetières, les voyageurs attardés! Quelles grâces, quelle vraisemblance vous avez prêtées à l'impossible, avant de venir fatalement, au dernier mot du poème, vous casser la tête contre la réalité! Dormez en paix, ou plutôt vivez en paix dans la mémoire des hommes, car le génie a soufflé en vous et il ne vous a tuées que pour vous ressusciter à tout jamais. Tant qu'il y aura une jeunesse sur la terre, elle voudra vous connaître, elle vous glorifiera et pleurera sur vous. Cependant ne comptez plus beaucoup sur des recrues nouvelles. L'amour romanesque s'en va, la raison nous envahit, la vérité s'impose. Nous ne voudrons bientôt plus mourir pour des chimères, nous ne voudrons plus courir après des spectres. Adieu, beaux contes de fées de la vingtième année; nous vous écouterons encore avec une larme dans les yeux; nous vous regretterons, mais nous ne vous croirons plus. Vendons la cage, l'oiseau bleu est mort; l'ogre l'a fait rôtir et le loup l'a mangé.

Permettez-moi pourtant aujourd'hui, mesdames et mesdemoiselles, de vous faire faire connaissance avec le chevalier Beau-Temps! un de vos derniers fidèles! Il va vous raconter son histoire! Vous verrez comme elle est simple et touchante! Vrai, j'ai pleuré, moi qui vous parle. A ce récit, j'ai vu repasser devant mes yeux tout ce que je ne reverrai plus que dans mes souvenirs : ma chambre de garçon, le portier confident, un soleil qui ne se levait que pour moi, ma gaieté, ma confiance, mon orgueil, ma candeur, ma chère bêtise enfin, qui me faisait dire : « Tous les hommes se ressemblent! Il n'y a que moi qui suis autrement! » Nous jetions l'amour par les fenêtres avec une prodigalité royale! Quels princes nous étions! Notre couronne est tombée et les cheveux avec. Passez, jeunes filles, passez.

C'est toi, Manon Lescaut, c'est toi, ma belle amie, que je charge de présenter ce bon jeune homme à tes grandes camarades d'éternité. Il n'y a plus de préjugés là où vous êtes maintenant. Toutes mortes par l'amour et pour l'amour, vous vous fréquentez toutes, sans distinction de naissance et de rang. Vous voilà toutes désormais de la même famille.

Ce doit être charmant, Juliette faisant ses confidences à Manon! Virginie consolant Clarisse! Lovelace est-il pardonné? Saint-Preux

commence-t-il à rire un peu? Comme Werther et Paul doivent se comprendre! Ces héros ne se trompent pas d'héroïne, n'est-ce pas? Roméo n'escalade pas le balcon de Desdémone, et Paul ne te porte pas au-dessus des torrents? Vous avez bien tous là-haut ce que vous rêviez ici-bas. Enfin vous êtes heureux! Eh bien, ma chère Manon, profites-en pour présenter mon chevalier, petit-fils de des Grieux. Il est un peu ton parent, de la main gauche; il est digne d'entrer, dignus est intrare. *Il a cru* que c'était arrivé, *comme nous disons sur la terre. Il en est mort, tout bonnement, et très philosophiquement, ma foi! Il a écrit, avant de mourir, à sa Marcelle, une lettre qui est un petit chef-d'œuvre. Il lui conseille de ne pas se déranger pour venir au cimetière, si c'est l'heure de sa répétition. Oh! il la connaît bien! Je parierais, moi, qu'elle a voulu y aller, — mais qu'elle n'a pas pu. Les matinées sont si courtes!*

Cette Marcelle est une espèce d'actrice d'un théâtre quelconque. Tu me diras que la position n'y fait rien; je suis de ton avis. Il l'aime, voilà le fait, et il en meurt, voilà tout. Certes, tu n'étais pas une vertu; mais, sans compliments, tu avais un autre cœur que cette gaillarde-là. Et puis c'était toi qui mourais, tu donnais ce bon exemple. Aujourd'hui l'homme abdique, il n'en peut plus; c'est lui qui meurt.

La femme triomphe sur toute la ligne, et l'autel de Vénus, de la Vénus populaire, fume du matin au soir. Ses prêtresses ont un uniforme particulier, savais-tu cela? On les reconnaît tout de suite. Elles ont les yeux peints en noir, les lèvres peintes en rouge, la face peinte en blanc, les joues peintes en rose et les cheveux peints en jaune. On les recrute partout, dans les magasins, dans les pensionnats, dans les rues, dans les salons, à la Morgue. Il y a là des créatures qui sont mortes du temps de Charlemagne et qui ont l'air d'avoir quinze ans. C'est l'électricité qui leur prête le mouvement et l'apparence de la vie. Plus d'âme, plus d'âme du tout. On prend ça dans ses mains sans ôter ses gants, bien entendu; on sent le froid à travers et les mains glissent comme sur de l'argile émaillée.

Cela ne s'arrêtera pas là, dit-on. Un grand astrologue affirme que l'humanité ne sera bientôt plus qu'une mascarade universelle conduite par un Musard gigantesque, éclairée par un bûcher colossal, où les générations nouvelles viendront jeter, en hurlant, toutes les poésies, toutes les sciences, toutes les grandeurs, toutes les convictions, toutes les lois, toutes les consciences, tous les efforts, tout le génie des siècles antérieurs. Il y aura tant à jeter au feu, que les larmes et le sang répandus par les victimes,

les apôtres et les martyrs du bien, et recueillis jusqu'à ce jour par l'espérance et la pitié de l'histoire, ne pourront pas éteindre les flammes et que le soleil en sera brûlé. Nous ne trouverons de fraîcheur, dit ce méchant prophète, qu'à l'ombre de l'unique statue de Rigolboche, plus grande que Babel, plantée sur les Carpathes, tandis que, du haut des montagnes Rocheuses, une Thérésa de cent mille coudées, bénissant ce vacarme effroyable, chantera jusque dans les cieux l'hymne de la matière et les psaumes du néant.

Voilà ce qu'on promet ; je t'en fais part à la hâte, puisque j'ai, grâce à ce petit livre, une occasion de correspondre avec toi. Ceci doit t'intéresser, ma chère Manon, car c'est toi qui chez nous as fait souche de ces dames. Tu es bien un peu responsable ; et moi, je ne sais pas trop si l'on ne m'accusera pas de complicité. J'ai Marguerite Gauthier sur la conscience ; mais je t'avertis qu'au jour du jugement, je crierai de toutes mes forces : C'est Manon qui a commencé.

J'espère, entre nous, que les choses n'iront pas aussi mal qu'on le pense. Je puis même t'annoncer (maintenant que ta position est faite et que tu n'as plus rien à craindre) que ces dames ont fait leur temps. Elles auront eu leur règne, comme toutes les folies humaines,

comme les Coucous, la Terreur et la Loterie; mais elles disparaîtront au premier rayon du jour et au premier cri de l'alouette. Je crois même que le chevalier Beau-Temps sera le dernier blanc que ces négresses teintes auront dévoré. Raison de plus pour que tu le patronnes, il n'a que juste le temps de se faire admettre. Aujourd'hui il est encore un innocent, demain il ne serait peut-être qu'un imbécile. On ne sait jamais bien ce qu'on deviendra, quand on aime dans de certains endroits.

Adieu, ma chère Manon ; tous mes respects à Virginie et tous mes hommages à Charlotte.

A. DUMAS FILS.

A Monsieur Alain Quatrelles, à Josselin

(Morbihan)

Paris, juillet 18...

Cher frère,

Je suis installé rue d'Enfer dans le petit appartement que nous avons découvert ensemble ; c'est là que tu m'écriras à l'avenir. Les ouvriers ont touché à tout, et tu ne reconnaîtrais plus le triste logis où l'on venait de mourir. Le soleil a repris ses habitudes familières ; le Luxembourg m'envoie des nuées d'oiseaux qui, jusque dans ma chambre, picorent les miettes de mon pain. Mes faïences, mes armes sont rivées au mur, mes livres sont en place ; et tout cela pour longtemps, je l'espère. La mort n'a plus rien à voir ici.

J'allais même oublier, comme tout le monde, le locataire que j'ai remplacé, lorsqu'un ouvrier, en collant du papier dans le fond d'une armoire, a trouvé les lettres ci-jointes qui sont presque toutes du pauvre défunt. Personne ne venait plus le voir ; on ne lui connaissait ni

parents, ni amis ; je ne savais donc à qui remettre cette correspondance. Je l'ai lue et je te l'envoie. Elle te touchera comme elle m'a touché. Tu me la rendras quand j'irai te voir aux vacances.

Donne un bon baiser à notre mère et porte-le en compte.

A toi.
Jean Quatrelles.

Si tu y penses, rappelle-moi au souvenir de Geneviève, mais ne lui confie pas mon envoi. On rend les filles orgueilleuses et féroces, quand on a l'imprudence de leur laisser voir tout ce qu'un homme peut souffrir par elles sans les moins aimer pour cela.

LE CHEVALIER BEAU-TEMPS

I

Je vous prie de vous trouver au train d'Enghien à trois heures.

MARCELLE.

II

Je suis en voiture, viens.

MARCELLE.

III

Mon pauvre cher,

Que c'est triste de ne pas te voir ! Que c'est long les journées ! Que c'est long les nuits ! Aussi, demain samedi, si tu le peux, prends le train de neuf heures ; je serai à la gare à t'attendre. Je t'embrasse, et encore, et toujours. Voici des violettes ; elles ne sont pas jolies, mais ce sont les premières.

M.

IV

Se trouver à trois heures au chemin de fer. Si je n'y suis pas, attendre.

La pauvre MARCELLE.

V

Que c'est donc triste de se quitter !

Je suis un peu malade ce matin. J'ai mal dormi. Qu'il a été long le chemin hier sans toi ! C'est si près, Enghien, quand tu es avec moi !

Comme tu as été mignon hier ! As-tu pensé à moi hier soir ? Comme il faisait beau dans *ton* jardin ! On est bien mal en chemin de fer pour écrire. Je puis toujours te dire que je t'aime beaucoup, quoique tu le saches bien.

Je voudrais sentir tes lèvres, tenir tes mains ! Il me semble que je ne vais pas te voir aujourd'hui. C'est absurde, puisque je t'aime et que « vous me trouvez très agréable ». Mon Dieu ! que je t'aime !

MARCELLE.

Je t'envoie toutes les fleurs du jardin.

VI

16 novembre.

J'ai fait ce matin une découverte incroyable. Sais-tu bien qu'il y aura demain six mois que dure notre roman ? Moi qui croyais n'en être encore qu'au premier chapitre !

Je n'écris pas cette lettre pour que tu la lises ; je ne sais pas pourquoi je te l'envoie. Arrivé à cette première étape, j'éprouve le besoin de savourer ce court passé dans lequel est entassé tout le bonheur de ma vie. C'est l'inventaire de mes joies que je veux dresser ici ; tu les connais de reste, puisqu'elles me viennent toutes de toi. Ne lis donc ces lignes que si tu n'as rien de mieux à faire ; en réalité, c'est à moi-même que je les adresse.

Je te parlai pour la première fois le 17 mai. On jouait *la Folle d'Athènes*. Je n'avais pas encore abordé le théâtre ; aussi, blotti derrière

un portant, je tremblais à faire pitié. Comme on ne savait pas si le public accueillerait bien mon ouvrage, personne ne m'adressait la parole. Des sonorités sauvages ou ridicules m'arrivaient de la scène et de l'orchestre. Pendant que mon opéra se jouait, j'en entendais un autre cent fois préférable, que je me maudissais de n'avoir pas écrit. Mes yeux ne rencontraient que des décors mal assujettis, des costumes absurdes ; mes oreilles n'entendaient que des sons criards, des mélodies vulgaires ; j'en étais venu à trouver absurde que le public ne sifflât pas, et à désirer la chute du rideau avant la fin de l'épreuve.

C'est alors que je te vis.

Mon cœur trouva moyen, je ne sais comment, de battre plus fort, non qu'il fût à toi déjà, mais parce que j'avais plus honte encore de mon œuvre depuis que je te voyais l'écouter. Je ne t'avais jamais aperçue que de la salle, et de près tu me parus bien plus belle ! Et puis, je savais quelle grande artiste tu es ; aussi je ne tardai pas à oublier tout ce qui n'était pas toi. Pour moi, tu personnifiais le public, et si je t'avais vue donner le moindre signe d'improbation, je me serais certainement élancé sur la scène en criant : « Baissez le rideau, baissez le rideau! »

Tu tenais du bout des doigts le battant d'une des portes du décor ; tu l'écartais légèrement

pour mieux entendre et voir. Tu écoutas d'abord avec intérêt, puis l'émotion te gagna. Quand X... voulut te parler, tu le repoussas très rudement. Combien j'étais reconnaissant de l'intérêt avec lequel tu écoutais ma musique, et comme je la trouvais mieux depuis qu'elle te plaisait ! Quand le rideau tomba, tu te mis à applaudir, et moi, j'attribuais naïvement au choc de tes deux mains mignonnes tout le bruit des applaudissements. J'avais oublié la salle aussi bien que la scène, et te voyant battre des mains, j'allais en faire autant, ne sachant plus de qui était l'ouvrage qu'on venait de représenter.

Lorely allait rentrer dans la coulisse par cette même porte auprès de laquelle tu te tenais ; je me le rappelai à temps, sans quoi tu eusses été blessée. Je m'élançai et te pris dans mes bras pour te préserver. Je vis alors tes yeux remplis de larmes. Lorely poussa brusquement les battants de la porte et, nous voyant enlacés, ne put retenir un éclat de rire.

« A merveille !... je vois, cher monsieur Olivier, que les premières ne vous font pas perdre la tête. Quant à toi, Marcelle, tu as bien vite tourné du côté du soleil levant. »

Tu te dégageas, tu me remercias, et je te saluai.

Quand Lorely sut que nous ne nous connaissions pas, il nous présenta l'un à l'autre.

« Marcelle, monsieur est l'auteur de *la Folle d'Athènes,* un apprenti triomphateur. Monsieur Olivier, la dame qve vous tenez dans vos bras est M^lle^ Marcelle, une victorieuse de cinquième année. Embrassez-vous, et puisse cette connaissance, ébauchée un jour de triomphe, se perpétuer de la même façon. »

Tu me tendis la joue. J'allais en profiter quand on m'entoura, et je fus entraîné.

Le lendemain, je te revis au théâtre. Tu me demandas un rôle et cela me flatta énormément. Je mourais d'envie de te parler de ce baiser offert la veille et que je n'avais pas pris, mais je n'osai pas. On devient si poltron quand on aime ! J'avais cependant construit tout le jour des phrases d'un effet sûr, dont je compris fort heureusement tout le ridicule au moment de les prononcer. Il est certain que si tu n'avais pas été toi-même sur la pente de m'aimer, tu aurais fait allusion à ma déconvenue. Il n'en fut pas dit un mot. Tu me fis remarquer que tu jouais dans la seconde pièce, que nous avions chance de nous voir trois fois par semaine, et tu insistas pour que je vinsse régulièrement.

Je ne dormis pas cette nuit-là. L'idée que tu pourrais m'aimer ne me vint pas. Cependant mon cœur se détachait de moi pour aller vers toi avec une rapidité qui me donnait le vertige.

Pendant quelques heures, je m'abandonnai à ce courant de tendresse et je le sentais qui m'emportait... qui m'emportait... si fort, si vite, si loin, que la peur me prit. L'analyse que je fis de la situation n'était pas de nature à me rassurer. Il ne m'était pas permis de me faire illusion sur mes mérites ; ma vie plus que modeste était remplie par un travail duquel dépendaient mes maigres ressources ; je me rappelai avec tristesse ce que j'avais entendu dire autrefois sur ton genre de vie, sur tes relations avec B... Il n'en fallait pas tant pour me déterminer : je pris bravement le parti de la fuite. Huit jours se passèrent sans que je remisse les pieds au théâtre. Je les ai assez regrettés depuis, ces jours-là ! Lorely, que je rencontrai, parut froissé de ne pas m'avoir revu. Il me dit que tous ceux qui jouaient dans ma pièce s'étonnaient de mon indifférence. Je ne lui parlai de toi qu'après bien des hésitations.

« Est-ce qu'on sait jamais comment elle va ? C'est un Fantasio en jupon, gai et charmant par aventure, triste et insupportable sans qu'on sache pourquoi. En ce moment, par exemple, elle ne quitte plus sa loge que pour entrer en scène ; à peine est-elle libre qu'elle s'y renferme de nouveau. Depuis cinq ou six jours, elle ne parle plus à personne et joue en dépit du bon sens. Il suffit que son perroquet soit malade

ou que B... lui porte sur les nerfs. Cela passera tout d'un coup. Venez ce soir au théâtre ou je me fâcherai. »

Je promis à Lorely d'aller le voir et je te vis.

Tu ne me parlas pas d'abord. Chaque fois que j'allais vers toi, tu t'éloignais. Je remarquai cependant que tu ne remontais pas dans ta loge. Un moment vint où nous nous trouvâmes seuls dans les coulisses de droite. Tu t'approchas de moi et me dis avec un peu d'humeur :

« Qu'êtes-vous donc devenu depuis huit jours ? C'est miracle, vraiment, de vous voir. Si vous tenez toujours ainsi vos promesses, je ne vous en fais pas mon compliment. »

Et comme j'allais m'excuser :

« Que faisiez-vous hier soir à minuit ? J'ai passé sous vos fenêtres et n'y ai pas vu de lumière.

— Comment !... vous savez où sont mes fenêtres ?

— Ce n'a pas été sans peine que je l'ai su. A l'avenir, quand je vous dirai de venir, j'entends que vous veniez et que vous ne vous fassiez plus désirer... (et tu ajoutas en souriant) comme si vous en valiez la peine. Je vous suis donc bien indifférente ?

— Et qui vous dit que je ne cherche pas à fuir un sentiment tout opposé dont je comprends... ?

— Ne me dites pas de ces choses-là, vous devez savoir que je ne puis pas les entendre. »

Tu me fermas la bouche avec trois brins de rose que tu me laissas. Puis tu entras en scène.

Depuis ce jour-là, que d'heures bénies !

Tu te rappelles nos courses furtives, le soir, à la sortie du théâtre, et les chemins insensés que nous prenions au grand déplaisir des cochers ; nos promenades à travers les bois, précédées ou suivies de dînettes à mourir de faim et de rire ; ton refus de visiter mon appartement de garçon, et la trouvaille que je fis alors d'une chambre bien blanche dans un hôtel de Ville-d'Avray, et les féeries que nous y avons improvisées. Tout était, pour toi, le prétexte d'une joie, d'une surprise... ou d'un éclat de rire : le pain de campagne auquel tu trouvais une saveur de noisette, le vin du cru que tu sablais en te cramponnant à la table, les sentiers où nous trouvions des fleurs qui ne poussaient que pour nous, nos désappointements, nos colères, lorsque, au retour, quelque maladroit se permettait d'entrer dans notre compartiment. Avons-nous ri devant les deux images qui embellissaient notre sanctuaire : « L'amour fait passer le temps ; le temps fait passer l'amour ! » Et quelle fête le jour où je t'ai présenté Don Carlos ! La connaissance fut bientôt faite. Dès qu'il te vit, il fut à toi et

posa ses grosses pattes sur tes épaules, ce qui te fit quelque peu chanceler. L'as-tu assez gâté, depuis ! Et notre station à la gare de Nanterre, sous une pluie de fleurs d'acacias ; et le beau temps qu'il faisait toujours quand nous nous voyions, coïncidence heureuse qui m'a valu le nom de : « Chevalier Beau-Temps » ; et notre dîner à Ville-d'Avray avec Lucile ! Pendant qu'elle écrivait une lettre que je devais emporter et mettre à la poste en arrivant à Paris, nous nous étions accoudés sur la balustrade de la fenêtre ; ta tête était appuyée sur mon épaule et de temps en temps le vent du soir faisait courir tes cheveux sur mon cou, ce qui me donnait des frissons adorables, quoique douloureux. Tu regardais l'étang tout rempli d'herbes, sur lequel la lune émiettait ses rayons. J'y penserai en mourant, à cette soirée-là. Et nos repas frauduleux chez toi, alors que M. B... était je ne sais où ; nos transes alors qu'une sonnette tintait dans le quartier ; nos grands travaux de jardinage et les beaux bouquets que j'emportais ; on me les enviait tout le long du chemin. Et ce baiser d'il y a quelques jours, sous un rayon de lune, dans ton jardin, près de ce rosier-noisette ; ce baiser qui dura assez longtemps pour que le dernier train fût parti quand j'arrivai à la gare, ce qui m'obligea de revenir à pied jusqu'à Puteaux ! Je fis le reste

du chemin dans une voiture de maraîcher qui s'en allait au pas à la Halle. Tu n'as jamais su cela ; je ne m'en suis pas vanté, de peur de voir rogner une seconde aux baisers de l'avenir.

Maintenant que les dernières feuilles sont tombées, il faut dire au revoir à tout cela; tes répétitions vont absorber tes journées, et tu ne seras plus libre le soir. Et puis les succès vont revenir, qui effaceront tous ces souvenirs.

Oublie ces dernières lignes, elles sont impies et je m'en veux de les avoir écrites. Il faut me pardonner, mais j'ai peur. C'est que je suis encore à me demander comment Dieu a permis que je fusse si heureux.

Bah! je vais, l'hiver durant, ruminer mes chers souvenirs, et quand reviendront les feuilles nouvelles, elles nous ramèneront de nouvelles amours. Après tout, s'il fallait en mourir de cet amour-là, j'en mourrais, et voilà tout!

Après-demain, je t'attendrai à la gare...

OLIVIER.

VII

Ma bonne chérie,

Qu'es-tu devenue hier au soir ? Tu devais être au n° 9, mais la loge était vide. Le n° 7 était grillé de telle sorte qu'il était impossible de rien distinguer au fond de ce cloître. Y étais-tu ? Je ne le crois pas, tu te serais montrée une seconde. Je suis resté à l'entrée de l'orchestre pendant « *la Carmélite* » et le premier acte du « *Mariage sans conséquence* ». Je suis allé dans le couloir, pensant que, fatiguée, tu sortirais peut-être ; rien. J'ai cherché dans toutes les autres loges ; rien. Je suis resté jusqu'à la fin sans en être récompensé.

Cela me tourmente beaucoup de penser que tu pourrais être souffrante sans que j'en pusse rien savoir. Je veux absolument croire que tu vas bien. Je vais m'appliquer, pendant nos vacances, à me bien porter, pour redevenir joli,

joli ; car il paraît que je suis moins *beau* de jour en jour, si je te crois.

Soigne-toi bien, chère aimée ; je ne veux pas te voir pendant huit ou dix jours. Oublie-moi, mais tâche que ce soit au profit de ton rôle seulement, et n'en prends pas l'habitude. Enfin, pendant cette longue semaine, fais comme moi, ne pense qu'à Marcelle.

OLIVIER.

Je voudrais t'écrire des volumes, mais tu m'as recommandé de n'en rien faire.

VIII

Je n'ai pas de bonheur : on ne jouera pas demain la pièce que tu voulais voir. Écris-moi si quelque autre spectacle te fait envie, et je ferai en sorte de te satisfaire. A moins que notre chambre de Ville-d'Avray, le coin du feu et une aimable sagesse (*ab libitum*) ne te sourient davantage. J'exécuterai les ordres de mon cher despote.

Vos fleurs me tournent la tête ; elles savent de qui tenir.

Un baiser pour moi au favori à quatre pattes ; un souvenir au jardin. A vous tout ce que j'ai de bon dans l'âme !

OLIVIER.

IX

Novembre.

Cher beau pays de Ville-d'Avray,

Laisse-moi te dire merci pour tout le bonheur que j'ai trouvé chez toi; tu m'as toujours souri, et, quoi qu'il advienne, sois béni pour le passé! Nous ne nous verrons plus guère : voilà l'hiver. Je pense à toi à chaque heure du jour.

Je ne savais pas ce que c'était que d'être heureux, j'apprendrai de même à connaître la douleur; mais je conserverai intact et pur, jusqu'à la fin, le souvenir des beaux jours dont tu as été le témoin.

Permets, cher et bon pays, que je te fasse mes confidences. A qui les ferai-je si ce n'est à toi?

Je voudrais écrire à ta chère Ève, beau paradis, et je n'ose pas. Tu ne saurais croire combien cela devient difficile de lui écrire. Elle me

trouble à me faire trembler. Je pars le cœur plein d'amour, la tête pleine de gaieté; quand j'arrive, elle me déconcerte; je ne fais, je ne dis que des sottises. Je t'écris pour que tu lui parles et que tu lui expliques dans quel état je suis. Plaide bien ma cause, cher paradis.

J'ai essayé de lui écrire, et jamais ma plume n'a autant pesé entre mes doigts. Je ne sais que lui dire combien je l'aime; quand il faut tracer toute autre idée que celle-là, je n'y suis plus. — Je vais lui écrire gaiement, me dis-je; et j'y renonce : une lettre gaie l'a fâchée. — Je vais lui écrire que je l'aime, et pour cela ma plume va courir la poste; prends garde, elle ne veut pas être trop aimée. — Je vais alors lui dire ce qui m'attriste; défie-toi, garçon, elle ne veut pas de tristesse. — Je ne vais pas lui écrire du tout, quoiqu'il m'en coûte; ne fais pas cela, elle veut qu'on lui écrive; elle te l'a dit.

Cher paradis, que faut-il que je fasse? Écrire, et n'être ni gai, ni mélancolique, ni aimant, ni banal, ni...

Il faut que je te prenne pour arbitre, mon cher paradis. Il paraît que j'ai dit, il y a trois semaines, alors qu'elle arrivait à midi à un rendez-vous donné pour neuf heures : « Je vous ai attendue trois heures. » — Toi qui me connais, toi qui as vu notre vie, toi qui m'as entendu et n'as rien oublié, qu'aurais-tu compris? Ceci

assurément : « Je vous ai attendue trois heures, chère adorée ; dites-moi vite qu'il n'est rien survenu qui vous puisse contrarier, et tout est pour le mieux. Quelque longue qu'ait été l'attente, quand je vous ai vue, que vous m'avez souri, nul ne peut être aussi heureux que moi. »

Eh bien, figure-toi qu'elle m'a encore reproché ces six mots ce matin. Elle m'a dit, le cher bourreau : « Depuis cette phrase je vois en vous un révolté. »

Le singulier révolté ! Dis, Ville-d'Avray, qu'en penses-tu ? J'entonnais, à ce qu'il paraît, une *Marseillaise* prohibée, la *Marseillaise* des caniches.

Dis-lui, quand tu la verras, que je ne me croyais pas si coupable. Je ne me suis pas défendu, parce que je ne pouvais pas croire à de sérieux reproches, me sentant si complètement innocent. Sois mon avocat, bon paradis ; réunissez tous vos efforts, grands arbres, chambrette aux rideaux blancs, jardin fleuri ; dites-lui que lorsqu'on aime comme j'aime, on ne « grogne » pas pour une attente de trois heures, surtout lorsqu'on se sent aimé. Car elle m'aime, n'est-ce pas ?

Il faut que je te conte ce qui s'est passé ce matin. Mais, pour l'amour du ciel, ne lui dis pas que je t'en ai parlé, elle ne me le pardonnerait

pas. Elle m'a permis de me confesser; elle m'a ordonné de venir à elle quand j'ai quelque chose sur le cœur; eh bien, cher pays, sois mon confessionnal. Seulement, si je commets quelque gaucherie, toi qui sais bien que je l'aime et ne puis vouloir lui rien dire qui la froisse, étouffe ma voix, n'est-ce pas?

Elle m'a fait beaucoup de peine ce matin, et, vois ce que c'est, si elle arrivait (comme mon cœur bat à cette pensée!), je ne saurais plus ni ce qu'elle a fait ni ce qu'elle a dit; je baiserais sa semelle comme une patène.

Elle m'avait ordonné de l'attendre au premier étage, chez Bignon. Je n'avais pas osé entrer et j'allais et venais sur le trottoir, du boulevard au magasin de mercerie. — « Si elle ne venait pas? si elle s'en allait? quelle figure ferais-je? Je ne monterai pas qu'elle ne soit arrivée, » m'étais-je dit. Je pensai à quelque répétition avancée, à quelque incident indépendant de sa volonté.

La voiture approche. Je la vois pimpante, jolie, rayonnante. Ces toilettes-là me font atrocement peur. — « Monte, » me dit-elle en ouvrant la portière. Puis aussitôt : « Je ne veux pas de vous aujourd'hui. » Et de dire au cocher : « Allez où je vous ai dit. »

Tu comprends, beau paradis, que j'étais un peu ébahi... et triste! triste!

« Qu'est-ce que tu as? Est-ce que tu vas prendre un air grognon ? »

Mon cœur était prêt à répondre : « J'ai, douce aimée, que je vivais de l'espoir de passer une heure près de vous et que cet espoir s'envole. Il est impossible que vous ne compreniez pas mon désappointement, et vous ne pouvez pas m'en vouloir, surtout lorsque je ne vous dis pas un mot de reproche.

— Pourquoi n'as-tu pas cherché à me voir?

— Chère aimée, j'ai cherché à vous voir, puisque je vous ai attendue à la gare hier soir et hier matin. »

Et voilà que la chère adorée m'accuse de lui chercher querelle. Tu ne peux pas le croire, et cela est. Moi, lui chercher querelle, grand Dieu!

« Tu choisis mal ton moment pour me déplaire. »

Elle m'a lancé ce coup dans le cœur, et après une menace sourde... que j'ai oubliée, elle m'a donné une commission à faire. La voiture s'est arrêtée devant un grand hôtel; elle est descendue.

« C'est là que tu déjeunes? ai-je dit timidement.

— Oui, adieu.

— Quand nous reverrons-nous?

— Je ne sais... je te le ferai dire. »

Et ce fut tout. Pas un mot de regret, pas une bonne parole.

Tu crois peut-être que je lui en veux? Non, je l'adore, j'en suis fou plus que jamais. Tu penses qu'elle aurait pu me dire : « J'ai une lecture à entendre ce matin; je n'ai pas pu disposer d'une autre heure, et je t'ai sacrifié, parce que je sais que je puis te donner une belle revanche, et nous l'aurons... » quitte à ne pas me la donner.

Je ne m'en suis pas dit si long. En me rappelant qu'elle m'avait laissé des ordres à exécuter, j'ai été soulagé, et je me suis hâté de les accomplir.

Ne l'accuse pas, Ville-d'Avray. Notre amour traverse une période critique. Il a franchi bien des obstacles, il triomphera encore. Elle comprendra, la chère adorée, que ce n'est pas ma faute si je remplis souvent ce triste rôle d'amoureux transi. En tête-à-tête, sous nos chers rideaux blancs, ou à l'ombre de tes arbres, je ne suis pas ainsi; mais dans un fiacre qui nous emporte et la conduit je ne sais où, au reçu d'une désillusion, je ne puis pas sourire. Mais elle est bonne, quoiqu'elle soutienne le contraire, et, ces éclairs de méchanceté passés, elle comprend.

Quand tu la verras, dis-lui bien qu'elle est aimée sans réserve, que chacun de ses coups

de griffes peut me faire froncer le sourcil, mais que j'aime jusqu'à mes blessures. Dis-lui aussi que j'ai cru devoir respecter ces quinze jours qui la séparent de la « première ». Si je n'écoutais que mon cœur et que ma tête, on me verrait errer jusqu'au milieu de la scène alors qu'elle répète. Si elle tolère les aventures, je ne les crains pas; la seule qui me fasse trembler, c'est de lui déplaire, et c'est précisément pourquoi je tremble.

Au revoir, beau paradis. Parlez-lui de moi; j'en ai grand besoin en ce moment. Sa maison de Ville-d'Avray n'est plus abordable. Un nouveau serviteur y est installé, et on m'a dit que B... l'ayant choisi, il ne faut pas mettre ce cerbère dans la confidence. Toutes les portes se ferment; le théâtre va achever l'œuvre.

Eh non, bêta! puisqu'elle t'aime, tout s'ouvrira. Laisse passer ces quelques mauvais jours, et surtout ne lui romps pas la tête avec tes jérémiades.

Il me semble que je t'entends me dire, bon Ville-d'Avray : « Elle t'aime, tu l'aimes, rendez-vous heureux l'un l'autre; » et tu dois être la vérité comme tu as été le bonheur.

OLIVIER.

Lundi, 1 heure.

X

Que s'est-il passé? je n'y comprends absolument rien. Avez-vous voulu me punir d'être parti? Je ne veux pas le croire, puisqu'en allant à Lyon je n'avais qu'un but : vous faire donner le rôle que vous m'avez demandé. Votre « amie », votre Lucile est-elle chez vous à la campagne? A-t-elle questionné vos domestiques? Vos secrets ont-ils été de la cuisine à l'antichambre et de l'antichambre au boudoir? Subissez-vous l'influence de tout cela? Êtes-vous souffrante? Voilà ce que je redoute. Le reste!... nous verrons bien.

Je ne m'explique pas que vous ne puissiez pas écrire deux lignes. Vous êtes seule presque toute la journée (me dites-vous); il me semble que je vous écrirais sous le couteau de la guillotine sans que le bourreau s'en doutât. Je sais bien qu'il vaudrait mieux penser aux lettres que j'ai reçues qu'à celles que je ne re-

çois pas. Je pense aux unes et je regrette les autres.

Je vous laisse souffrante, triste et effrayée; vos paroles ont l'air de présages; elles paraissent masquer des pensées que vous ne pouvez pas me dire; de longs jours s'écoulent sans que j'entende parler de vous.

Je laisse tout pour vous attendre; ma vie se passe dans les gares, je ne sais où.

Toutes les heures, je rentre chez moi en quête de lettres; rien. Vous ririez bien si vous saviez tous ces petits détails dont ma vie est faite et qui, tous, se rapportent à vous.

Ce matin je rencontre un commissionnaire au coin de la rue de Tournon et de la rue de Vaugirard. Il tenait un magnifique bouquet de roses.

« Vous venez de la place du Nord?

— Oui, monsieur.

— Ce bouquet vient d'Enghien?

— Cela se peut, monsieur.

— Alors, ce bouquet est pour moi.

— Je ne le crois pas. Je vais le porter rue des Feuillantines. Il m'a été confié par un monsieur pour M^me^ X., et vous ne me faites pas l'effet d'être M^me^ X. »

Je me suis empressé d'oublier le nom de la dame.

J'aurais des volumes à vous écrire, mais vous

n'êtes plus *agréable* du tout. Donc, c'est dit : je ne vous aimerai plus à partir de la semaine prochaine. Comme je vais t'aimer jusque-là, par exemple! Je sens bien, au mal que vous me faites, que le jour de te désaimer n'est pas encore arrivé.

Ton bouquet embaume comme si tu m'aimais encore. Je dis « ton bouquet », peut-être ne vient-il pas de toi. On m'a dit : « C'est un *monsieur* qui l'a apporté. — Vous voulez dire un commissionnaire? — Non, *un monsieur*. » Quel est cet homme bien mis qui porte tes bouquets?

Il me semble que je reconnais tes roses, cependant. Les roses couleur de chair se fanent les premières; les rouges perdent leurs feuilles sans se faner; les blanches noircissent sans s'effeuiller. Comme tu riras si ce bouquet n'est pas de toi! Figure-toi que toute lettre, tout bouquet, qui passent et ne sont pas pour moi, il me semble qu'on me les vole.

Je t'ai promis d'être court; en voilà assez. Mes compliments à Lucile. A-t-elle reçu des nouvelles de son Georges? Et Don Carlos?

Comme il est difficile de s'arrêter!

OLIVIER.

XI

Qu'est-ce que cela veut dire? Ce ne peut être que le résultat d'un malentendu. Je sais que vous vous portez bien; j'ai vu de vos convives. Vous me quittez dimanche plus aimante que jamais, et puis sept jours se passent sans nouvelles. C'est la première fois que cela arrive. Il est une phrase de vous qui me sonne aux oreilles comme une fanfare.

« Avec cela qu'il est facile de dire aux gens qu'on ne les aime plus! »

Si c'est cela qui vous arrête, pour Dieu, dites-le. Écrivez-moi simplement : Adieu. Vous n'entendrez plus parler de moi; je le promets. Je vous garderai une éternelle reconnaissance pour le passé, et si je souffre, vous n'en saurez rien. Je ne vous ennuierai pas, vous pouvez en être certaine. Si c'est un jeu, il est par trop cruel; finissez-le, je vous en supplie.

Il est impossible que vous n'ayez pas trouvé

le moyen de m'adresser un mot. Si vous n'en avez rien fait, c'est que vous ne l'avez pas voulu.

Hier soir je suis allé à Enghien. Je me suis bien gardé d'aller du côté de chez vous : je serais entré coûte que coûte. Si vous avez voulu me faire mal, je jure Dieu que vous devez être contente. Arrêtez-vous.

Si vous en aimez un autre, aimez-le franchement et chassez-moi; mais, sous prétexte de me ménager, ne me torturez pas et ne m'associez pas à ce triste pêle-mêle d'affections indigne de notre amour passé, indigne de vous.

Je le plains, celui que vous aimez, car il vous aimera, et combien il souffrira quand votre caprice sera passé!

Vous me meurtrissez en ce moment, et, vos ongles dans le cœur, je ne puis dire qu'une chose : Je vous aime et vous bénis pour le passé. Mais, si vous devez me tuer, eh bien, achevez-moi!

OLIVIER.

XII

Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, — pas une lettre!

Est-ce donc aujourd'hui qu'il faut se dire adieu? Le caprice est mort, qu'il repose. Quelle bonne folie nous avons faite, et le bon billet qu'avait La Châtre! On parlait de l'été prochain; on parlait d'aimer une année encore après cet intermède d'hiver. Comme si l'amour revenait jamais sur ses pas!

Allons! je veux m'habiller de deuil et mener moi-même la danse. Donnez-moi mon bel habit noir, mon pantalon noir étroit aux genoux, une cravate blanche et des gants drapés noirs, noirs comme la feuille d'oranger qui s'effeuille aux jours des caprices enterrés. Hope-là!... voilà le cortège qui s'avance.

En tête, dans la voiture du clergé, les illusions, les mensonges des premières heures, qui jetteront l'eau maudite sur la fosse et pronon-

ceront le discours d'usage. Puis notre amour couché dans son cercueil, roulé dans un des draps de Ville-d'Avray. La boîte est pleine de jasmins, de roses et de pois de senteur, de myosotis aussi. Il est noyé daus un bouquet. Pauvre cher petiot, peut-on le regarder sans larmes? Si blanc, si rose, si frais, si pur, mourir ainsi! Il était trop sincère, sans doute, trop monotone.

Six chevaux traînent le char. Ils sont empanachés comme des fonctionnaires publics un jour de *Te Deum*. A chaque pas, ils balancent leur tête de haut en bas, comme s'ils approuvaient cette funèbre débauche. Le cocher a le nez rouge. Cela égaye un peu le cortège. Le rouge et le noir font admirablement.

Derrière la voiture, mon corps, dansant à perdre haleine, vide de cœur, vide de cervelle. Où couchera-t-il ce soir? La Morgue et Charenton font sa couverture. Ne vous disputez pas, de grâce; expliquez-vous en gens comme il faut. Vous l'aurez l'un après l'autre. Hopelà... un peu de musique, que ce corps saute en cadence!

Ensuite défilent les garçons de Bignon, ceux de Voisin, ceux de Foyot, leur serviette sous le bras. La fille de l'hôtel de Ville-d'Avray pleure à fendre en deux le mont Cenis et l'isthme de Suez. Joséphine la suit, tenant

Don Carlos en laisse. Puis, pour fermer la marche, les voitures de minuit et l'omnibus de Ville-d'Avray.

Qui donc a loué la fenêtre d'où tu regardes le défilé? Qui donc est au balcon, à ton côté?

Sur le parcours du cortège, là où les *gens* n'ont pas trouvé de larmes, les *choses* ont pleuré. Les acacias de Nanterre ont retrouvé des fleurs et les ont secouées sur la bière. Les buissons du bois de Meudon ont retrouvé des parfums printaniers et les ont lancés dans l'air. Le soleil a rallumé ses rayons et le plus beau d'entre eux ne quitte pas le cercueil.

Adieu la chambre blanche, adieu le pain noisette, le coussin à terre près du divan! Adieu les gares, les wagons; adieu les bouquets glanés ensemble, le poulet à la diable et le beurre de Montpellier; adieu les rendez-vous furtifs, les billets au crayon écrits en chemin de fer; adieu toutes les bonnes choses sincères et loyales qui ont illuminé ces mois passés! A d'autres!

Voici l'automne, les amours poitrinaires tombent avec les feuilles sèches.

A qui le tour?

OLIVIER.

XIII

Cher aimé,

Prends, demain dimanche, le train de onze heures; la porte du jardin sera ouverte. Tu arriveras à la maison à une heure moins un quart, et je te verrai jusqu'à trois heures moins un quart. Je serai bien heureuse de te revoir un moment. Comme ta chère lettre m'a rendue triste!

Si tu n'es pas allé aux Trois-Quartiers, voilà un morceau. Je serai bien contente si tu me trouves la même chose.

A toi.

MARCELLE.

Réponse au porteur; longue réponse.

XIV

Lundi, 16.

Pleut-il assez, mignonne, et ne semble-t-il pas que le Créateur a doré le soleil et azuré le ciel uniquement pour réjouir les amours partagées pendant les quelques secondes de joie qu'il leur abandonne? Certes, j'aime les *Huguenots*, *Faust*, *Guillaume Tell;* mais il n'est pas une mesure de ces merveilles qui m'ait autant réjoui que l'a fait ce matin le cliquetis de la pluie sur mes carreaux. La bonne musique! comme elle accompagne bien les paroles qui me sauteraient du cœur aux lèvres si je pouvais parler! L'amour fait relâche; à moi la pluie, le vent, la boue... rentrez les fleurs et le soleil!

Il y a vraiment de bien étranges coïncidences. Le hasard prend parfois des allures précises, régulières, qui ont toute l'apparence d'un parti

pris. Remarques-tu que nos séparations indéfinies servent d'épilogue à toutes les visites de Lucile ? Tu ne tiendrais aucun compte de ses conseils, je le sais; tu m'aimes trop pour écouter des avis contraires à notre attachement, tu me l'as prouvé, chère aimée; mais, en vérité, je n'ose plus penser à cette adorable femme sans faire des deux mains les cornes napolitaines qui conjurent la jettatura. Toujours est-il que nous nous sommes bien aimés pendant son absence.

Je réclame un bon point, un gros ! un bon point géant.

Lorsque tu m'as dit : « Nous ne nous verrons pas demain, je ne sais plus quand nous nous reverrons, » et cela avec un bon sourire, avec un doux regard, qui m'ont rappelé le sucre dont on enveloppe les médecines par trop amères, je n'ai pas répliqué. Tu m'as signalé une impossibilité pour vendredi, tu ne m'en as signalé aucune pour ce soir; et je me disais : « Si nous ne devons pas nous revoir de longtemps, pourquoi perdre cette soirée ? » Je n'ai rien dit, parce que je ne discute pas ma consigne. J'obéis, j'obéirai.

Je me hâte un peu trop de parler d'obéissance ; je médite une révolte.

Après t'avoir quittée, j'ai, comme à l'ordinaire, ruminé le bon et le mauvais de nos cau-

series. Croirais-tu qu'alors seulement j'ai compris toute la cruauté d'une de tes phrases? Je l'ai écoutée et laissée passer sans y trop prendre garde, mais, quand je me suis trouvé seul avec mes pensées, le frisson m'a pris, et un cercle de glace m'a ceint les reins.

Après m'avoir annoncé que dans huit jours tu cesserais de jouer, que tu allais entrer en répétitions et que tu profiterais de ces six semaines pour faire disposer à ta guise une nouvelle loge, tu as ajouté :

« Il ne faut plus qu'on te voie au théâtre. »

Comme cela a l'air innocent, simple, candide! Neuf mots et voilà tout! Neuf mots pour dire : « Ces huit pieds carrés où notre amour est éclos, où il a grandi, fleuri, pleuré, vécu; cet abri qui dans huit jours sera fermé pour nous, ces murs que nous ne verrons plus, que la première venue va habiter, quitte-les sans tourner la tête. » Tu as cru que je le pourrais! Il faut que tu ne saches pas combien je t'aime. J'ai écouté cela sans comprendre. Aurai-je eu le courage de m'en aller comme je l'ai fait, si je t'avais comprise? Non, cela n'est pas possible; cela ne sera pas. J'y veux venir une fois encore; je veux, en quittant ces murs, savoir que je leur dis adieu. Ma vie, ma vie heureuse s'est passée tout entière dans cette logette. Qui sait ce que nous réserve l'avenir? Le passé est à moi et je

chéris follement tout ce qui s'y rattache. Tu me la pardonneras, cette première désobéissance, tu me la pardonneras. Pour qu'il en soit autrement, il faudrait que tu fusses cruelle, mauvaise, et... tu me la pardonneras.

Soigne-toi, douce jolie, et ménage ce corps que j'aime. Tu dois aimer ce qui m'est cher. Je t'aime tant, qu'il faut, pour l'amour de moi, avoir pour toi les plus grands ménagements. Puisque cette grande joie m'est refusée de veiller sur toi, veille pour moi, chère, et rends-moi bon compte de cet être précieux que je te confie.

A toi.

LE CHEVALIER BEAU-TEMPS.

Je voulais de la pluie, mais je n'avais pas demandé de tonnerre, et le voilà qui gronde. A quoi bon ? Que signifie ce tonnerre par un temps froid ? C'est bien pour le plaisir de mal faire qu'il gronde ainsi. Tu seras malade, ce soir, assurément. Comment le saurai-je ? Tu devais te lever à trois heures, il est trois heures moins dix. Pourvu que tu n'aies pas devancé l'heure et ne sois pas partie pour Enghien ! Cela est presque toujours ainsi aux jours de nos séparations. Je suis inquiet, très-inquiet. Le tonnerre me fait trembler maintenant. Mon

Dieu, la mauvaise journée ! A quoi sert-elle ? Elle ne fait qu'ajouter sa part d'heures inutiles à toutes celles qui me séparent de toi.

Je voudrais te faire construire un refuge tout capitonné, encombré de choses aimées à ne savoir où les mettre, où pas un bruit n'arriverait. Les portes seraient solidement closes, et nous n'aurions pas d'autre clarté que la lueur des lampes. Les éclairs pourraient flamber à l'aise sans que tu en fusses incommodée. Aux jours d'orage, nous y chercherions un abri. Alors la voix du tonnerre serait une voix amie, et la lueur des éclairs un signal béni.

La pluie a cessé, le tonnerre se tait. Je voudrais pouvoir te donner mon beau temps. Tu le sais, je suis ton paratonnerre ; quand je ne serai pas là, l'ennemi en profitera toujours.

XV

Enghien.

Notre amie ne peut pas vous écrir elle me charge de vous écrir qu'elle ne peut pas vous voir comme elle vous avais dit quand elle pourra vous voir elle vous écrira.

Je vous salut.

LUCILE.

XVI

Suis-je fou ? suis-je ensorcelé ? suis-je malade ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que je n'ai jamais autant souffert et que je n'en puis plus. Ma tête essaye inutilement de faire autre chose que de penser à toi ; mon cœur ne peut battre que pour toi, mes bras ne peuvent se tendre que vers toi, mes pieds ne peuvent que me conduire auprès de toi. Tout ce qui n'est pas toi ou ton image me brûle les yeux. Ce que je touche me fait froid lorsque ce n'est pas toi que ma main rencontre. Je suis une machine à t'aimer ; je ne sais plus faire autre chose.

Quand je regarde en arrière, je suis effrayé du chemin que nous avons fait. Quel enchantement ! quel éblouissement ! toute ma vie est dans ces quelques heures. Mais combien est plus rapide encore le chemin que nous parcourons ! J'ai le vertige, je te le jure, quand je vois avec quelle vitesse nous revenons sur nos pas.

Ces fleurs, que chacun de tes sourires faisait éclore, perdent leurs feuilles à tout instant ; j'ai beau leur crier de vivre, elles se flétrissent, et je ne sais que devenir au milieu de toutes ces choses adorées qui me quittent.

Combien je suis puni d'avoir été heureux ! Pourquoi, chère âme, m'avoir initié à toutes ces jouissances, puisqu'elles devaient finir si tôt ? Comment vais-je vivre ? Pourquoi vais-je vivre ? Vais-je vivre ? Je ne sais plus où j'en suis. La terre peut bien tourner en sens inverse sans que je m'en doute. Que me font les heures qui ne me rapprochent pas de toi ?

Tu as été émue, m'as-tu dit, en voyant, lors du retour de nos troupes, ces drapeaux en lambeaux qui passaient devant toi. De glorieuses loques pendaient informes à une hampe noircie ; le rouge, le blanc, le bleu, avaient fini par se confondre et former une couleur splendide qu'on ne voit qu'aux drapeaux de guerre. Pourquoi ne serais-tu pas émue en voyant mon cœur plus déchiré encore après le rude combat qu'il livre pour toi ? Mon cœur, c'est ton drapeau, il est à tes couleurs, et je te jure que je le porte bravement au plus fort de la mêlée. Il a d'abord passé, sans qu'on le redoutât, par de délicieux sentiers. Il était encore roulé autour de sa hampe, et c'était un inoffensif ami qui le portait. Puis la route s'est élargie, quelques plis

du drapeau se sont déroulés, mais on ne lui prêtait encore qu'une attention légère : la nuit, tous les drapeaux sont gris, et il faisait si voluptueusement sombre dans ces voitures de minuit ! Que de baisers à ouvrir le ciel à deux battants se sont donnés dans ses plis ! Enfin, il s'est déployé, et, musique en tête, il est entré à Ville-d'Avray. Oh ! douce victoire qui ne laisse de part et d'autre que des vainqueurs ! C'est à douter de la mort, puisqu'on ne meurt pas d'être si heureux. Tout souriait, en ce temps-là, et tu m'appelais M. Beau-Temps. Ont-elles vraiment existé, ces heures bénies ? Si elles ont existé, ne reviendront-elles plus ?

Tout est fini ; le pauvre drapeau n'est plus qu'un haillon. Une femme s'est mise de la partie, et elle parle un langage qu'on a qualifié, — c'est à n'y pas croire, — de langage de raison. Comme si « *nécessité* » et « *raison* » étaient de même race !

Si la Raison avait pris la parole, elle eût dit : « Heureux êtres, profitez de ce que le sort a le dos tourné. Aimez-vous. Rien n'est bon, rien n'est beau, rien n'est raisonnable, entendez-vous, que l'amour. Puisque, par miracle, il s'est rencontré deux êtres qui s'aiment véritablement, moi, la Raison, je dis qu'il est raisonnable qu'ils s'aiment, et que, hors de là, tout est folie. »

Mais c'était bien à la Raison de parler ! Une hideuse guenon avait la parole. Ce monstre faux, vil, rapace, hideux et lâche, s'appelait la Nécessité ; c'est lui qui a porté les premiers coups de griffe au glorieux drapeau que j'arbore. Je n'ai pas reculé, mais... quelles meurtrissures j'ai reçues ! Quand nous en serons à compter les blessures, vous en serez effrayée.

Cependant, chère aimée, tu as été bonne plus qu'il ne t'était permis de l'être pendant ces terribles minutes, et tu as si bien fait pétiller notre amour, que j'ai plus que jamais perdu la tête. Mais la Nécessité, soutenue par la sage Lucile, n'a pas eu moins de ténacité que nous ; j'ai bien peur qu'elle triomphe. Je ne reculerai pas d'une semelle, mais il ne restera bientôt plus rien du pauvre drapeau.

Tu m'as aimé ; je t'ai bénie et te bénirai quand même ; mais quel bonheur qu'on ne puisse aimer ainsi qu'une seule fois ! Depuis cette navrante découverte, je n'ai vécu que pour souffrir. J'ai maudit mes maigres ressources et me suis trouvé criminel de n'être pas riche. Je sens tout ce que mon rôle a d'indigne, et je n'ai pas encore eu le courage de te débarrasser de moi. Je mens à toutes mes idées passées ; je m'applique à me torturer, et trouve dans tes paroles mille sujets de me meurtrir. C'est qu'autrefois il n'y avait qu'un obstalce devant moi ;

il y en a trois maintenant : M. B., l'inconnu et toi-même, qui trembles et te déshabitues de m'aimer.

Veux-tu que je te dise ? Eh bien ! tu as peur de l'amour que j'ai pour toi ; tu le sens trop vivace pour finir à heure fixe, et tu voudrais bien ne pas avoir été si avant. Tu m'aimes encore, mais ils s'appliquent à t'effrayer, ces gens qui ne voient dans l'amour qu'un passe-temps ou un commerce.

Avons-nous raison de souiller notre bel amour, et ne devons-nous pas le tuer, pour qu'il ne finisse pas en lâche ? Une telle passion doit-elle avoir une fin banale ? Que de fois je me suis posé ces terribles questions ! Et toujours je me suis répondu : — Si Marcelle m'aime comme je l'aime, si Marcelle m'aime comme elle m'a aimé, le drapeau doit flotter encore. Tant qu'il me restera en main un tronçon de la hampe, je tiendrai bon. Mais si Marcelle ne m'aime plus, si de son cœur blessé l'amour tombe goutte à goutte, je me rends. Notre amour avait de larges ailes et pouvait voler, à l'abri de toute souillure, bien au-delà des plus hauts nuages. S'il se traîne terre à terre, si j'aime seul aujourd'hui, étouffons-le, de peur qu'il finisse dans la boue.

Dans ce cas, je te demande une dernière entrevue. Je te presserai si fort dans mes bras,

chère adorée du passé et de l'avenir, que mon cœur se brisera peut-être pour toujours dans cette étreinte. Mais, va, quoi qu'il arrive, je t'aimerai, et tu n'auras pas besoin d'appeler bien haut pour que mon cœur vole sur tes lèvres.

OLIVIER.

XVII

Enghien.

Viens ici dimanche, à deux heures.

Tu prends au tragique un tas de choses qui ne sont pas faites pour ça.

MARCELLE.

C'est le moment des glaïeuls. On peut aussi planter les rosiers remontants. Les « Gloire de Dijon, les Lord Raglan et les Madame Prévost » m'ont toujours réussi. Je voudrais aussi une petite collection de fuchsias. Il y en a un qu'on appelle le « Victorien Sardou », qui est drôle comme tout. Tâche de me trouver ça, et aussi un sécateur et des étiquettes pour jardin. Tu demanderas ce que coûtent les sacs pour le raisin. Ça se vend par douzaines. Si tu m'envoies cela avant dimanche, tu seras bien mignon.

Je t'aime tout plein.

XVIII

Chère aimée,

Si vous avez vos nerfs, si vous êtes triste, si vous avez à faire toilette, si vous êtes souffrante, si vous avez à travailler, si vous dînez en ville... ne lisez pas cette lettre; déchirez-la sans pitié, et faites-en les morceaux bien petits.

Quelle drôle d'entrevue! Qu'aviez-vous aujourd'hui? Je me suis posé et reposé cette question cent et cent fois.

« Madame prie Monsieur d'attendre dans le salon. »

Monsieur s'assied, attendant Madame. La chère Madame arrive, annonce qu'il faut qu'elle coiffe son amie Lucile et qu'elle n'a que quelques instants à donner à Monsieur. A quoi Madame emploie-t-elle ces quelques instants? à chagriner le pauvre Monsieur. Puis, après l'avoir bien turlupiné, elle passe à sa toilette.

« C'est drôle, a dit Madame à Monsieur, tu ne me fais pas du tout l'effet d'être le même. Il me semble que je te vois pour la première fois. »

Et Musette qui n'est plus elle,
M'a dit que je n'étais plus moi.

Cette encourageante apostrophe est suivie d'une autre non moins tendre :

« Tu m'aimes trop ; je ne veux pas que tu m'aimes sérieusement comme cela. Notre amour n'a jamais eu de lendemain probable ; tant mieux s'il en a, tant pis s'il n'en a pas. »

Oh ! le joli petit coup de canif dans le cœur de Monsieur ! Comme cela a été bien appliqué ! Comment pouvais-je être le même en présence de cette fausse Marcelle ? Était-ce la Marcelle de l'avant-veille, celle du bois de Meudon, celle du théâtre, celle enfin de tous les jours qui ont précédé celui-ci ? Non, non, non, ne calomnions pas la Marcelle des beaux jours.

Tu as depuis quelque temps une préoccupation constante ; tu parais te demander : « Quand cela devra finir, comment cela finira-t-il ? S'il m'aime trop, ne va-t-il pas souffrir, le pauvre garçon ? ne va-t-il pas me poursuivre, etc., etc. ? » Ces phrases d'aujourd'hui n'en sont elles pas la preuve ? « Je ne veux pas que tu

m'aimes autant. Dis-toi bien que notre amour ne doit pas avoir de lendemain. » Pourquoi revenir sans cesse sur ces mêmes idées ?

Je fais cependant tout pour te rassurer. Qui a jamais fait preuve d'une plus grande réserve ? A chaque instant je réprime les élans qui me poussent vers toi, parce que ce n'est pas dans la consigne. N'aie pas peur, mignonne ; un geste, un mot, un froncement de sourcils, te débarrasseront de moi.

Tu affectes de me dresser comme on dresse les chiens de chasse. Tu t'habilles, tu te fais pimpante, j'assiste à cette toilette. Il serait tout simple de me dire ce que tu dirais au premier venu : — « Je vais dîner chez une amie. — Je vais au spectacle, » etc. — T'ai-je fait une question, une observation ? Jamais. Tu m'aimes, je le crois ; tu ne fais rien de mal, c'est convenu ; mais, tiens, ce rôle que tu m'infliges n'est digne ni de toi, ni de moi, ni de notre amour. Je l'accepte parce que je suis un fou, un lâche ; pourvu que tu me permettes de passer quelques instants dans ton ombre, fût-ce pour y pleurer, je te bénis. Douce aimée, rassure-toi, et ne prends pas plaisir à me faire souffrir.

Sais-tu que tu as été abominablement mauvaise ce matin ? Ta méchanceté t'a fait trouver des phrases indignes de toi ; celle-ci, entre autres : « Penses-tu que je jouerais la comédie

pour te faire croire que je t'aime ? Quand je joue la comédie, on me paye, et tu ne me payes pas. » Et tu n'étais pas colère en disant cela, non ; tu répondais à une phrase tout affectueuse. Ce qui m'a épouvanté aujourd'hui, c'est que tu n'as pas eu un seul instant de mauvaise humeur.

Tu t'es mise à ta toilette. A chaque progrès que tu faisais, ton œil brillait davantage. « Je deviens coquette, » m'as-tu dit. Que tu prennes du goût pour toi, ce n'est pas ce qui peut me surprendre ; mais ce que j'ai moins bien compris, c'est que tu aies ajouté : « Je veux que tout le monde trouve jolie celle que tu préfères et le lui dise. » Encore si j'assistais à ce concert d'éloges !

Combien je vous aime mieux, chères robes qui avez traîné vos plis sur les mousses vertes, chapeaux ôtés dans les wagons, costumes simples qui ne disiez rien du passé ! Voilà les toilettes que je réclame quand tu viendras avec moi. Souris devant ton miroir, mignonne ; fais-les damner, ceux que tu rencontreras ; mais n'oublie pas que c'est un jeu bien dangereux... pour moi, et prends pitié de ton pauvre caniche, s'il a peur quelquefois.

Non, certes, je n'ai pas été moi. Je suivais cette transformation qui s'opérait sous mes yeux ; j'étais tout entier à ce spectacle. Et puis,

comment embrasser une tête si bien coiffée? comment baiser ces lèvres pleines de méchancetés ? comment caresser ces mains aux ongles tranchants ? Non, je n'étais pas le moi d'autrefois.

Le ciel est d'un bleu désespérant.

OLIVIER.

XIX

Que tu as été belle hier pendant cette répétition générale, et que j'étais malheureux de ne pouvoir pas te le dire ! On a dû tant le répéter ! La même seconde me voyait heureux, malheureux, et d'autant plus fou que je tenais à paraître indifférent. Que sera-ce demain ?

Pendant tes scènes avec Lorely, je fermais les yeux. En écoutant ta chère voix, mille précieux souvenirs s'éveillaient en moi. Il me semblait que tu me parlais comme aux beaux jours, et mes mains se glaçaient ; et si l'on m'avait adressé la parole, il m'eût été impossible de répondre, de bouger. Tout mon être était paralysé. Puis j'ouvrais les yeux, et, te voyant dans les bras de Lorely, je me sentais frappé au cœur et au cerveau. Quelle étrange soirée ! Ai-je souffert ? étais-je heureux ? Je n'en sais rien ; mais je suis rentré brisé.

Tu es belle à miracle, chère grande artiste.

Se peut-il que cette merveille m'ait aimé!

Toi, vois-tu, Marcelle, tu vous affoles. Les autres femmes, on les aime; mais ce n'est pas assez d'aimer pour te rendre ce qui t'est dû. Quand je te vois, mon sang bout dans mes veines, un nuage passe devant mes yeux. Tout mon être aspire tellement au tien, que tout se fait sensible en moi. Mes cheveux ont des frissons, mes ongles vivent, je les sens trembler au bout de mes doigts qui te cherchent...

A quoi bon tout cela? Est-ce l'heure de chanter matines quand a sonné le couvre-feu? Tu n'es plus à moi.

Ai-je été sage toute cette semaine! T'ai-je gênée? M'as-tu vu sur ton chemin? Non, n'est-ce pas? Eh bien, n'est-il pas bon de se dire: « Il y a de par le monde un brave garçon qui me chérit follement, qui pense à moi à toute heure, qu'il veille ou dorme? Si je veux savoir qu'on m'aime, je n'ai qu'un signe à faire, on me le prouvera à n'en pouvoir douter; si je veux oublier, on rentrera dans l'ombre, attendant mon prochain caprice.....» Mais que je suis fou! n'y a-t-il pas d'autres cœurs qui battent la chamade en même temps que le mien? Quel roulement on entendrait si tous ces cœurs réunis battaient en même temps! Tu n'as qu'à choisir dans ton troupeau.

N'oublie pas le passé, tu me l'as promis; il

a été si beau ! Combien l'avenir peut être splendide à son tour, si tu m'aimes encore ! Ma foi, tiens, franchement, je te le souhaite, car j'ai appris à t'aimer, et quand tu m'ouvriras tes bras, ce n'est pas à tâtons que je m'y jetterai.

Adresse-moi de loin en loin une bonne parole, un bon regard ; ce sera une charité bien placée.

Continue, maîtresse sublime, à te faire applaudir jusqu'au jour où tu pourras te faire aimer.

OLIVIER.

XX

20 octobre.

Cher souvenir,

Bien des fois nous avons formé ce beau projet d'aller voir la neige à Enghien.

Lors de notre dernier déjeuner, vous avez dit : « Louise, vous nous reverrez avec la première neige. »

La première neige est là, le ciel est bleu, le froid n'est pas vif. Voulez-vous de moi demain? Donnez vos ordres au porteur.

OLIVIER.

XXI

Notre amie ne peu pas aller avec vous voir la neige parce qu'il fait froi et puis nous dinons dehors et au spectacle après. Elle vous demande d'allé au Bazar lui acheté des parétincelles pour la cheminé de son salon et de sa chambre a couché et de toilette. Elle ne sera pas chez elle de toute la semaine, prené les en cuivre doré.

Je vous salut.

LUCILE.

XXII

2 novembre.

C'est aujourd'hui le jour des Morts. J'ai bien peur que ce ne soit le cas de parler un peu de votre attachement pour moi. J'ai lutté tant que j'ai pu, voulant me donner l'âpre jouissance d'épuiser toutes les douleurs dont vous pouviez disposer, après avoir savouré toutes les joies que l'on peut tenir de vous. Je ne vous envie pas ce triste avantage d'être affranchie de notre amour. Je garde cette tendresse en moi, et si je n'ai pas achevé déjà ce cœur meurtri, c'est que je respecte en lui le reliquaire qui vous a contenue. Il semble même que j'ai ajouté votre part à la mienne, à mesure que l'amour s'en allait de vous.

Puisque l'heure est venue, adieu, Marcelle. Vous avez choisi votre jour à merveille pour me dire adieu.

Je ne veux pas me donner le triste plaisir d'énumérer vos cruautés dernières ; un baiser eût cicatrisé toutes les plaies. Non, je veux les oublier et concentrer mes souvenirs sur les cinq mois pendant lesquels vous m'avez ouvert votre beau paradis ; c'est, à ce qu'il paraît, une loi fatale que les paradis demeurent déserts.

Soyez aussi heureuse que je suis malheureux.

OLIVIER.

XXIII

31 décembre.

Cette lettre est la dernière de la plus belle des années de ma vie. Il me semble que le dernier lien qui m'unissait à toi se brise. Il faudra dater mes souvenirs de l'année passée. Quelle chose singulière, pourtant! si tu ne m'avais jamais aimé, j'aurais plus d'espoir d'être aimé un jour. C'est, en effet, chose accomplie, passée, finie, usée, que cet éternel amour. Il a si bien flambé qu'il est en cendres. Et moi, misérable, j'aime comme au premier jour!

Il faut me pardonner ce dernier murmure. Je vais enterrer tout vivant mon pauvre amour au plus profond de mon cœur. Si ses cris arrivent encore jusqu'à toi, de bien loin en bien loin, fais semblant de ne pas les entendre. Déguisé en amitié, il aura encore bon air, tu verras. Tu ne peux pas m'en vouloir, n'est-ce pas,

si j'ai tant de chagrin en voyant finir cette année, qui n'a pas eu sa pareille, et qui ne sera jamais égalée; cette année à laquelle je penserai tant que je penserai ?

Toi, chère aimée, prends le bon de la vie, aussi longtemps qu'il se laissera prendre. Si le bonheur t'échappe, appelle-moi. Je ne serai jamais quitte envers toi pour tant de bonheur prodigué au temps des bois ombreux et des jardins pleins de roses. Toutes les femmes auraient ri de mon aveuglement, de ma bonhomie; mais toi, cher cœur d'or, tu as compris que je m'enfermais dans un passé qui sera toute ma vie. J'élève chaque jour encore, autour de moi, des forteresses pour m'isoler.

Adieu, bonne fée rose. Demain vous ne serez plus qu'un ancien souvenir; l'année d'amour sera morte.

OLIVIER.

XXIV

8 mai.

Qu'es-tu donc devenu, petit? Il y a quelque chose comme quatre mois que je ne t'ai vu. Je crois que tu t'es donné le genre de m'oublier.

Il y a des feuilles aux arbres, il y a des roses au jardin. J'ai toutes sortes de récompenses pour toi, mon pauvre caniche. J'ai bien, bien envie de te revoir. Viens à Ville-d'Avray demain par le train de dix heures trente minutes; je t'attendrai *chez nous;* je commanderai le déjeuner.

Viens et ne m'écris pas.

MARCELLE.

XXV

10 mai.

Vous avez toujours raison, chère femme; mais jamais vous n'avez été plus près de la vérité que le jour où vous m'avez dit : « Tu verras comme je suis mauvaise ! » Ai-je menti quand je vous ai répondu : « Tu verras comme je serai soumis ? » O ! la pire, la meilleure, la plus terrible, la plus douce, la plus maudite, la plus adorée des femmes ! pourquoi êtes-vous revenue, si vous ne devez plus venir ?

Quatre mois s'étaient passés lorsque tu m'as rappelé, quatre interminables mois. Pourquoi ne m'as-tu pas laissé dans ma torpeur, si tu devais m'abandonner ? Pourquoi m'avoir dit que tu m'aimais encore, si tu ne m'aimais plus ? Pourquoi m'avoir promis un adorable été, si l'hiver ne doit jamais finir ?

Ce n'est pas un cri de révolte que je t'adresse,

despote reconnu, tyran chéri ; tu as le droit de me faire souffrir toute ma vie, après les cinq mois splendides que tu m'as donnés ; mais Dieu t'épargne, à toi, ce supplice d'attendre sans cesse un bonheur qu'on vous promet, qu'on fait miroiter à deux doigts de votre cœur, et qu'on écarte alors que vous vous croyez le plus certain de le tenir !

Tu n'as aucun intérêt à me torturer cependant ; c'est donc par amour du grand art de coquetterie que tu me frappes si cruellement ? Tu n'as pas grand mérite à cela, cher bourreau, car je m'offre à tes coups, trop heureux si je puis baiser l'ombre de la main qui m'a meurtri.

Quand je t'ai vue venir hier, quelle joie j'ai ressentie ! Puis tu m'as dit que tu étais malade, et j'ai été tout préoccupé. Ton malaise a augmenté avec une rapidité terrible. Tu m'as parlé de rêves irréalisables... j'ai compris. Quand tu m'as appelé près de toi, mon cœur battait à me faire souffrir ; tes bras sont restés fermés. Alors, ce qui s'est passé en moi, nul être de ce monde ne le pourrait exprimer. Le baiser est pour moi une chose sacrée ; un baiser frauduleux est une impiété. Tout en moi aspirait à s'unir à toi ; mon sang était à l'étroit dans mes veines, mes lèvres avaient des frissons, des courants glacés me parcouraient... et tu t'es endormie.

T'en ai-je voulu ? Dieu sait que non. Jamais je ne pourrai t'en vouloir. Mais je me suis rappelé ce pauvre jardinet de ta toute jeunesse, que nous sommes allés visiter au temps heureux. La calèche était restée au loin, sur la route, et nous avions pris à travers champs. Ton chien sautait dans le seigle fraîchement coupé, et, les pattes meurtries, il aboyait pour qu'on le portât. Tu arrivas près de l'enclos, et, par-dessus la haie, tu promenas les yeux sur ces plates-bandes ensemencées de souvenirs. Mais les souvenirs te parurent fanés, et tu revins avec une désillusion. J'eus un moment de tristesse et je me dis : « Tu seras un jour comme ce jardin, et alors malheur à toi ! car tu n'as pas la terrible indifférence de la nature. Machine à souffrir, tu souffriras. » Mais à quelques pas du courtil tu me baisas et tu me dis que tu m'aimais. Aussitôt le jardin fut au bout du monde. Quelles bonnes choses tu m'as dites ! quelles douces choses tu m'as prouvées au retour !

L'autre matin, à tes côtés, je revis le jardin, je te revis te dressant sur tes pointes, en quête d'une désillusion, et je me dis : « Elle a fait une épreuve qui n'a pas réussi, et, par-dessus la haie, aussi fleurie qu'autrefois cependant, elle n'a plus vu l'amour. » J'ai compris que cette fois tout était fini pour moi. Si tu m'avais tué sur place, quel service tu m'aurais rendu !

Tu as devancé l'heure du départ, et une fois dans la voiture tu souffrais moins.

Depuis ce moment, moi, je souffre mort et passion ; sans t'en vouloir pourtant. Ce n'est pas ta faute, après tout ; tu aurais bien voulu retrouver les heures passées... tu es venue à moi... Ah ! misérable que je suis !

Pourquoi es-tu revenue ?

Tu m'as mis dans un bel état, va ! Et comment faire pour cesser de t'aimer, puisque je ne puis t'en vouloir de rien ? Appelle-moi, veux-tu ? Je saurai bien deviner ce que je puis dire ou penser. L'été passe, tu vas encore répéter... que sais-je ? Peut-on gaspiller l'amour comme cela !

OLIVIER.

Après que tu auras fait ton choix, renvoie-moi les échantillons qu'on m'a prêtés à grand'-peine.

XXVI

2 juin.

Je suis allé chez le vétérinaire, comme tu me l'as fait demander. J'ai vu notre pauvre ami. Qu'il avait l'air triste, attaché court dans un chenil, sur une planche couverte de paille ! A sa droite, bêlait une chèvre infirme ; à sa gauche, aboyait un chien en convalescence.

Quand je suis entré, il s'est levé lentement. Je me suis approché, et il a jeté ses bonnes grosses pattes autour de mon cou. Puis il a posé sa tête sur mon épaule, et ses yeux exprimèrent mille choses qui me navraient. « Qu'ai-je fait ? semblait-il me dire. Ai-je moins aimé qui m'aimait ? » Aimer ! la belle affaire !

Je l'ai couvert de caresses, cherchant le reste de tes baisers dans sa toison.

Nous sommes restés un instant enlacés, si bien que le vétérinaire n'y comprenait rien. On

lui avait déjà coupé les dents. Je l'ai vu tout de suite, parce qu'il se léchait les gencives en me regardant de côté, comme pour me montrer ce qu'on lui avait fait. Il a mangé, et, près de lui, un autre chien, qui venait de subir la même opération, rongeait une croûte de pain. Toujours il cherchait à m'embrasser ; les larmes me venaient aux yeux. Si je n'avais pas eu pitié de lui, je l'aurais emporté ; mais il eût été trop malheureux dans ma chambre de garçon.

Pauvre camarade ! Son règne a duré un an, comme le mien. Nous avons tous deux pâti l'hiver, tous deux nous attendions l'été, tous deux nous avons eu quelques heures d'espoir, et le même jour on nous a coupé les dents. On nous a trouvés dangereux l'un et l'autre. J'irai le voir avant lundi, car on le conduira après à Évreux. Je ne le verrai plus. Cependant, comme je suis un peu souffrant depuis quelques jours, et que cela va de mal en pis, à cause des chaleurs sans doute, si je n'écrivais pas, n'en sois pas étonnée.

Adieu, ma chère veuve ; pense à tes deux pauvres chiens.

Olivier.

Cette dernière lettre n'était pas décachetée. Comme elle ne portait aucune adresse, je ne me suis pas fait scrupule de la lire. Il est probable qu'on l'aura renvoyée, sans l'ouvrir, au pauvre garçon qui l'a écrite, en y joignant la correspondance d'autrefois.

Le paquet est arrivé trop tard... heureusement.

XXVII

28 juin.

Si tu n'as rien à faire mardi prochain, va donc à Sainte-Geneviève. Si je calcule bien, c'est ce jour-là qu'on m'enterrera. J'ai commandé au concierge de faire la déclaration un peu tard pour que le service n'ait pas lieu de trop bonne heure, et que cela ne te fasse pas lever plus tôt. J'en ai encore pour deux jours. On ne se fait pas idée, aux heures où l'on est heureux, combien c'est long et difficile de mourir.

Je ne vois plus personne du tout ; si tu viens, tu seras toute seule. Ne t'avise pas, par exemple, d'aller au cimetière sous le soleil qu'il fait. Si tu ne peux pas venir, ça ne fait rien, mais dis une prière pour moi qui vais... Je n'en puis plus..... Je t'ai bien.....

DEUX PIGEONS

S'AIMAIENT D'AMOUR TENDRE...

I

Mademoiselle L... M...
Poste restante, à Étretat.
(Seine-Inférieure.)

Paris, 8 septembre.

C'est bien spirituel, vraiment! ce que tu as fait, de me planter là comme un pauvre chien dans cette grande bête de ville. Maintenant que te voilà partie, je me trouve aussi dépaysé qu'une perle dans un litron de pois.

Je sais bien que j'ai la ressource de penser à toi; c'est dit, c'est convenu. Mais les baisers dans le vide, cela ne se donne pas indéfiniment. Ne prends ce que je viens de dire ni pour une menace, ni pour une concession, au moins!

Tu recevras lettre sur lettre, il faut t'y attendre. Tu n'aurais qu'à oublier qu'on t'aime ici. Ce que je t'écrirai, je n'en sais trop rien. J'ai surtout pour but, vois-tu, d'accaparer quotidiennement ta pensée pendant quelques secondes. Comme cela, je suis certain que la journée ne s'écoulera jamais sans que tu aies pensé à moi.

On n'est pas fier de loin, quand on aime, et que sa Louison court la pretantaine dans des endroits comme Étretat. Un malheur est si vite arrivé !

Il est plus dangereux de glisser
Sur le galet que sur la gla-a-ce ;

et ce qui est fait est fait; tant pis pour le nigaud !

Quand je pense à cela, j'ai des frissons dans tout le corps... des frissons mauvais qui me font payer les frissons doux et vertigineux que nous avons partagés. Nous en aurons encore de ces frissons-là, dis, ma Louisette?

Donc, si mes lettres n'ont ni queue ni tête, il faut t'en prendre à toi. Pourquoi m'avoir mis la cervelle à l'envers ? Je suis comme un corps sans âme... comme une âme sans corps serait mieux dit.

Qu'est-ce que j'ai fait hier ?

Hier ?

Il était huit heures moins cinq quand tu m'as quitté pour entrer dans la salle d'attente. Je suis resté en arrêt devant la porte, absorbé, immobile comme un agent de la brigade de sûreté qui file son homme. Puis une idée a germé dans mon cerveau. Il ne lui a fallu qu'une seconde pour éclore et s'épanouir : c'était une bêtise.

J'ai pris mes jambes à mon cou, et je suis descendu cinq à cinq tout ce qui s'est présenté de marches devant moi. Quand je suis arrivé dans la cour de la gare, huit heures sonnaient.

Sur la place, au pied du grand escalier, sous l'horloge, tu sais ? une voiture venait de s'arrêter. La portière était encore ouverte. Une dame, l'œil fixé sur le cocher, la main tendue, attendait avec impatience qu'on lui rendît sa monnaie.

« Gardez le reste pour vous, dis-je au cocher, après avoir mis cinq francs dans la main de la voyageuse stupéfaite, et au galop place de l'Europe. Il y aura pour vous triple pourboire. »

Le fiacre partit comme l'éclair et arriva comme la foudre. Je descendis dans l'espoir de voir passer le train qui t'emportait. Il en passa trois qui me crachèrent leur fumée au visage. Lequel renfermait mes amours ?

Évidemment ce que j'ai fait là était bête : et,

vois comme c'est drôle, je n'en ai pas honte. Les amoureux ont une façon à eux d'interpréter toutes choses. Je voudrais bien savoir si tu as ri en lisant cela... mais tu ne me le diras pas.

Le cocher n'était pas amoureux apparemment ; aussi ne m'a-t-il pas compris. Me voyant courir du côté de la balustrade, il s'est imaginé que j'allais me précipiter dans la gare, sous quelque train ; inquiet, il m'a suivi, décidé à sauver son pourboire. Il s'est promptement rassuré.

Je suis retourné chez moi, le cœur gros. Je n'ose plus dire « chez nous » à présent que tu t'es envolée. Ça n'a pas le sens commun, car enfin tu reviendras. Pourquoi ne reviendrais-tu pas ? Dieu ! que c'est donc triste de moudre des idées comme cela, tout seul, dans le vide ! Si tu es partie, c'est pour ton bien, n'est-ce pas ? Je devrais en être heureux. Ah ! bien oui ! j'ai comme un crêpe autour du cœur. Dis-toi que cela passera... et n'en crois rien.

J'ai suivi, pour rentrer, le chemin que nous venions de parcourir ensemble, égrenant en sens inverse le chapelet trop court des bonnes paroles que nous avions échangées.

Ma main tremblait quand j'ai mis la clef dans la serrure.

Les premiers pas que j'ai faits dans notre lo-

gette m'ont impressionné comme s'ils avaient retenti sous les voûtes sonores d'un temple dévasté. La déesse, en effet, avait déserté l'autel. Dieu ! que l'alcôve avait piteuse mine !

Je n'ai pas voulu allumer tout de suite. La clarté a des précisions brutales qui effarouchent les abandonnés. La nuit est une compagne, et j'ai passé une heure sur la chaise longue à ruminer le passé.

Il a bien fallu cependant revenir au présent, et j'ai allumé la veilleuse, qui projetait sur tout une clareté discrète propice aux illusions.

Le couvert était encore mis. J'ai retrouvé sur l'angle de la table la serviette chiffonnée que tu y as jetée en riant, monstre adoré.

« J'allais ployer ma serviette ; à quoi bon ? puisque me voilà partie, » as-tu dit.

Et tu avais l'air radieux, comme un collégien qui quitte le réfectoire la veille des vacances. Ça m'a fait froid. Tes baisers m'ont bien vite réchauffé. Oh ! chère, chère Louison, que c'est doux, que c'est bon l'amour, quand c'est toi qui en disposes !

J'ai soupé de tes miettes, que j'ai picorées sur la nappe, et puis d'un reste de Xérès que tu avais laissé au fond de ton verre.

Après cela, je me suis glissé entre les draps froissés de notre lit défait, cherchant ton empreinte, mordant à belles dents l'oreiller encore

tout parfumé ; et j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps.

Comme c'est bête, les hommes, quand cela s'y met, hein, Louison ?

Écris-moi vite, vite ; et surtout ne finis pas tes lettres comme les dernières, au bout de dix lignes, par ces mots toujours les mêmes :

« J'aurais encore mille choses à te dire, mais on attend ma lettre pour la porter à la poste. »

Je t'embrasse, et si mes baisers ne te réchauffent pas, ce n'est pas faute qu'ils me brûlent les lèvres. N'oublie pas que tu m'aimes, surtout ! et reviens vite au pigeonnier.

DANIEL.

II

Monsieur Daniel B...
Rue du Dix-huit Brumaire, nº 8.
Paris.

15 septembre.

Mon cher Daniel,

Commençons par régler nos comptes épistolaires ; les autres auront leur tour.

J'ai reçu de toi : trois élégies le 8, deux poèmes le 9, un sonnet le 10, un billet le 11 ; le 12, tu ne m'as pas écrit; le 13 non plus. Hier, 14, on m'a remis ta déclaration... d'amour ? pas précisément ; de guerre ?... peu s'en faut.

Total : huit lettres qui sont dans mon buvard.

Les trois premières ont reçu cent baisers ; les deux secondes en ont eu cinquante ; le sonnet n'en a eu que vingt-cinq ; le billet, dix. C'est plus qu'il ne valait. Tes dernières pattes de

mouche n'ont pas touché mes lèvres. Je te dis les choses comme elles sont. Quatre cent trente-cinq baisers en huit jours, c'est déjà gentil, et tu te serais déclaré satisfait d'un pareil lot. Il eût cent fois mieux valu pour tous deux que je te les eusse donnés, ces pauvres baisers frileux, et que je ne fusse pas venue ici.

Je pourrais t'en vouloir de quelques expressions un peu... cavalières, si différentes des termes de ta gentille lettre du 8. La tendresse en débordait de celle-là ! et je n'en ai pas perdu une goutte, va ! mais je te pardonne pour plusieurs raisons : d'abord, parce que je te tiens compte de ta stupéfaction, en ne recevant aucune lettre de moi ; ensuite, et c'est là le vrai motif, parce que j'ai à t'en vouloir de choses tellement graves, que cette goutte de mauvaise humeur s'est perdue dans les flots de tristesse que je te dois.

Le ton de cette lettre te surprend autant que l'a fait mon silence, n'est-ce pas ? Tu ne parviens pas à lier comme il conviendrait mon dernier baiser à mon premier billet. C'est qu'il s'est passé bien des choses depuis que je t'ai quitté, mon cher ami... de vilaines choses ; et nous ne sommes pas au bout.

Ce matin, j'attendais une lettre de toi. J'y avais droit. J'ai même cru, je l'avoue, que j'allais te voir arriver, que tu aurais envoyé pro-

mener toutes les raisons qui t'ont retenu jusqu'ici. Je te faisais bien d'autres sacrifices, moi, il y a un an.

Tu ne t'es donc pas rappelé le 14 septembre?

Ah ! les hommes ! S'il n'en restait plus qu'une graine et que je la tinsse entre mes doigts, pour la plus grande joie de ce monde affranchi, je l'écraserais sous mon talon.

Ainsi, tu m'aimes... tu es fou de moi... tu ne vis pas en mon absence... tu ne dors plus la nuit — sans doute, le jour, tu te rattrapes — tu cherches mon empreinte sur notre couche... tu baises ce que ma main a touché. Eh bien, veux-tu que je te dise ? C'est mon corps que tu pleures, qui te manque et que tu appelles. Je t'avais pourtant donné mieux que cela.

L'amour charnel, comme celui qui te brûle, c'est de l'essence d'égoïsme. Ce culte-là se manifeste par des offrandes et se balance au compte de profits et pertes. Je n'appartiens pas à cette religion-là. Ce n'est pas aimer *une* femme que d'aimer son être, sans souci de son esprit; c'est aimer *la* femme ; et l'on n'est pas bien flattée, quand on se sent du cœur et de l'intelligence, de se voir manier comme un outil. Le mot est grossier; tant pis ! Je ne suis pas d'humeur à tamiser mon style.

Tu n'auras même pas fêté le premier anniversaire de ce jour où je t'ai tout sacrifié !

Oui, tu sais qu'il y a de par le monde, quelque part, au bord de la mer, une belle créature qui se nomme Louison... qui se nommait encore mademoiselle Louise, il y a un an; que cette belle fille a de longs cheveux blonds, les yeux noirs, les dents blanches, les mains et les pieds incomparablement petits ; tu te rappelles tout ce que son impudeur t'a révélé. Tout ce qu'elle t'a criminellement donné te manque, tout ce dont le souvenir devrait te remplir les yeux de larmes, tu l'as oublié.

C'est abominablement triste et rien ne pourra effacer cela. J'avais jusqu'ici puisé dans l'excès même de cette tendresse, source de ma faute, de quoi m'absoudre. Ta constance me réhabilitait; ton oubli d'aujourd'hui me souille. Un crime s'expie, une faute se lave ; l'humiliation est indélébile.

Valais-je donc si peu !

Je ne t'ai pas écrit depuis mon départ, c'est vrai. Si je ne l'ai pas fait, ce n'est pas faute d'en avoir eu envie. Vingt fois je me suis assise devant une page blanche, j'ai trempé ma plume dans l'encrier, et toujours, effrayée du mal que j'allais te faire, j'ai déchiré la lettre commencée. Mais puisque tu as si peu de mémoire, mon cher ami, je ne vois pas ce qui pourrait retenir ma plume. Un cœur dans lequel les souvenirs tendres et sacrés font de si courts séjours, doit

promptement donner la volée aux pensers importuns. Tu m'as enlevé tout scrupule.

Je t'ai aimé de toute mon âme. Tu t'es laissé faire ; tu as même trouvé cela bon ; aussi notre séparation t'a-t-elle été on ne peut plus désagréable.

Eh bien, mon cher, tu n'as encore vu mon cœur qu'à l'endroit ; je vais te le montrer à l'envers. Tu as oublié d'où tu viens, il est bon que je te montre où tu vas... où nous allons.

Il y a un an, j'étais institutrice chez ta tante. Dieu seul a pu dresser le compte exact des humiliations que j'ai subies dans cette maison maudite. J'y avais apporté un cœur loyal, une conscience paisible, la foi dans l'avenir. Avide de dépenser les trésors de dévouement et de tendresse que je sentais en moi, j'y venais continuer une vie respectée de tous, à laquelle ma famille m'avait préparée.

Je ne songe jamais sans frissonner à l'impression que je ressentis lorsque, pour la première fois, j'entrai chez la baronne de X...

Je ne sais pas encore ce qui me glaça davantage : le vieux petit château à tourelles, aux murs suintants et couverts de lèpre, aux fossés remplis de ronces et de chardons : gibbosité féodale perdue dans la lande ; ou la châtelaine malfaisante, au masque impassible, au cœur ossifié, éloquente comme une girouette mal

graissée, caressante comme une touffe d'orties, rongée par l'égoïsme et l'orgueil ; enfouie dans son repaire, comme un noyau que les vers se disputent dans un fruit blet.

Je croyais, sotte que j'étais ! que celle entre les mains de laquelle on abdique, à laquelle on confie ses enfants, qui peut les sauver ou les perdre, prenait au foyer la seconde place ; qu'on l'enveloppait de tendresse et de prestige pour rendre ses efforts plus efficaces et la faire mieux respecter.

Ah ! bien oui !

On a voulu me faire dîner à l'office et j'ai dû rester deux jours sans manger avant d'obtenir que l'on me servît dans ma chambre. Bon gré, mal gré, j'ai fait mon ménage, ciré mes chaussures, manié le balai, le torchon et le plumeau.

« Si l'on donnait une femme de chambre aux gouvernantes, me dit ta tante, les femmes de chambre demanderaient une servante ; les servantes, à leur tour, exigeraient qu'on les servît... il n'y aurait aucune raison pour que cela finît. »

On m'a interdit jusqu'aux modestes toilettes que je portais chez ma mère et que je m'étais efforcée de rendre plus présentables, croyant devoir faire honneur à la famille qui m'adoptait. N'a-t-on pas voulu me faire porter un tablier ?... Cela, je l'ai refusé. C'est ta cousine qui

avait imaginé cela. En voilà une qui m'a donné des écheveaux de fil à retordre!

Parlons-en un peu de mademoiselle Clémence: une grande fille impassible comme sa mère, fade, anémique, les veines remplies de petit lait et les lèvres violettes à l'heure des émotions ; une mauvaise gale bâtie tant bien que mal à coups de hache dans du saindoux, avec des pieds plats, ce qui est horrible, et des mains bombées, ce qui est hideux ; une fille têtue qui, pour ne rien apprendre, a opposé pendant deux ans à ma persévérance une suite non interrompue d'efforts qui, bien employés, lui eussent acquis tous les trésors de la science ; une mégère qui battait sa petite sœur... une coquine, enfin, qui t'aimait.

Je me suis livrée corps et âme à tous les tiens. Tu étais là, tu peux te le rappeler. Ai-je assez fait d'efforts pour que l'on me sourît un peu ? ai-je assez émietté mon cœur sous les pas de tous ces gens-là ? N'ai-je pas poussé l'abnégation jusqu'à l'héroïsme, la patience jusqu'à la lâcheté ? dis!

J'étais alors si enfant, si naïve, si ignorante du mal, que je ne comprenais rien à ce mauvais accueil contre lequel je me heurtais sans cesse. Bien des fois, j'ai songé au départ, j'ai voulu retourner dans la bonne maison qui m'a vu naître et que ma mère habitait encore ; et

toujours quelque chose me retenait dont je ne me suis pas immédiatement rendu compte et qui m'a épouvantée lorsque je l'ai compris : je t'aimais.

Comment en eût-il été autrement? Tu étais le sourire de la maison, un bon sourire aux dents blanches, aux moustaches noires. Tu avais vingt-deux ans ; j'en avais dix-neuf. Et puis, tu étais si ingénieux pour me venir en aide ! Que de bien tu m'as fait ! que de mal tu m'as fait faire !

Chacune de tes attentions me valait une meurtrissure. Un jour, tu m'as dit :

« Quelle charmante coiffure vous avez adoptée, mademoiselle Louise ! Il n'y a que vous qui portiez les cheveux enroulés de la sorte. »

En entendant cela, ta cousine a trouvé moyen de blêmir, et, le lendemain, ta tante, après une tirade sur l'impudence avec laquelle les filles de rien s'affublent comme des demoiselles, exigea que je changeasse de coiffure. Cette sortie m'a révélé une chose dont je ne m'étais pas encore aperçue ; j'étais cent fois trop belle pour le milieu piteux dans lequel je vivais. Je rayonnais au point d'aveugler tes parentes : phalènes et noctuelles créées pour l'ombre.

Ma beauté est bien à moi, elle ne doit rien à personne ; je l'ai assez chèrement payée !

Plus je souffrais, plus je t'aimais ; ta vue me donnait la force de tout endurer.

J'ai d'abord lutté contre cette tendresse qui m'envahissait avec une rapidité effrayante. Je commençai par trouver mal de détourner ce cœur qui appartenait, — immeuble par destination, — à ta cousine ; mais la méchante fille me fit tant de mal, ta tante s'acharna si rudement après moi, que je résolus d'entreprendre la guerre. Je me mis en campagne avec l'enthousiasme d'un croisé. Tu étais la terre sainte, toi !

L'ardeur de la lutte accrut mes prétentions. Au début, t'enlever à mademoiselle Clémence m'eût suffi ; je ne tardai pas à te vouloir pour moi. Que pouvait opposer cette fille, fanée de naissance, à ma toute-puissante beauté ? Tu m'as aimée éperdument. Je m'étais bien promis de fuir après la victoire et de rentrer chez nous, sous le giron maternel... Sait-on jamais où l'on s'arrêtera, sur cette pente où l'amour vous pousse ?

Du cœur, la tendresse m'a monté à la tête... Enivrée, inconsciente, abandonnée à moi-même, je t'ai écouté, quand tu m'as dit que tu mourrais de douleur si je ne te suivais pas. Ce jour-là, vrai ! la tendresse m'a seule entraînée ! J'ai trouvé une âpre volupté à me perdre. J'ai voulu, par l'immensité de mon sacrifice, t'attacher à moi. Aussi ai-je jeté l'honneur par les fenêtres avec une prodigalité folle...

Ah! Dieu puissant! si l'on savait où cela vous mène, d'aimer comme cela!

Je n'ai ni l'intention, ni le courage de te rappeler notre aventure, faute par faute, baiser par baiser, remords par remords, délire par délire. J'ai voulu poser les jalons qui guideront ta mémoire, qu'une année de joie repue et huit jours d'absence ont singulièrement désorientée.

Voilà pour le passé; parlons du présent.

La scène se passe à Étretat, le lendemain de mon arrivée. Le décor représente la rue marchande qui aboutit au port.

Devant une vitrine en renom, où sont alignées, auprès des cœurs, des bagues et des jeannettes normandes, tout un peuple de pêcheurs et de pêcheuses en coquillages, une dame, à la toilette simple et élégante, est arrêtée.

Cette dame, c'est moi.

Les derniers promeneurs reviennent de la plage; ceux qui, les premiers, l'ont abandonnée, retournent au Casino. Sur le milieu de la chaussée, des groupes aux couleurs vives se forment. On échange, au passage, quelques bonnes plaisanteries; on se confie quelque nouvelle scandaleuse, qui fait aussitôt le tour d'Étretat. Les flâneurs s'arrêtent devant les boutiques et font quelques emplettes inutiles, pour tuer le temps: un vieux qui a la vie dure.

Derrière moi, quelques personnes se sont ar-

rêtées, qui admirent les splendeurs de l'étalage. Je vois sur les vitres leurs silhouettes indécises se confondre et se séparer tour à tour. Je ne leur prête d'abord aucune attention. Mais bientôt j'entends une voix dont le timbre irritant me ferait bondir de rage hors du cercueil; je me retourne et aperçois ta chlorotique cousine Clémence, tenant sa sœur par la main, et, près d'elles, ta tante, au bras d'un beau garçon de vingt-sept à trente ans.

« Tiens !... bonne amie !... » s'écrie la petite, prête à me sauter au cou, « te voilà donc revenue ? »

En me reconnaissant, ton ex-fiancée devient verte; ta tante frémit et devient jaune; le jeune homme met la main à son chapeau pour me saluer. La baronne, qui a vu le mouvement, le prévient par un geste rapide, accompagné de ces mots qui me font froid: « Ne saluez pas ! » Mademoiselle Clémence s'éloigne ventre à terre. Eugénie, qu'elle entraîne, ne comprend rien à cette fuite, et s'obstine d'autant plus à tourner la tête de mon côté, que sa sœur lui a dit, assez haut pour que je l'entendisse :

« En voilà une idée qui te prend de te jeter au cou des passants que nous ne connaissons pas ! »

Si l'on ne t'a jamais vidé sur la tête, d'une hauteur de cinq étages, un baril de glace pilée, immédiatement suivi d'un baril de clous incan-

descents, renonce à apprécier l'état dans lequel m'a mis cette rencontre. Je rentrais pour t'écrire. J'ai en effet regagné l'hôtel ; mais ç'a été pour m'enfermer et donner cours à la rage qui m'eût suffoquée dans la rue. Sous le coup d'une pareille aventure, il m'eût été impossible de t'adresser deux lignes de tendresse.

La veille encore je voyais approcher le 14 septembre avec joie. N'était-ce pas l'anniversaire d'une victoire, le premier jour des tendresses satisfaites, des initiations vertigineuses, de la vie libre, toute à l'amour ? Un geste, quelques paroles venaient de changer tout cela. Le 14 septembre ne me rappelait plus que de douloureuses prémices. C'est de ce jour que l'on avait acquis le droit de m'insulter impunément; de ce jour que datait pour moi la vie contrainte, toute à la honte. Est-ce qu'une famille jalouse de sa dignité pouvait m'accueillir encore ? Cette enfant, que l'on avait entraînée loin de moi, pouvait-elle, en effet, baiser mon visage tout barbouillé de baisers impurs ?

Lorsque le 14 est arrivé, ma colère s'est subitement apaisée; je t'ai attendu comme un consolateur. Mais tu avais, à ce qu'il paraît, bien autre chose à faire, « dans ta grande bête de ville », que de venir me consoler.

Ce que je t'en ai voulu, vois-tu, pendant quelques heures, aucune expression ne pour-

rait le rendre. Car, enfin, c'est toi qui m'a conduite là; ce sont tes souillures qui ont préparé l'avenir qui m'attend. Et quand je pense que le premier anniversaire de cette vie déflorée me trouve seule, insultée, sans un bon souvenir de toi, je me sens prise de vertige, et je me demande ce qui va se passer.

Toi, encore... tu es mon complice; chacun de nous a sa part de la faute, sa part de responsabilité devant Dieu; mais cette grande fille blême qui ne m'a fait que du mal, qu'est-ce que je vais inventer pour lui rendre, à cette maudite, l'équivalent de ce qu'elle m'a fait souffrir?

J'ai d'abord voulu quitter Étretat sur l'heure, et puis je me suis dit que j'aurais l'air de fuir devant ta cousine comme une voleuse, pour détournement de cousin. Cela lui aurait fait trop de plaisir. Je suis bien sûre que c'est l'amour-propre qui la retient aussi. J'ai d'ailleurs des projets en tête. Leur donnerai-je suite? Nous verrons ce que tu vas m'écrire; si tu mérites que l'on t'aime encore et que l'on retourne au pigeonnier.

LOUISE.

Il paraît que le grand blond qui donnait le bras à ta tante est le futur de mademoiselle Clémence. Il n'y voit donc pas clair, ce garçon? Il a pourtant de beaux yeux.

III

Mademoiselle L... M...
Poste restante, à Étretat.
(Seine-Inférieure.)

Paris, 17 septembre.

Tu reconnaîtras, je pense, à cœur reposé, que ta lettre est, pour le moins, étrange; je veux croire qu'elle eût été au panier rejoindre ses aînées, si tu ne l'avais pas confiée à la poste aussitôt cachetée. Telle qu'elle est, je lui ai fait bon accueil, car, enfin, c'est tout ce que j'ai reçu de toi depuis ton départ. Tu as pressenti juste : j'ai dû renoncer à concilier ta dernière caresse et ton premier billet. J'ai lu vingt fois pour le moins cette tardive missive; surpris de n'y découvrir aucune parole de vraie tendresse, je me suis demandé si je ne trouverais pas, du moins, quelques bonnes pensées blotties entre les lignes, comme des fleurettes dans les sillons. Je n'ai pas fait lourde gerbe.

Voilà une Louison.... une demoiselle Louise, si tu le préfères, qui part pour Étretat, un beau soir... — et, puisque nous faisons échange de vérités, laisse-moi te dire que je ne sais pas encore positivement pourquoi tu m'as planté là... Enfin!... passons. — Voilà une demoiselle Louise qui court les champs et les plages, et, d'autre part, un brave garçon qui se morfond seul à Paris. Le pauvre diable écrit à la voyageuse tendresse sur tendresse qui, toutes, demeurent sans réponse. Convaincu que la demoiselle précitée a voulu rompre, il se morfond, interroge, crie son désespoir... rien n'y fait; le silence persiste. N'y a-t-il pas là de quoi exaspérer le délaissé? S'il ne célèbre pas un anniversaire de tendresse qui le trouve seul, abandonné, en proie à toutes les angoisses, faut-il donc tant lui en vouloir?

Et c'est toi qui te fâches!... C'est à n'y pas croire. Je ne parviens pas à me convaincre que tu es sincèrement irritée contre moi. Tu me cherches querelle, n'est-ce pas, de peur que je ne prenne trop vigoureusement les devants? Avoue-le et tout sera dit.

Et puis, que signifient ces distinctions subtiles que tu fais? « C'est ton corps seul que j'aime; je ne fête pas ton esprit; je n'apprécie pas suffisamment ton âme..... » Je ne puis cependant pas caresser ton âme, pour lui témoigner

ma tendresse. Je t'aime tout entière, tout d'une pièce, corps et âme, contenant et contenu, perle et écrin. Quelle singulière querelle me cherches-tu là?

Si ton corps était tortu, je n'aimerais pas à le caresser, pour l'amour de ton âme, ça c'est vrai. Si tu avais l'esprit biscornu, je ne le choierais pas pour l'amour de ton corps, dis-le-toi bien aussi. Tu es une mignonne adorable, adorée, belle à plaisir, agréable à entendre, douce à fêter, bonne à aimer.... quand elle n'écrit pas des lettres comme celle que je viens de recevoir, par exemple.

Non, mais cela m'exaspère, moi, ces raisonnements de l'autre monde que les femmes vous jettent à la tête lorsqu'elles sont de mauvaise humeur. J'aime ton corps!... eh, parbleu! oui, je l'aime, et je t'aimerais probablement moins si tu n'en avais pas.... cela est même certain.

Dans une habitation bien construite, on traverse l'antichambre avant d'arriver au salon, n'est-ce pas? Eh bien, mettons que ton âme est dans le salon et pardonne-moi de traverser l'antichambre pour arriver jusqu'à elle. Veux-tu me dire, je te prie, comment je m'y prendrais pour lui donner la sérénade, à ton âme, si tu trouves mauvais que l'on approche de la maison? Et puis trouves-tu cela si mauvais

que tu veux bien le dire ? J'ai tout plein de souvenirs chéris qui disent le contraire.

Singulière distinction ! et que les femmes seraient furieuses si, tandis que nous aimerions exclusivement leur âme, nous fêtions exclusivement le corps de madame Une-Telle ! Elles veulent être aimées « sans partage », et elles font tout pour nous rappeler que l'âme et le corps ont deux origines et deux destinations différentes.

Il faut que tu en prennes ton parti : je t'aime à la fois de toute mon âme et de tout mon corps. Je ne vois rien là, en somme, qui doive tant te désoler et t'humilier.

Ce qu'il y a de certain, c'est que tu me pardonnerais peut-être de t'avoir reproché quelque défaut de caractère, tandis que nous serions brouillés sans rémission si l'on te disait que j'ai critiqué ta jambe ou tes hanches. Avoue-le que c'est vrai !

Je n'ai pas besoin que tu me rappelles tes perfections, orgueilleuse déesse ! ni les spirituelles, ni les charnelles. J'ai assez souffert de l'éloignement de tant de chers trésors.

Le passé que je rumine est pour mon ardente tendresse une nourriture d'autant plus creuse qu'il a été plus doux. Quand le cœur agonise, épuisé par une longue séparation, on lui administre le Souvenir : dans certains cas, comme

la morphine, pour l'engourdir ; dans d'autres, comme un saint viatique, pour lui assurer une bonne fin. Aucun de ces cas n'est le mien.

Donc, mademoiselle Louise, dès que tu pourras passer de l'état de souvenir à celui de réalité palpable, ne t'en fais pas faute. J'ai mis de côté tant de baisers, qu'au retour tu ne sauras où les mettre.

Tu as voulu me montrer ton cœur à l'envers. Quelle singulière idée tu as eue là ! Remets-le vite à l'endroit, comme sont tous les bons petits cœurs chéris et choyés. Et c'est un avantage que ton corps a sur ton cœur, tiens, ma mignonne, je ne lui connais pas d'envers. Face, il est parfait ; pile, il est de même. La médaille n'a pas de revers.

Qu'il s'éloigne ou approche, il me laisse tout ébloui. Tu ne m'en feras pas démordre : je t'aime partout, le soir, le matin, la nuit, à droite, à gauche, couchée, debout, inclinée, souriante, grondeuse, recueillie, vue de haut, de bas, de côté, de près, de loin, muette, jaseuse, éveillée, engourdie, folle, rêveuse, à pied, à cheval, emportée, caressante, énervée... A cette heure, plus que jamais, je t'aime, malgré tous tes crimes, ainsi !... vois !

J'ai lu avec émotion le passage de ta lettre dans lequel tu rappelles le mal que l'on t'a fait chez ma tante. Bien des douleurs se sont réveil-

lées en moi. Cela est vrai ; tu n'a pas été heureuse pendant ces deux années d'esclavage, et tu aurais lieu d'en maudire toutes les heures si, de cette époque, ne datait pas notre amour, s'il n'avait pas grandi, s'il ne t'avait pas soutenue au milieu des rudes épreuves qu'il t'a fallu traverser.

Le tableau que tu fais de notre pauvre château de Monteneuf, le portrait carnavalesque de ma tante, le croquis peu flatté que t'a inspiré ma cousine, font souffrir mon amour-propre. Tudieu ! mademoiselle Louise, comme vous traitez et ma famille et notre gentilhommière !

Laissez-moi vous dire que vous avez dépassé quelque peu les limites que votre tendresse pour moi aurait dû vous tracer. Je vous ai tendu la main au temps des épreuves, je vous ai sacrifié celle que l'on me destinait, je ne vous ai jamais repris un atome de l'amour et du respect que je vous ai voués. Épouse, on ne vous eût pas plus aimée et respectée. Vous auriez dû comprendre, en revanche, qu'il m'est douloureux de vous entendre traiter aussi légèrement que vous le faites celles que j'ai abandonnées, alors qu'elles n'avaient que moi pour les protéger dans le présent comme dans l'avenir.

Mettons-nous bien d'accord sur ce chapitre, amie Louison. La famille est chose sacrée, et je dois d'autant moins vous autoriser à traiter la

mienne avec ce sans-gêne, que j'ai envers elle, et cela grâce à vous, bien des torts à me reprocher. Vous m'estimeriez moins, je veux le croire, si je n'insistais pas auprès de vous pour que vous respectiez une parente âgée qui m'a élevé, une jeune fille dont j'ai partagé l'enfance, qui songeait à me consacrer sa vie et que j'ai gravement offensée pour l'amour de vous.

Ne me mets plus, chère petite, dans l'obligation douloureuse d'avoir à te parler comme ma conscience m'impose aujourd'hui de le faire. Je voudrais ne t'adresser jamais que de caressantes paroles, échos des tendres sentiments dont mon cœur est plein.

Je déplore autant que toi l'incident dont tu me fais le récit. Cette rencontre a dû être pénible pour tous; mais, voyons, sois sincère et intervertis les rôles; traverse successivement et pour quelques secondes, seulement, la peau de ma tante et celle de ma cousine. N'aurais-tu pas agi absolument comme elles l'ont fait? J'ignorais leur présence à Étretat. Tu dois bien penser que je ne t'eusse pas laissée partir sans cela. J'ai rompu avec ma famille, tu le sais, du jour où nous avons fui ensemble. Et maintenant, soyons de bonne foi, comment veux-tu que j'aille te rejoindre? Ce serait provoquer quelque scandale qu'il vaut mieux pour tous éviter.

Reviens plutôt au pigeonnier, va, crois-moi. Nous reprendrons la chaîne des beaux jours que ton voyage a momentanément brisée. Un baiser, quelques paroles magiques : « Je t'aime de tout mon cœur, mon ami ! » par exemple, et il n'y paraîtra plus. Le 14 septembre sera fêté comme il convient, et non pas à distance. La douce fête !... tu verras ! Je te jure que tu n'auras pas perdu pour attendre.

Donc, c'est dit, tu reviens demain soir. J'en ai déjà des frissons dans tous les membres.

Je vous embrasse, mademoiselle Louise ; en attendant que je t'embrasse, Louison.

DANIEL.

Quant au jeune homme qui a *de si beaux yeux,* c'est en effet le dernier prétendant de ma cousine Clémence : un Américain riche à millions.

IV

Monsieur Daniel B...
Rue du Dix-huit Brumaire, n° 8.
Paris.

Le Havre, 18 septembre.

Mon cher Daniel,

Tu as eu tort de ne pas prendre au sérieux ma lettre du 15. C'est à la fois mal et maladroit ce que tu as fait là. Trois lignes de bonne affection me ramenaient dans tes bras ; ton ergotage plus ou moins spirituel m'en a chassée. Et me voilà au Havre... oui, tu as bien lu, au Havre ! Dieu sait où cela va me mener.

Ta lettre a totalement changé le cours de ma vie. Quand les hommes vous ont jeté à la tête : Vous êtes jolie... vous êtes bien faite... vous avez de belles dents... les attaches fines... une croupe admirable... enfin, tout ce qu'un maquignon en extase peut dire d'un cheval de sang, ils croient nous avoir brûlé sous le nez

tout l'encens qui nous revient. C'est à se faire vestale ou bacchante; il n'y a pas de milieu. Elles peuvent afficher, du moins, ces loyales créatures, la sincérité de leurs vertus ou de leurs vices. Tout le reste du troupeau féminin se débat dans un enchevêtrement de duplicités écœurantes. Celles qui ne dupent pas sont dupées; et combien dans cette mêlée sont à la fois agresseurs et victimes!

Je t'ai écrit une lettre pleine de tristesse, dans laquelle tout révélait le désarroi de mon esprit et de mon cœur. Plus aimant, tu y aurais vu mon trouble; plus attentif, tu y aurais vu mes craintes; plus charitable, tu y aurais vu ma douleur; plus chrétien, tu y aurais vu mes remords. Chaque mot criait: « Au secours! » Et tu prétends avoir lu entre les lignes, toi!

Maintenant, je puis te le dire, pourquoi je suis partie. C'est que j'ai eu honte; c'est qu'après une année d'épreuve, j'ai cru devoir me replier sur moi-même, afin de m'interroger et de faire mon examen de conscience. J'ai voulu t'entendre crier un peu, pour savoir si tu crierais juste; si j'avais bien placé mon déshonneur. Eh bien, toutes réflexions faites, je ne suis pas contente du marché. Il se peut que je ne t'en aie pas donné pour ton argent; mais, vrai, là, entre nous, tu sais... tu ne m'en as pas donné pour mon honneur.

Ne rougis pas, ce n'est pas ta faute; c'est la marchandise qui ne valait rien. On ne fait pas un salmis de bécasse avec une taupe; avec le dévergondage, on ne fait pas une vie heureuse. Tu m'as donné du vice de toute première qualité, je le reconnais; il faut croire que le meilleur ne vaut rien.

Le petit sermon qui termine ta lettre ne m'a pas plus édifiée que le reste. Ce n'est pas à l'ivrogne de prêcher la tempérance; ce n'est pas davantage à toi de me prêcher le respect que l'on doit à la famille. Tu m'as appris à la traiter par-dessous la jambe et, à ce jeu-là, c'est encore toi qui auras le premier prix. Les meilleures plaisanteries que ta tante et ta cousine ont inspirées sont de ton cru, mon cher ami; je baisse modestement pavillon devant toi.

Je n'en veux pour exemple que le souhait féroce que tu formes de me voir habiter successivement, ne fût-ce que pendant quelques secondes, *la peau de ta tante et celle de ta cousine*. Selon toi, après cette épreuve, je jugerais plus sainement les choses; cette lugubre plaisanterie m'a figé la moelle dans les os. Il m'a semblé que toutes sortes de bêtes froides et gluantes me passaient sur le corps.

J'aimerais mieux mourir que de me voir sur le dos une pareille défroque; je me mets mieux que cela, mon cher ami. La peau ridée de ta

tante sur mes épaules, la chair fanée de ta cousine autour de ma taille; y as-tu bien songé ? Il n'y a donc plus rien de sacré pour toi ?

Grand merci ! la science serait trop chère à ce prix. Faust l'a reniée pour revêtir un corps superbe. Il ne serait jamais venu à l'esprit de Gœthe d'offrir à son héros, jeune et vaillant, ton marché saugrenu.

Merci, Daniel Méphisto; je me trouve à merveille dans ma peau et ne me transfigurerai pas.

A tout prendre, et puisque pour son malheur ton Ève a donné le premier coup de dent à la pomme de science que tu lui as offerte, elle aimerait encore mieux chercher le doux savoir que procure le fruit entamé, que celui auquel l'initierait le funèbre carnaval que tu as imaginé.

Mais pardon... où ai-je la tête ? Tu vas m'en vouloir beaucoup de ce qui précède. C'est qu'en vérité tu m'exaspères avec ta façon de me parler de ces créatures qui m'ont fait tant de mal. La plume va... va; rien ne l'arrête. Cela se passerait tout autrement, si j'étais devant toi. Un regard, un froncement de sourcil, un geste me préviendraient que je parle mal et que je me fais du tort dans ton cœur. J'ai l'air d'une je ne sais quoi, et je n'aspire qu'à mener une vie honnête. Que faire ? Dis-le moi, si tu le sais.

Je vais te raconter ce qui s'est passé; pourquoi et comment je suis au Havre; tu décideras ensuite de mon sort. Dis-toi bien que je ne te cache rien. Les femmes, il faut que cela se confesse.

Eh bien donc, l'autre jour, à Étretat, on a affiché un concert de bienfaisance. Je venais de passer seule de si tristes soirées, que je me suis décidée à y assister. Je voulais me fuir un peu, tu comprends ? Je me rendais au Casino pour y prendre un billet, lorsque j'ai rencontré le prétendu de ta cousine. C'est un Américain, en effet. Il se nomme Edmond Goodwind. C'est un grand beau garçon de vingt-cinq ans, plus étrange que distingué pour des yeux européens habitués aux proportions mesquines, mais bien en harmonie, assurément, avec un pays comme le sien.

Il me suivit pendant quelque temps à distance, discrètement, et sans trop fixer les yeux sur moi. Je n'avais pas l'air d'y prendre garde, tu penses ! mais je ne le perdais pas de vue. Mon cœur battait ses deux cents pulsations à la minute.

Me voyant approcher du Casino, il pressa le pas, si bien que nous arrivâmes ensemble devant le guichet. Il me salua avec une courtoisie soulignée qui semblait dire : « C'est bien malgré moi, mademoiselle, que je me suis trouvé

mêlé à un incident blessant pour vous. Je saisis avec joie l'occasion qui m'est offerte de vous offrir mes excuses en vous restituant le salut auquel vous aviez droit. » Cela me fit plaisir, je l'avoue.

Je tremblais que ton futur cousin ne vînt retenir pour ta famille des places qui nous eussent encore rapprochées. Après que le coupon m'eût été remis, il s'avança à son tour et je l'entendis demander *un* fauteuil. Il insista sur le chiffre *un* avec l'intention évidente de me rassurer.

« Où voulez-vous être placé ? demanda la buraliste, près ou loin de l'estrade ?

— Peu importe, répondit-il d'un petit air dégagé. Prenez à la suite. »

On lui remit un fauteuil voisin du mien. Il me salua de nouveau et s'éloigna.

Je me demande encore pourquoi le destin persiste ainsi à placer les prétendants de ta cousine sur mon chemin. Je n'ai pas cherché la lutte, cette fois ; le sort a tout fait. J'ai eu beau fuir, la victoire m'a poursuivie, m'a traquée, m'a forcé la main ; je te le jure. J'ai comme tout le monde ma part de défauts. Je suis vive, capricieuse, emportée, mais on ne m'a jamais entendue mentir. A peine ai-je à t'avouer un peu de curiosité.

C'est ta tante et ta cousine qui sont causes de

tout. Elles m'ont attaquée avec tant d'acharnement le soir de notre rencontre, qu'elles ont éveillé dans l'esprit de M. Goodwind une irrésistible curiosité. Il s'est demandé pourquoi on m'accablait de la sorte; si j'étais aussi noire qu'on voulait bien le dire; si l'on n'avait pas un intérêt considérable à m'écarter; si je ne saurais pas, par hasard, des choses !... que l'on avait le plus grand désir de tenir cachées. Bref, tes parentes ont dépassé le but et fait mon jeu.

Nous eûmes bien vite lié conversation pendant le concert. Un programme qui glissa de mes genoux, une fenêtre qu'il fallut fermer, la musique qui était détestable, une ouvreuse qui, nous voyant côte à côte et nous croyant ensemble, demanda à M. Goodwind « le petit banc de Madame... » il n'en fallut pas davantage. Nous sortîmes les derniers ; et comme mon vòisin avait commencé un récit de voyage fort intéressant, il l'acheva en me reconduisant.

Les rues étaient désertes; la nuit était profonde. On entendait au loin la mer infatigable rouler ses galets. Aucune clarté ne nous venant en aide, je faillis glisser. Il m'offrit aussitôt son bras. Je ne sais pas comment cela se fit, mais je passai devant ma porte sans la reconnaître ; ce qui fut cause que je m'égarai.

Je parierais que tu vas t'imaginer que je l'ai

fait exprès. Puisque je te dis que cela n'est pas, tu dois me croire.

Naturellement, la conversation devint de plus en plus intime ; rien ne lie comme l'obscurité. Il était plus de minuit quand je rentrai. En prenant congé de moi; M. Goodwind me demanda la permission de venir me voir ; je lui fis remarquer que ses visites seraient on ne peut plus désagréables à sa future. Il me répondit qu'il n'y avait encore aucun engagement pris ni d'une part, ni de l'autre ; qu'il se considérait comme libre, et qu'au besoin il me ferait le sacrifice de relations à peine ébauchées, dont des intermédiaires, plus ardents que de raison, avaient seuls pris l'initiative.

Que te dirai-je que tu n'aies déjà pressenti ? Il vint me voir une, puis deux, puis trois fois par jour, et finit par devenir si pressant que je dus beaucoup songer à toi pour le tenir à distance. La pensée que tu m'en voudrais peut-être assez pour ne plus me revoir, si je faisais manquer le mariage de ta cousine, m'a soutenue. Craignant la défaite, ma foi !... j'ai pris la fuite.

Hier matin je suis partie pour le Havre, à l'improviste ; heureuse de te faire ce sacrifice, fière d'avoir repoussé les idées de vengeance qui cependant me sollicitaient rudement, je te prie de le croire !

Mais, patatras !.... en mettant pied à terre,

quelle n'a pas été ma surprise, lorsque j'ai vu devant moi ton Américain qui me tendait la main. J'étais furieuse, assurément! et il y avait bien de quoi!... cependant, je te l'avouerai, puisque je me confesse, cela m'a beaucoup touchée. Car, enfin, sais-tu que c'est gentil ce qu'il a fait, ce garçon, de tout planter là pour me suivre, lorsqu'il sait parfaitement qu'il n'a rien à attendre de moi ? Je ne me suis pas fait faute de le lui dire.

Nous avons logé dans le même hôtel; chacun à un bout, bien entendu! J'ai beaucoup insisté pour cela. Il m'a demandé si je voudrais le recevoir comme je le faisais à Étretat. Il n'eût pas été poli de refuser; et puis je ne voulais pas qu'il pût supposer que j'avais peur de lui.

Je te donne en mille à deviner ce qu'il m'a offert ce matin. Je l'ai joliment reçu!... tu peux t'en rapporter à moi.

Figure-toi qu'il m'a offert... je ne puis pas y croire encore... c'est si farce!... Et puis je reconnais avec toi que ce qu'il fait là est mal, très mal. Toujours est-il qu'il m'a prié de le suivre en Amérique où il m'épou-se-rait. Oui, mon cher ami, le futur de ta cousine m'a demandé ma main. Qu'est-ce que tu dis de cela ? Ce n'est pas toi, mécréant, qui m'aurais jamais fait une proposition pareille. Et pourtant!...

Non, mais je te le demande, me vois-tu en

Amérique, devenue Mistress Goodwind, mère d'une trôlée de petits *boys* à ne pouvoir pas les reconnaître dans le tas ? Je sais bien que l'Amérique est un beau et fier pays que j'ai toujours eu envie de visiter... mais avec toi. Ah ! si tu m'offrais de partir, comme mes paquets seraient vite faits !... Oui, mais tu ne me l'offres pas.

Ton Américain, que rien ne décourage, m'a priée de réfléchir. C'est tout fait; je n'ai pas besoin de te le dire. Cependant j'ai cru devoir t'écrire ce qui se passe, parce que tu sais, moi, je ne te cache jamais rien. Un conseil de toi est un ordre; et tu me dirais... de partir pour le Canada... là, tout de suite, sans tourner la tête, je crois vraiment que je le ferais, tant j'ai en toi une foi aveugle.

Cela a beau ne pas être pressé, il vaut mieux que tu me répondes par retour du courrier. Il faut toujours être polie, n'est-ce pas ? et comme il a retenu nos deux places... à tout hasard, et quoique je lui aie dit de n'en rien faire, je ne voudrais pas le mettre dans l'embarras.

Comme tout cela a marché vite ! Qui s'y serait attendu il y a huit jours, quand j'ai quitté le pigeonnier ? Ce qui me déciderait, peut-être, c'est que nous nous marierions en Amérique. Cela me déchirerait le cœur d'appartenir à un autre, sur le même continent que toi, mon pauvre chéri. Qu'est-ce que tu deviendras, toi, si je

me marie avec ce monsieur ? Je ne veux pas penser à une chose pareille ; cela me rend trop malheureuse. Il faut que je me dise qu'au bout du compte, c'est une position assurée, brillante, honorable, qui m'est offerte, et que l'on doit accepter tous les sacrifices que Dieu vous envoie, lorsqu'il s'agit de rentrer dans le droit chemin. Et puis je parle anglais.

Ainsi, mon chéri, voilà qui est convenu. Si je ne reçois pas de lettre de toi mercredi, je me mets en route. Mais dis-toi bien que j'aurai le cœur brisé !... Avec cela que la mer est affreusement mauvaise et que nous avons retenu notre place sur un bateau à hélice qui roule comme tout. Ce diable de baromètre baisse, baisse toujours.

Dès que je serai arrivée, je t'enverrai notre adresse pour que tu m'écrives ce que tu es devenu. Ne te fais pas trop de chagrin, surtout. Si tu m'en veux, eh bien.... ne m'écris pas ; j'aime mieux cela. Je resterais peut-être et ce ne serait pas raisonnable.

LOUISE.

Je pars sur la « *Ville-de-Brest* ». Fais dire une messe pour qu'il ne nous arrive rien ; tu seras bien mignon.

V

Mademoiselle Louise M...

A bord de « la Ville de Brest »

En rade, au Havre (Seine-Inférieure).

Étretat, 19 septembre.

Chère demoiselle,

Je vous adresse courrier par courrier nos vœux pour votre bon voyage. Nous avons tant de remercîments à vous adresser, Clémence et moi, que nous ne voulons pas les différer d'une minute. Auront-ils le temps de vous parvenir ?

Une dépêche de ma cousine m'a appris votre départ et celui de cet excellent M. Goodwind. Je n'ai fait qu'un bond de Paris à Étretat. Les pleurs que versait ma tante se sont transformés en larmes de joie, lorsqu'elle m'a vu à ses pieds. Grâce à vous, mademoiselle, la digne femme a touché les confins du septième ciel. Voilà ses projets d'autrefois qui se réalisent... car je vais épouser ma cousine.

C'est maintenant que je comprends à quel point vous avez été parfaite pour nous tous. Après avoir donné à Clémence cette éducation exquise dont je vais jouir le restant de mes jours, vous avez bien voulu vous consacrer à moi tout entière, me faire la vie la plus douce qui se puisse rêver, et voilà qu'une fois encore vous intervenez pour déblayer la place à mon profit, et me rendre une cousine que je croyais perdue pour moi. Puisque nous nous confessons l'un et l'autre, je ne vous cacherai pas que j'avais un peu compté sur ce qui arrive... Clémence, aussi.

Voilà, grâce à vous, toutes choses remises en place comme il convient. Nous vous en garderons une éternelle reconnaissance.

Nul, mieux que moi, ne peut apprécier le bonheur qui attend cet excellent M. Goodwind. Il aura ce qu'il mérite, je n'en doute pas.

Bon voyage, chère demoiselle. Dans la joie comme dans la peine, ne nous oubliez pas. Si vos projets ne se réalisaient pas, si vous songiez jamais à reprendre une condition analogue à celle que vous avez remplie à Monteneuf, nous serons toujours disposés à donner sur vous les meilleurs renseignements. Vous avez rendu à ma tante et à moi, dans des genres absolument différents, des services qui ne s'oublient jamais.

Mille compliments encore, chère demoiselle, à cet excellent M. Goodwind ; à vous, avec l'expression de notre reconnaissance, l'assurance de nos sentiments les plus distingués.

DANIEL B...

Et pour copie conforme :

QUATRELLES.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

PETIT MANUEL DU PARFAIT CAUSEUR PARISIEN

LETTRE D'ENVOI.

Pages.

EPÎTRE A CHARLEMAGNE. 3

AVANT-PROPOS. 13

AUX BAINS DE MER.

I. A la recherche d'un logement. 15
II. Ce que la mer inspire :
Auprès d'une blonde. 27
Auprès d'une rousse. 30
III. Barcarolle 32
IV. Au bain 37

EN VOYAGE.

V. A la gare 43

Pages.

VI. En wagon :
Si l'on est seul avec un Monsieur . . . 45
Si l'on est seul avec une Dame 47
Dans le compartiment des fumeurs. . . 51
VII. Accidents qui peuvent arriver en voyage. 53

DISTRACTIONS.

VIII. Pour visiter la ville. 55
IX. Au restaurant. 58

POUR FAIRE CHOIX D'UNE SERVANTE.

X. Chez un Monsieur seul (aristocratie) . . . 61
XI. Chez une Dame seule (demi-quart de monde). 71

VIE PRATIQUE.

XII. Toilette de femme 75
XIII. Le Coucher. 78
XIV. Pour assurer l'avenir de son fils. 80
XV. Pour louer un appartement :
Si l'on est garçon 87
Si l'on est marié 88

AFFAIRES D'HONNEUR.

XVI. Provocation :
Quand l'affaire doit s'arranger 93
Quand l'affaire ne doit pas s'arranger . 93
XVII. Sur le terrain 95

VIE POLITIQUE.

XVIII. Le jour du vote. 97

ÉDUCATION.

XIX. Pour mettre son fils en pension 111

DEUXIÈME PARTIE

—

SIX NOUVELLES NOUVELLES

Pages.

Train de plaisir 123

Amaltea, princesse d'Andalousie 149

Quel drôle de Voyage! 193

Domino! 223

Le chevalier Beau-Temps :

Préface d'Alexandre Dumas. 243

Lettre à M. Alain Quatrelles. 251

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre. 323

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 7582.

PGB
4010

